



ARSÈNE HOUSSAYE

LE

ROI VOLTAIRE

Ma destinée a été d'être je ne sais quel homme public coiffé de trois ou quatre lauriers et d'une trentaine de couronnes d'épines.

VOLTAIRE.



PARIS
ÉDITÉ PAR DENTU

MDCCCLXXVIII


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1975
OF OXFORD
LIBRARY



A VICTOR HUGO

CE LIVRE EST DEDIÉ

AMI ET MAITRE,

VOLTAIRE *a cela de merveilleux que nul aujourd'hui n'a une arme assez bien trempée pour le combattre ou pour le défendre, si ne n'est par l'esprit de Voltaire lui-même; les apôtres de la foi, comme les apôtres de l'humanité — ceux qui ne vivent que pour le ciel et ceux qui ne vivent que pour la terre. — C'est que Voltaire a tout dit. C'est qu'on trouve chez lui tout l'arsenal de l'esprit universel.*

Mais que dirait-il du peuple le plus spirituel du monde en voyant ce qui se passe aujourd'hui? Aux grands hommes la Patrie reconnaissante! Ce n'est certes pas en France qu'il faut écrire ce mot. Le Français est toujours le gamin de Paris qui jette des pierres aux statues. Mais ce qui,

surtout, conduit le flux et le reflux de l'opinion, c'est la politique. Les éplucheurs d'ivraie secouent le bon grain de Voltaire pour y trouver, celui-ci des attaques à la France, celui-là des blasphèmes à la religion. Tels l'injurient parce qu'il a flagellé les tyrannies; tels l'insultent parce qu'il a été chambellan de Louis XV.

Voltaire est au-dessus de toutes les politiques, parce qu'il est un grand philosophe, un grand historien et un grand conteur, comme vous, mon cher Hugo. Que lui importaient les infiniment petits de la place publique, à lui qui rayonnait dans les régions sereines de l'esprit? Il faut laisser aux avocats de la politique les éloquences éphémères du pour et du contre. Vivre et mourir de son esprit, ç'a été le travail de Voltaire. Pourquoi le voir toujours, lui qui était penché sur son œuvre, ici chez Louis XV, là agitant les torches de la révolte? C'est bien mourir que de mourir à son œuvre comme Jean Goujon. Fallait-il que Molière élevât des barricades et ne fît pas le Misanthrope?

C'est par les grandes œuvres que les poëtes, les penseurs, les artistes, travaillent pour leur pays. Aimerait-on mieux que Léonard de Vinci et Raphaël se fussent jetés dans les guerres et les révolutions, que de peindre la Cène *et l'*École d'Athènes? *On a voulu faire de Michel-Ange un homme politique, un révolutionnaire, un précurseur. C'était un penseur qui jetait son âme dans le marbre, qui répandait sa vie dans les fresques, avec le génie du peintre et du sculpteur, tour à tour payen et chrétien. C'était un citoyen de la République des arts. Comme Voltaire, comme tous les esprits de race, il avait des caprices de prince et des*

contradictions de poëte : il aimait Rome quand il était à Florence ; il aimait Florence quand il était à Rome.

Ces contradictions sont le signe des grands esprits. Dieu lui-même éclate en contradictions. On ne parcourt pas l'infini sans avoir le vertige. Combien de ténèbres faut-il traverser pour entrevoir la lumière! C'est donc d'une politique enfantine que de reprocher à Voltaire ses contradictions politiques. Il cherchait le bien partout, même chez ses ennemis.

Vous n'avez pas voulu que le grand Voltaire, à propos de son Centenaire, passât armes et bagages à tel ou tel parti. Vous n'avez voulu glorifier en Voltaire que Voltaire. C'est plus que tout.

Quand j'ai écrit ce livre, il y a vingt ans, je n'avais qu'une idée : consacrer la royauté de l'esprit humain. Cette royauté, vous la prouvez vous-même par vous-même plus éloquemment que je ne l'ai fait avec Voltaire. Voilà pourquoi je vous dédie ce livre.

ARSÈNE HOUSSAYE.

En l'Année du Centenaire de Voltaire.



PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Ce livre n'est pas une profession de foi. Je salue Voltaire comme un maître, mais je n'entre pas à son école.

Voltaire est un arbre dont tous les fruits ne sont pas bons : « N'allez jamais vous asseoir sous l'ombre amère, » a dit le poëte. J'ai passé trois mois sous cet arbre du bien et du mal. Plus d'une nuit de cet hiver, mon esprit a vécu de Voltaire. Quand minuit me chantait sa litanie nocturne, j'ai vu souvent dans l'âtre se dessiner avec un vif relief cette figure amère, railleuse et attendrie, qui, comme la salamandre, triomphait du feu, — le feu de l'enfer ou le feu du ciel.

Durant trois mois, j'ai consulté l'oracle et j'ai deman-

dé au grand agitateur des âmes le récit des agitations de son cœur. Ne voyez dans ce livre que le sentiment d'un poëte sur une philosophie qui a renouvelé le monde et l'admiration d'un homme pour un homme qui a fondé la royauté de l'esprit humain.

Mais je n'en suis pas plus voltairien pour cela, car je suis de ceux qui pensent que le meilleur de l'esprit humain c'est encore l'esprit divin.

30 mai 1858.

80e anniversaire de la mort de Voltaire.





PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Un ancien disait après un discours souvent interrompu : « Quoique le vent fût mauvais, mes paroles ont traversé les vagues sans faire naufrage. » Ainsi pourrais-je dire de mon livre, mais c'est le navire de Voltaire qui l'a sauvé.

Les grands hommes font la patrie quand elle n'existe pas encore ; ils la font vivre quand elle n'est plus. Le Panthéon — le tombeau de Voltaire — n'a-t-il pas dit : *Aux grands hommes la Patrie, reconnaissante?*

J'ai couronné la statue de Voltaire. « Une simple couronne de roi ! a dit Jules Janin, et pour qui donc les étoiles ? » Mais en revanche, des impeccables se sont offensés de voir qu'on parlait encore de M. de Voltaire. Et ils ont crayonné quelques injures de plus·

sur le piédestal de son monument. Mais c'est en lui voulant arracher sa couronne qu'ils ont consacré *le Roi Voltaire.*

Chaque âge a ses Patouillets. Patouillet a beau se nommer aujourd'hui M. de Patouillet, c'est toujours Patouillet. M. de Patouillet m'a raillé avec infiniment d'esprit. Voltaire avait plus d'esprit que tout le monde, mais M. de Patouillet a plus d'esprit que Voltaire. — La preuve que vos livres sont mauvais, m'a crié Patouillet, c'est qu'ils sont dans toutes les mains — comme les mauvais livres, — mais je vous attends au siècle prochain. On ne parlera plus de vous et on me lira — moi — Patouillet.

Divin Patouillet, je vous accorde le XXe siècle tout entier — et la trompette du dernier jugement par-dessus le marché; — puisque je ne serai plus là pour vous lire.

Comme on est heureux d'avoir son Patouillet pour égayer un peu les entr'actes quand la comédie est sérieuse!

Mais renvoyons Patouillet à l'office, — il dira que c'est l'office divin. — Maintenant que nous sommes en bonne compagnie, remercions le lecteur qui a vu dans mon livre l'âme de mon livre, le sentiment du beau et le sentiment du bien. *L'art pour l'art*, disions-nous en pleine jeunesse. *L'art pour Dieu et pour l'humanité,* disons-nous aujourd'hui. « Voltaire

et Dieu ! » va crier Patouillet qui écoute aux portes. — Oui, Patouillet. Il n'y a pas si loin de Dieu à Voltaire que de Voltaire à Patouillet.

La critique française et étrangère a beaucoup discuté sur mon livre, ce dont je la remercie. Elle m'a reproché des contradictions, comme on en reprochait à Voltaire. Il y a des contradictions étudiées d'où jaillit la lumière, comme l'éclair du choc des nuages. La critique m'a reproché de ne pas bien savoir l'histoire. — Quelle histoire ? — Voltaire disait dans sa souveraine raison : « L'histoire n'est jamais faite, on la fait toujours. » Voltaire disait aussi : « Je n'ai jamais fait une phrase de ma vie. » La critique m'a reproché de n'avoir pas suivi ce conseil de Voltaire. Je le répète : je ne suis pas de son école. Et d'ailleurs, celui qui imite Homère n'imite pas l'*Iliade*. J'ai donc fait des phrases. En cela j'ai été de la grande école de Dieu.

Le monde est un livre écrit dans tous les styles. Moïse n'est pas plus grand, Homère n'est pas plus beau, Salomon n'est pas plus passionné, Bossuet n'est pas plus sublime. Les orages et les tempêtes, les mugissements de la mer, les ténèbres de la forêt, les avalanches des Alpes, les éruptions des volcans, les hurrahs de la victoire, les déchirements de la passion, ce sont des phrases.

Le Niagara avec « ses colonnes d'eau du déluge »,

ses îles suspendues, ses torrents, ses cataractes, ses tourbillons, ses arcs-en-ciel, est un prosateur qui fait des phrases poétiques, comme la vallée de Tempé est une muse qui fait des vers amoureux. Le mont Ossa, tout peuplé encore des ombres des titans révoltés, est un philosophe qui, à travers le bruit, se recueille pour étudier les dieux du passé. Il voit sans sourciller les colères du torrent qui se brise sur les rochers pour tomber un peu plus tôt dans le gouffre invisible. C'est la vie, c'est la révolte, c'est la mort, c'est l'infini.

Oui, la nature, l'œuvre du maître des maîtres, a toutes les notes de la gamme du style. Elle chante le poëme comme le sonnet, la tragédie comme la chanson. Elle est épique comme elle est rustique. Est-ce donc avec le même style qu'elle salue le printemps et l'automne, l'été et l'hiver, le pommier de la Normandie et le pampre du Pausilippe, les moissons de la Beauce et les neiges des monts inaccessibles?

Dans les arts il y a aussi les éloquents par le style sublime et les éloquents par le style simple. L'architecte du Parthénon est peut-être grand parce qu'il est simple: mais, dans ses figures, Phidias est grand parce qu'il est sublime. Saint-Pierre de Rome est grand aussi par la simplicité; mais la chapelle Sixtine, qui flamboie sous les phrases de Michel-Ange,

est plus grande que la plus grande église de Rome.

Si j'avais lu la grammaire, je trouverais peut-être de meilleurs exemples; mais je n'ai jamais eu le temps de lire la grammaire.

La nature est tout art, Voltaire le disait lui-même. On ne la comprend pas en la voulant voir de trop près. Voltaire, qui osait tout, avait peur des merveilles. Il n'osait habiller sa muse du manteau d'azur aux étoiles d'or. La nature mathématicienne le frappait plus que la nature poétique. En horreur des phrases, il n'a voulu avoir qu'un style, le style de la raison : aussi pourrait-on dire que son poëme épique est un poëme sans poésie, et son Dieu un Dieu sans divinité.

Et pourtant c'est l'écrivain par excellence, parce qu'il est tout esprit. Il écrit avec un charbon ardent. Le soleil passe à travers sa prose comme à travers les grands arbres de la forêt. Mais qu'un voltairien vienne avec les leçons du maître nous dire : « J'écris à la Voltaire, » nous lui répondrons : « Ton charbon est éteint et ton soleil est couché. »

15 juin 1858.



PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION

DIALOGUE DES MORTS

VOLTAIRE, NINON.

NINON.

Mon cher Voltaire, avez vous reçu votre courrier ce matin ?

VOLTAIRE.

Oui. On m'a taillé une statue au Louvre, et on m'appelle le *Roi Voltaire*, — le dernier des rois ! — car ils sont des Césars aujourd'hui. (*Il lit un journal.*) En voilà qui m'arrachent ma couronne. Ces grimauds s'offensent de voir que M. de Voltaire...

NINON.

A encore plus d'esprit que tout le monde. Rappelez-vous que votre ennemi Jean-Jacques vous écrivait : « Les injures de vos ennemis sont le cortége de votre gloire. »

VOLTAIRE.

C'est de la rhétorique : *les esclaves qui insultent le char du triomphateur!* C'est imprimé depuis longtemps. Ils écrivent toujours là-bas. N'ai-je donc pas tout dit?

NINON.

N'avait-on pas tout dit avant vous?

VOLTAIRE.

Non ; j'ai dit la vérité!

NINON.

Aussi voyez comme ils vous accusent! Mais que peut le crayon des Patouillets sur le marbre?

VOLTAIRE.

Je leur ferais bien couper les oreilles ; mais qui voudrait de leurs oreilles? Les imprudents! avec leurs injures, ils vont faire aimer le *Roi Voltaire.*

NINON.

Avez-vous lu ce livre?

VOLTAIRE.

Oui, je viens de le lire en anglais pour le trouver

meilleur. Il y a plus d'une page que je n'ai pas bien comprise. Il est vrai que l'auteur parle de ma philosophie, et que déjà, quand j'écrivais sur ce thème, j'avais beaucoup de peine à me comprendre moi-même. J'avais beau marcher avec la raison humaine, on faisait vaciller le flambeau dans mes mains.

NINON.

Ce livre est mauvais comme tous ceux qu'ils font; mais pourtant j'ai cru y faire un voyage à travers le XVIIIe siècle.

VOLTAIRE.

Des phrases! des phrases! des phrases!

NINON.

La nature, dans ses jours de rhétorique, a un nègre pour porter la queue de ses phrases.

VOLTAIRE.

Où avez-vous lu cela? Ma chère, vous devenez une femme savante. Donnez-moi des leçons d'amour, mais pas des leçons de grammaire.

NINON.

C'est pourtant la faute de Rousseau si vous n'aimez pas les phrases. Que diriez-vous si vous étiez encore de l'Académie française?

VOLTAIRE.

Ah oui, avec MM. Dumas, Méry, Gautier, Gozlan, Karr!

NINON.

Pourquoi cette épigramme contre votre vieille amie? Elle ne peut pas ouvrir sa porte à tout le monde; or tout le monde a de l'esprit aujourd'hui.

VOLTAIRE.

Croyez-vous? L'auteur du *Roi Voltaire* me reproche de n'avoir pas fait un testament digne d'un roi; mais j'ai légué de l'esprit à tout le monde.

NINON.

Tout bien considéré, l'amour vaut mieux que l'esprit. Si je retourne un jour sur la terre, je ne veux rallumer que la lampe de l'amour.

VOLTAIRE.

Il la faut rallumer à celle de l'esprit.

NINON.

L'amour m'a fait vivre, l'esprit vous a tué.

VOLTAIRE.

J'avais dit mon dernier mot.

NINON.

Et quand on pense que la mort ne nous a pas dit le dernier mot de la vie!

VOLTAIRE.

Rappelez-vous ces belles paroles d'un sage à un sot: « Va mourir trois ou quatre fois, et tu seras digne de causer avec les hommes du Portique. » Nous montons peu à peu le chemin étoilé. Chaque fois que nous mourons, c'est une lumière de plus. Ah! que je suis heureux d'être détaché des bruits de la terre!

NINON.

Oui, mais ceux qui sont là-bas ont toujours peur des ténèbres. Tout n'est pas encore pour le mieux dans le meilleur des mondes.

VOLTAIRE.

Chut! Candide avait raison : *Allons cultiver notre jardin.*

10 août 1858.




TAYLOR INST
OXFORD



LE

ROI VOLTAIRE

DE L'IMPRIMERIE ELZEVIRIENNE DE BARDIN, A SAINT-GERMAIN.



SOMMAIRE





LE ROI VOLTAIRE

En ce temps-là, il était un roi qui s'appelait Voltaire.

Son royaume n'avait ni commencement ni fin.

Il succéda à Louis XIV et transmit son sceptre à Napoléon.

Il fut sacré roi de l'esprit humain à la cour de Prusse par son frère Frédéric II, dans cette savante Allemagne où Gœthe a dit : « Après avoir enfanté Voltaire, la nature se reposa. »

Il fut couronné aux Tuileries, dans la salle du trône tragique.

Ses ministres furent tous de grands hommes, — hormis les athées. — Ils se nommaient : Diderot, d'Alembert, Buffon, Turgot, Condorcet.

Comme tous les rois, il eut son fou; son fou, c'était un abbé : l'abbé de Voisenon.

Il eut pour alliés l'impératrice de Russie, le pape Clément XIV, le roi de Prusse, le roi de Danemark, le roi de Suède, toutes les royautés, — sans compter la marquise de Pompadour, une reine de la main gauche.

Il eut pour ennemis, — je ne parle pas des infiniment petits, — Louis XV, Jean-Jacques Rousseau et M. de Voltaire, ce M. de Voltaire qui ne s'indigna pas du partage de la Pologne, qui rima LA PUCELLE, *qui fut chambellan du roi de Prusse, qui fut gentilhomme de Louis XV, et qui ne fut pas gentilhomme du Christ.*

Il bâtit une ville et éleva une église à Dieu, — je ne parle pas de la ville de Ferney, mais de la ville idéale de la raison humaine qui abrite tous les grands esprits; — je ne parle pas de l'église de Ferney, mais de l'Église universelle qui s'appelle la liberté de conscience.

Sa cour se composait de princes, de savants, de poëtes et de comédiens; car il ne voulait pas que la vérité prît chez lui des airs moroses. Il avait une galerie de tableaux, une bibliothèque et un théâtre : Louis XIV a dansé dans les ballets, Voltaire a joué la tragédie.

Son peuple, c'était tous les peuples; sa famille, c'était la nièce de Corneille, le fils de Lally, les enfants de Calas et de Sirven, tous les déshérités et tous les opprimés.

Avant sa mort, il fut porté en triomphe et « étouffé sous les roses » par son bon peuple de Paris. Après sa mort, on lui donna un temple pour sépulture.

Ce fut un roi, le roi de Prusse, qui prononça son oraison funèbre en pleine Académie.

Le roi Voltaire repose au Panthéon à côté de son ennemi, le républicain Jean-Jacques Rousseau, tous deux réconciliés par la Révolution, parce que le roi et le républicain ont travaillé pour la justice.

Le peuple de Voltaire a dit : Voltaire n'est pas mort, il reviendra.

Voltaire est revenu.

Qui donc en douterait en entendant les clameurs de ses ennemis ?

Mais Jean-Jacques lui écrivait : « Les injures de vos ennemis sont le cortége de votre gloire. »





I

GÉNÉALOGIE DE VOLTAIRE

Au commencement du monde, rien n'était; mais déjà l'arbre généalogique de Voltaire avait pris racine.

Ce grand roi a eu plusieurs existences. Comme Satan, il s'est incarné dans tous les esprits. Il s'est révélé dans chaque siècle où l'idée humaine a lutté contre la tyrannie des dieux, où l'esprit a dominé le cœur, où la raison a régné sur le sentiment. On a dit de Voltaire comme de Jupiter Amphitryon : « C'est toujours lui qui, quoique étranger, a l'air d'être le maître de la maison. »

Dans le paradis, ce n'est pas lui qui s'appelle Adam, car il a déjà toutes les aspirations et toutes les curiosités d'Ève. Il secoue d'une main révoltée l'arbre de la science. Il veut connaître le mal pour faire le mal et pour revenir au bien en toute liberté. Bientôt il dit au pommier : « Tes pommes sont amères. » Et il plante la vigne.

Quand la vigne, mère des passions et des révoltes,

amena le déluge, Voltaire emporta dans l'arche le plus beau cep.

Il a dit à Japhet : « Marche vers l'occident; marche et multiplie en chemin : c'est là que les enfants des hommes verront de plus près la lumière de la vérité; c'est là qu'ils oseront regarder Dieu en face, et seront toujours en révolte pour lui ou contre lui, disputant pied à pied avec les armes de la philosophie contre la révélation. » Mais tout en conduisant l'esprit des générations de Japhet, Voltaire suivait Sem et lui conseillait la sagesse qui voit par l'œil simple et qui met le paradis sur la terre, sans s'inquiéter des ascensions futures vers les mondes inconnus. Qu'importe ce qui se fait et ce qui se fera au ciel, si l'amour fleurit au sein de la femme, si le maïs fleurit dans la vallée, si la rose fleurit sur le chemin?

Dans la Bible, cette patrie des idées et des génies, on retrouve souvent Voltaire. Il dit au fils d'Abraham qu'il n'y a « ni présages superstitieux, ni divinations, ni sortiléges. » Après avoir compris la symphonie de la confusion des langues, Voltaire a deviné la terre promise, et il y conduit le peuple de Dieu. Mais déjà Moïse-Voltaire ne croit pas à la terre promise, et il ne lui sera pas permis d'y pénétrer. Il parle par la lèvre désenchantée de Salomon tout en soulevant la queue de la robe de la reine de Saba. Il parle par le désespoir révolté : parti des voluptueuses stations du *Cantique des cantiques*, il va verser ses pleurs d'ange rebelle sur ce fumier de Job où il a reconnu le lit de l'humanité.

Même avant Homère, il a osé dire qu'un esclave avait autant qu'un roi l'étoffe de la vie et la dignité du cœur.

Avant Socrate, il a osé douter des dieux et des déesses. Mais, même avec Diogène, il ne douta jamais des hommes, parce que celui-là ne portait pas une lanterne sourde et qu'il fut toujours plus occupé des choses visibles que des choses invisibles. Quand, sur les bords de l'Ilyssus, il apportait toutes les malices de la comédie là où Platon apportait toutes les sublimités de la poésie, il disait à Socrate : « Que m'importe que Jupiter fronce le sourcil ou que Vénus dénoue sa ceinture? Ce n'est pas le ciel qui m'inquiète, c'est la terre. » Et quand Socrate fut à sa dernière heure, ce fut lui qui versa la ciguë : « Buvez, mon maître, car c'est le calice de la libre croyance. » Et quand Socrate eut bu, il garda le calice. . . . .

Après avoir été à l'école de Socrate, il passa à l'école de Platon, mais ne s'y arrêta pas, parce qu'il ne voulut pas croire que la philosophie est un art et non une science. Il alla jouer la comédie avec Aristophane pour apprendre à rire de tout, même des dieux, même de Socrate. . .

Ne le reconnaissez-vous pas sur la galère qui emporte Alcibiade chez le satrape Tissapherne? Il apprend à Alcibiade l'art de couper la queue de son chien et l'art de tromper Aspasie. Ne le reconnaissez-vous pas sous le manteau étoilé d'Aristote, qui voyage à la suite des armées d'Alexandre, pour apprendre à celui qui sait vaincre pourquoi l'analyse a détrôné le symbole? Ce n'est pas tout. Voulez-vous l'entendre raisonner par la bouche d'Épicure? Il vous dira que vivre est tout et que mourir n'est rien; que la joie est la seule hôtesse qu'il faille choyer. C'est lui qui enlève aux dieux le gouvernement des choses humaines et qui ne veut pas, dans sa voluptueuse rêverie,

que les hommes se donnent la peine de se gouverner eux-mêmes. Mais au Portique, Voltaire se relève de cet abaissement en dictant à Zénon de sublimes paroles sur la grandeur de l'homme. Il va s'appeler Lucrèce pour décider que tout est dans l'homme. Cet opiniâtre éclaireur dans la nuit du doute traduit en vers ce qu'il a déjà dit en prose quand il s'appelait Épicure. Mais s'amusera-t-il longtemps à cette nuit sans aurore, à cette orgie sans dieu, à cette fête sans lendemain? Comme il s'est attristé! comme cette lumière nouvelle éclaire la désolation des désolations! Plus tard, il aura beau masquer ses larmes par le beau rire de Rabelais, il sera plus désolé encore quand il écrira *Candide* et aboutira à cette dernière moralité : Qu'il faut cultiver son jardin.

Un grand cri traverse le monde : Un Dieu nous est né, — *Ecce homo* — qui va être le trait d'union du ciel à la terre. Mais Voltaire ne croit pas que Dieu daigne se montrer aux hommes sur la terre. Toutefois, il écoute Jésus prêcher, et il s'indigne contre le peuple juif qui demande la mort du Nazaréen. Il a lu dans les saintes Écritures : « Si quelqu'un se mêle de prophétiser, son père et sa mère lui donneront la mort au nom du Seigneur. » Mais il ne croit pas aux saintes Écritures, et il ne veut pas la mort du prêcheur.

Il a horreur du sang, il a horreur des révoltes armées; il aime mieux se métamorphoser en fils d'affranchi, s'appeler Horace, vivre à la table d'Auguste, et verser sa poésie dans la coupe des Césars.

Dirai-je toutes ces métempsycoses? N'est-ce pas lui qui écrit là-bas *l'Ane d'or* par la main d'Apulée? N'est-ce pas

lui qui rit du beau rire attique avec les dieux de Lucien et qui répand sa flamme vive dans le *Satyricon* de Pétrone? Il traverse la vie de Marc-Aurèle et l'Église disparate d'Alexandre-Sévère. Il décide avec Julien l'Apostat que Paris sera la Rome de l'Antechrist. Je le retrouve partout, même au désert, où il tente saint Antoine avec cet aiguillon mortel qui entra si avant au cœur de saint Jérôme et qui allait déchirer Jésus lui-même à cette heure de défaillance où il demanda à son père : *Pourquoi m'as-tu abandonné?*

Il doute avec saint Thomas, il discute avec les docteurs, il prend toutes les figures, même celle de Satan. Il monte dans la chaire avec Abailard et fait succéder le règne de la conscience à la servitude de la tradition. S'il est vaincu par Grégoire VII, il soufflette Boniface VIII. Il décentralise son action; il organise les communes. Il est battu dans les croisades, mais il a ses revanches. Il fomente le grand schisme d'Occident; il ouvre Constantinople aux Turcs; et, pour se distraire des grandes entreprises, il sculpte aux portails des églises toute cette famille d'anges déchus qui raillent les chrétiens dans leur maison.

Roger Bacon, qui pile dans sa cellule le soufre et le salpêtre, servira les haines religieuses qui donnent la fièvre à Voltaire; mais Gutenberg va donner des armes à la raison. L'Évangile de Voltaire va courir sur le monde comme si des millions d'oiseaux l'emportaient sur leurs ailes : l'imprimerie éteindra la poudre. *Ceci tuera cela.*

Voltaire ne se contente pas d'imprimer : il peint. Il enseigne sa philosophie à Léonard de Vinci, qui veut que la beauté humaine soit la beauté divine; qui remplace

par les voluptés du coloris la pâleur des vierges mystiques. Le voyez-vous dans l'atelier de Raphaël, qui prend une courtisane pour en faire une vierge, disant que l'art crée des dieux? La Fornarina va peupler le Vatican.

L'aurore du XVIe siècle répand sur le monde une clarté plus vive. L'humanité, elle aussi, a mis au monde un fils qui va délivrer sa mère : c'est le Messie du libre examen, c'est le dictateur du droit. Ce fils se nomme Voltaire. Je me trompe; ce jour-là il se nomme Luther. L'hérétique est mis au ban de l'Empire. Il se cache au château de Wartzbourg, qu'il appelle son Pathmos, comme plus tard il se réfugiera au château de Ferney. De Wartzbourg comme de Ferney, il secouera ses mains pleines de révoltes. Il déconcertera plus que jamais le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel; il violera la porte des cloîtres et dira que rien n'est plus sacré que la famille humaine. Il prouvera au pape et à l'empereur qu'ils n'existent pas; il renversera la royauté des sots; il fondera celle de l'esprit et de la joie, ou plutôt il n'y aura plus qu'une royauté : celle du roi Tout-le-Monde — *Herr omnes.*

L'âme de Voltaire pénètre de plus en plus dans toutes les âmes; les échafauds et les bûchers n'ont rien pu sur elle. Elle court du nord au midi, de l'aurore au couchant : de Jean Huss à Savonarola, de Jérôme de Prague à Galilée. Elle raille avec Rabelais, elle doute avec Montaigne, elle prend avec Érasme le masque de la folie pour qu'on apprenne à reconnaître la sagesse. Elle s'arme avec Coligny contre les législateurs de la torture; elle va s'asseoir sur le trône de Henri IV, je veux dire sur les genoux de Gabrielle, en confessant que *Paris vaut bien une messe.* Elle

descend du trône jusqu'au cabaret, pour rire, avec les Théophile et les Desbarreaux, de la foudre et de la Trinité. Mais elle empêche Spinoza de ne pas croire à Dieu pour ne pas ravaler l'homme jusqu'à l'athéisme. Elle affirme avec Descartes le *moi* humain, qu'elle glorifie avec Corneille. Elle va se recueillir à Port-Royal, où elle ose commenter le livre de la foi; elle traverse le cabinet de Fénelon pour lui montrer par la fenêtre les perspectives de l'avenir.

Mais elle a beau faire, le XVII[e] siècle n'est pas son siècle.

Voltaire a franchi plus d'une fois le seuil de M[me] de La Sablière, quand La Fontaine cherchait la moralité de sa fable — j'ai failli dire de ses contes. On l'a rencontré souvent chez Ninon, sa commère, quand elle débitait ses impertinences philosophiques. Mais Bossuet, éloquent comme le tonnerre et comme l'Évangile, Bossuet qui a osé dire à Louis XIV : « L'État, ce n'est pas vous, c'est l'Église, » dit alors à l'esprit de Voltaire : « C'est moi qui suis l'esprit de Dieu : tu n'iras pas plus loin! »

Cependant Voltaire n'est jamais vaincu.

Le valet de chambre qui s'assied à la table de Louis XIV, n'est-ce pas Voltaire qui, sous Louis XV, se fera gentilhomme de la chambre? Oui, Poquelin, c'est déjà Arouet. C'est la même comédie, à la cour sinon au théâtre. Molière s'est fait courtisan de Louis XIV, pour dire la vérité à tout le monde, même à Louis XIV, comme Voltaire se fera courtisan de Louis XV. *Tartufe* est une *tragédie* de Voltaire.

Voltaire ne s'attache ni à un trône ni à un pays. Bos-

suet a dit : « Tous les hommes sont nés d'un seul mariage, afin d'être à jamais, quelque dispersés et multipliés qu'ils soient, une seule et même famille. » Voltaire s'est reconnu partout dans sa famille. Sa patrie, c'est l'humanité. Ne le reconnaissez-vous pas dans le ciel de Newton, qui s'écrie une fois de plus : *Fiat lux!*

Mais avant son avénement comme après son règne, où ne retrouve-t-on pas ce roi, dont la légitimité se prouve d'un seul mot : « Quel est le souverain que vous craignez le plus en Europe? demandait-on à Frédéric le Grand. — Le roi Voltaire, » répondit-il.





II

LA JEUNESSE DE VOLTAIRE

I

VOLTAIRE sortit de la Bastille pour monter sur le trône de Louis XIV. Il avait vingt et un ans *. C'était la majorité de l'esprit humain.

La fin du règne de Louis XIV a toute la grandeur épique, mais aussi toute la majestueuse tristesse du soleil couchant. C'est le soir d'un jour éclatant qui annonce l'orage pour le lendemain. Dans ce ciel doré par le rayonnement de la gloire, le vieux roi disparaissait lentement

* « La nature créa, à l'étonnement du monde et à la gloire de la famille des Bourbons, Louis XIV, *l'homme souverain*, le type des monarques, le roi le plus *vraiment roi* qui ait jamais porté la couronne. Elle produisit dans Voltaire l'homme le plus éminemment doué de toutes les qualités qui caractérisent et honorent sa nation, et le chargea de représenter la France à l'univers. Après avoir fait naître ces deux hommes extraordinaires, les types, l'un de la majesté royale, l'autre du génie français, la nature se reposa, comme pour mieux les faire apprécier, ou comme épuisée par deux prodiges. » GŒTHE.

à l'horizon, seul, taciturne et pensif. Avec lui s'éteignait la lumière d'un siècle; avec lui la monarchie s'ensevelissait dans l'ombre. L'océan politique était calme à la surface; mais deux points noirs s'étaient déjà formés dans un coin du ciel. Pour les penseurs, ces augures de l'histoire, il y avait là deux nuages qui renfermaient la foudre et la tempête : la philosophie du XVIII[e] siècle et la révolution française. Ne reconnaissez-vous pas la figure de Voltaire dans leurs silhouettes fantastiques ?

Le roi est mort, vive le roi! Mais où est le roi ?

Le roi est à la Bastille. Il s'appelle François-Marie Arouet. Tout à l'heure il sera reconnu sous le nom de Voltaire. C'est l'esprit humain qui va lui donner sa couronne.

II

Dès son point de départ dans la vie, Voltaire est l'homme universel; c'est l'homme nature, c'est l'homme raison, c'est l'homme poésie, c'est l'homme humanité. Il est armé de l'esprit français, mais il parlera à toutes les nations. Pour lui, il n'y a plus de Pyrénées, le Rhin n'a pas deux rives ennemies, les Alpes ne sont plus des barrières, l'Océan ne divise pas le monde. Pour prêcher la vérité, il se fera tour à tour poëte, conteur, historien, philosophe, savant même, il acceptera une charge de gentilhomme du roi, lui qui n'aime pas le roi; une place à l'Académie, lui qui n'aime pas l'Académie; une clef de chambellan, lui qui n'aime pas la cour, — quand ce n'est pas la cour de Voltaire, — pour pouvoir parler plus haut.

Voltaire-Érasme n'avait-il pas déjà fait l'éloge de la sagesse, sous prétexte de faire l'éloge de la folie?

Voltaire a toujours vécu sur un volcan : à Paris, à Londres, à Berlin; au château des Délices comme au château de Cirey, il eut un pied dans le paradis, mais l'autre dans l'enfer. Il avait à peine posé sa tente qu'une lave incendiaire le chassait plus loin. Le volcan, c'était lui-même. Il a dit que le bonheur était quelque part, à la condition qu'on n'allât jamais le trouver. Il a couru pendant toute sa jeunesse sans pouvoir une seule fois jeter l'ancre sur les rivages aimés du ciel. C'est qu'il avait un cœur insatiable; c'est qu'il lui fallait tout à la fois la fortune, l'amour et la renommée. On a dit qu'il était né peuple; on s'est trompé : il était né prince. Il voulait bien que sa muse allât toute nue, mais il voulait que son amour habitât un palais, et que sa fortune fût celle d'un roi.

Ce fut le despote du XVIIIe siècle. Il s'imposa dès la Régence et ne disparut qu'aux premières rumeurs de la Révolution. Et encore ne fut-il pas tout palpitant jusqu'au jour de Bonaparte? Durant les soixante-dix années qu'il tint la plume, ne le voit-on pas à tous les horizons? Je le rencontre à chaque pas, dans l'histoire de ce siècle étrange, au théâtre, à l'Académie, à Sans-Souci où il est sacré par son frère Frédéric II, à Versailles où il tente par Mme de Pompadour d'être un roi de France de la main gauche, à Ferney où il est le roi du monde. Et où il n'est pas, son esprit est toujours. Demandez à Le Franc de Pompignan, à Fréron, à d'Alembert, à toutes ses victimes, à tous ses critiques, à tous ses enthousiastes. Demandez à

l'Encyclopédie qui forgeait sur son enclume les pensées de Voltaire; demandez aux journaux du temps : ne donnent-ils pas plus de nouvelles de Ferney où régnait Voltaire, que de Versailles où Louis XV, un fantôme de roi, oubliait la France?

Voltaire a joué grand jeu et beau jeu au jeu de la vie. Dès qu'il échappe au collége, on le voit élever un autel au dieu Hasard. Il joue au pharaon, il joue au biribi. Bientôt, Law au petit pied, il ouvre une banque, rue de Longpont, pour jouer sur les grains. Il joue sur les vivres avec Pâris de Montmartel. Ce n'est pas assez, il prend à pleines mains des billets de la loterie du contrôleur général; il gagne le beau lot. Croyez-vous qu'il va imiter le sage d'Horace, acheter une maison, y mettre des meubles, des tableaux, des livres et une femme, en s'écriant: Et moi aussi j'ai bâti mon château périssable! Non; Voltaire veut bâtir l'impossible. Il a joué sur tout : le voilà qui joue sur ses œuvres. Il les imprime lui-même, à Paris, à Amsterdam, à Londres. A Londres, il publie une édition de *la Henriade* qui eût enrichi Homère. O le beau temps pour les poëmes épiques! Il faut dire que l'édition de Paris ne se vendit pas et lui coûta presque tout l'argent de l'édition de Londres. Mais Voltaire est bien en peine! Il va créer comme par magie des œuvres de toutes sortes, depuis l'auguste tragédie jusqu'aux contes libertins, depuis les pages philosophiques jusqu'aux pages romanesques, — et quelles seront les pages les plus philosophiques?— il fera argent de tout. Sa boutique est ouverte à tous les coins du globe. Édition par-ci, édition par-là. C'est l'histoire des eaux-fortes de Rembrandt; chaque vo-

lume a vingt tirages avec des retouches. Lira bien qui lira l'édition complète. Et comme il a l'art de soulever l'orage et de faire gronder le tonnerre sur tous les enfants de son génie! Il se moque de tout, à commencer par Dieu, à finir par lui-même, sans oublier son lecteur, qui payera les vitres cassées. Mais peut-on payer assez cher tout cet esprit et toute cette raison?

Avec cet argent du jeu, Voltaire jouera encore, Voltaire jouera toujours; mais il n'oubliera pas de faire des rentes à ses flatteurs. Il prêtera même de l'argent, mais au denier dix. Le jeu, toujours le jeu. Et puis il choisira son monde, afin de dire aux plus grands noms: « J'ai plus d'esprit que vous, mais j'ai plus d'argent que vous. » Il prête à Villars, il prête à d'Ostaing, il prête à Guise, il prête à Guesbriant, il prête à Brezé, il prête à Bouillon. J'allais oublier le duc de Wurtemberg, j'allais oublier Richelieu, qui fut son héros et son débiteur.

Mais je veux dire cette histoire mot à mot, non pas comme il la dirait lui-même, mais d'après lui-même, en essayant de le retrouver là où il s'est démasqué : dans ses lettres, ces autres confessions*.

Je n'ai pas le secret de laisser mon cœur à la porte quand mon esprit entre dans l'histoire. D'après les sculptures antiques, l'histoire était une figure impassible, qui aurait eu honte de ses enthousiasmes et de ses larmes.

* Quelle belle histoire des idées et des hommes, y compris Voltaire, que le livre pris dans ses livres, mais surtout dans ses lettres, avec ce titre : *les Confessions de Voltaire!*

C'était la Minerve de Sicyone. Je ne suis pas de marbre: je subis les passions que je peins.

Écrire l'histoire du roi Voltaire, c'est écrire l'histoire du triomphe de l'esprit humain, à ce point suprême où finit le monde ancien, et où commence le monde nouveau. C'est écrire notre histoire à nous tous qui sommes du XIXe siècle, car les grands hommes d'il y a cent ans sont nos contemporains *.

Je ne dirai pas comme le grand orateur: « Écoutez un homme qui va vous instruire de ce qu'il n'a jamais appris. » Je sais l'histoire de Voltaire comme celle du XVIIIe siècle, dont il est le roi, parce que je ne l'ai pas apprise pour l'écrire. Si je l'écris aujourd'hui, c'est pour dire la vérité sur une époque travestie par les faiseurs de Mémoires qui jugeaient les événements de trop près, et

* Les philosophes du XVIIIe siècle retrouveraient de leurs contemporains dans le siècle de Louis XIV. Ne peut-on pas dire que tous les philosophes sont contemporains? les siècles ne comptent pas devant la raison. Voltaire et Diderot étaient bien plus les contemporains de Socrate et de Hugo que de Desfontaines ou de Trublet. Les salons voltairiens du XVIIIe siècle, M. Guizot l'a remarqué, étaient moins voltairiens que les salons antivoltairiens du XIXe siècle. La philosophie est comme la lumière qui montre le chemin parcouru et le chemin des découvertes futures. Mais combien peu qui ne se laissent pas aveugler par son flambeau, combien de myopes qui nient la lumière lointaine, parce qu'ils n'osent la braver!

Oui, les philosophes du XVIIIe siècle sont nos contemporains; nous avons beau restaurer leurs monuments par des ornements d'un autre style, nous avons beau retoucher le fronton pour donner plus de grandeur à la figure de Dieu, nous avons beau faire plus hardie encore la hardiesse des cariatides, que sais-je? travailler les détails de cette architecture grandiose qui abritait et qui abrite encore l'esprit humain, d'où la révolution est sortie tout armée, et où le monde nouveau va puiser ses inspirations : nous sommes chez eux, et ils sont chez nous.

par les historiens de bibliothèque qui jugent les événements de trop loin. Entre ces deux points de vue, il y a la lumière.

La renommée ne permet guère aux peintres de nous donner le portrait des poëtes avant que les ravages du temps aient passé sur leur figure. La peinture nous représente Homère vieux, aveugle et mendiant; depuis Homère jusqu'à Milton, parmi les têtes épiques, en voyons-nous une seule dans la saveur de la jeunesse et dans la grâce de l'amour? Tous les poëtes nous apparaissent couronnés de lauriers et de cyprès. Les cheveux blancs sont vénérables, mais les cheveux blonds sont plus doux au cœur; la vieillesse est noble et grave, mais la jeunesse est si belle en ses folies! Comme a dit un moraliste contemporain, on ne connaît bien un homme d'autrefois que quand on possède au moins deux portraits. En pensant à Voltaire, la première image qui s'anime en notre mémoire est celle d'un poëte de quatre-vingts ans, affublé d'une perruque, armé d'un sourire diabolique et d'un regard flamboyant encore. C'est que le Voltaire des peintres et des sculpteurs était *le vieillard cacochyme chargé de quatre-vingts hivers.* Voltaire à vingt ans vaut-il donc moins que Voltaire à quatre-vingts? il n'est pas couvert de gloire, mais il a déjà le génie! Pour moi, mon plaisir a été bien vif quand, la première fois, j'ai découvert un portrait de Voltaire à vingt ans. Quelle grâce déjà savante! Quel esprit déjà moqueur! Ce front renferme un monde, mais cette bouche, avant de parler, a encore tant de baisers pour les Pimpettes? Que ces cheveux de l'insouciant amoureux de Mlle de Livry sont plus doux à voir

C'était la Minerve de Sicyone. Je ne suis pas de marbre: je subis les passions que je peins.

Écrire l'histoire du roi Voltaire, c'est écrire l'histoire du triomphe de l'esprit humain, à ce point suprême où finit le monde ancien, et où commence le monde nouveau. C'est écrire notre histoire à nous tous qui sommes du XIXe siècle, car les grands hommes d'il y a cent ans sont nos contemporains *.

Je ne dirai pas comme le grand orateur: « Écoutez un homme qui va vous instruire de ce qu'il n'a jamais appris. » Je sais l'histoire de Voltaire comme celle du XVIIIe siècle, dont il est le roi, parce que je ne l'ai pas apprise pour l'écrire. Si je l'écris aujourd'hui, c'est pour dire la vérité sur une époque travestie par les faiseurs de Mémoires qui jugeaient les événements de trop près, et

* Les philosophes du XVIIIe siècle retrouveraient de leurs contemporains dans le siècle de Louis XIV. Ne peut-on pas dire que tous les philosophes sont contemporains? les siècles ne comptent pas devant la raison. Voltaire et Diderot étaient bien plus les contemporains de Socrate et de Hugo que de Desfontaines ou de Trublet. Les salons voltairiens du XVIIIe siècle, M. Guizot l'a remarqué, étaient moins voltairiens que les salons antivoltairiens du XIXe siècle. La philosophie est comme la lumière qui montre le chemin parcouru et le chemin des découvertes futures. Mais combien peu qui ne se laissent pas aveugler par son flambeau, combien de myopes qui nient la lumière lointaine, parce qu'ils n'osent la braver!

Oui, les philosophes du XVIIIe siècle sont nos contemporains; nous avons beau restaurer leurs monuments par des ornements d'un autre style, nous avons beau retoucher le fronton pour donner plus de grandeur à la figure de Dieu, nous avons beau faire plus hardie encore la hardiesse des cariatides, que sais-je? travailler les détails de cette architecture grandiose qui abritait et qui abrite encore l'esprit humain, d'où la révolution est sortie tout armée, et où le monde nouveau va puiser ses inspirations: nous sommes chez eux, et ils sont chez nous.

par les historiens de bibliothèque qui jugent les événements de trop loin. Entre ces deux points de vue, il y a la lumière.

La renommée ne permet guère aux peintres de nous donner le portrait des poëtes avant que les ravages du temps aient passé sur leur figure. La peinture nous représente Homère vieux, aveugle et mendiant; depuis Homère jusqu'à Milton, parmi les têtes épiques, en voyons-nous une seule dans la saveur de la jeunesse et dans la grâce de l'amour? Tous les poëtes nous apparaissent couronnés de lauriers et de cyprès. Les cheveux blancs sont vénérables, mais les cheveux blonds sont plus doux au cœur; la vieillesse est noble et grave, mais la jeunesse est si belle en ses folies! Comme a dit un moraliste contemporain, on ne connaît bien un homme d'autrefois que quand on possède au moins deux portraits. En pensant à Voltaire, la première image qui s'anime en notre mémoire est celle d'un poëte de quatre-vingts ans, affublé d'une perruque, armé d'un sourire diabolique et d'un regard flamboyant encore. C'est que le Voltaire des peintres et des sculpteurs était *le vieillard cacochyme chargé de quatre-vingts hivers*. Voltaire à vingt ans vaut-il donc moins que Voltaire à quatre-vingts? il n'est pas couvert de gloire, mais il a déjà le génie! Pour moi, mon plaisir a été bien vif quand, la première fois, j'ai découvert un portrait de Voltaire à vingt ans. Quelle grâce déjà savante! Quel esprit déjà moqueur! Ce front renferme un monde, mais cette bouche, avant de parler, a encore tant de baisers pour les Pimpettes? Que ces cheveux de l'insouciant amoureux de M[lle] de Livry sont plus doux à voir

C'était la Minerve de Sicyone. Je ne suis pas de marbre: je subis les passions que je peins.

Écrire l'histoire du roi Voltaire, c'est écrire l'histoire du triomphe de l'esprit humain, à ce point suprême où finit le monde ancien, et où commence le monde nouveau. C'est écrire notre histoire à nous tous qui sommes du XIXe siècle, car les grands hommes d'il y a cent ans sont nos contemporains *.

Je ne dirai pas comme le grand orateur: « Écoutez un homme qui va vous instruire de ce qu'il n'a jamais appris. » Je sais l'histoire de Voltaire comme celle du XVIIIe siècle, dont il est le roi, parce que je ne l'ai pas apprise pour l'écrire. Si je l'écris aujourd'hui, c'est pour dire la vérité sur une époque travestie par les faiseurs de Mémoires qui jugeaient les événements de trop près, et

* Les philosophes du XVIIIe siècle retrouveraient de leurs contemporains dans le siècle de Louis XIV. Ne peut-on pas dire que tous les philosophes sont contemporains? les siècles ne comptent pas devant la raison. Voltaire et Diderot étaient bien plus les contemporains de Socrate et de Hugo que de Desfontaines ou de Trublet. Les salons voltairiens du XVIIIe siècle, M. Guizot l'a remarqué, étaient moins voltairiens que les salons antivoltairiens du XIXe siècle. La philosophie est comme la lumière qui montre le chemin parcouru et le chemin des découvertes futures. Mais combien peu qui ne se laissent pas aveugler par son flambeau, combien de myopes qui nient la lumière lointaine, parce qu'ils n'osent la braver!

Oui, les philosophes du XVIIIe siècle sont nos contemporains; nous avons beau restaurer leurs monuments par des ornements d'un autre style, nous avons beau retoucher le fronton pour donner plus de grandeur à la figure de Dieu, nous avons beau faire plus hardie encore la hardiesse des cariatides, que sais-je? travailler les détails de cette architecture grandiose qui abritait et qui abrite encore l'esprit humain, d'où la révolution est sortie tout armée, et où le monde nouveau va puiser ses inspirations : nous sommes chez eux, et ils sont chez nous.

par les historiens de bibliothèque qui jugent les événements de trop loin. Entre ces deux points de vue, il y a la lumière.

La renommée ne permet guère aux peintres de nous donner le portrait des poëtes avant que les ravages du temps aient passé sur leur figure. La peinture nous représente Homère vieux, aveugle et mendiant; depuis Homère jusqu'à Milton, parmi les têtes épiques, en voyons-nous une seule dans la saveur de la jeunesse et dans la grâce de l'amour? Tous les poëtes nous apparaissent couronnés de lauriers et de cyprès. Les cheveux blancs sont vénérables, mais les cheveux blonds sont plus doux au cœur; la vieillesse est noble et grave, mais la jeunesse est si belle en ses folies! Comme a dit un moraliste contemporain, on ne connaît bien un homme d'autrefois que quand on possède au moins deux portraits. En pensant à Voltaire, la première image qui s'anime en notre mémoire est celle d'un poëte de quatre-vingts ans, affublé d'une perruque, armé d'un sourire diabolique et d'un regard flamboyant encore. C'est que le Voltaire des peintres et des sculpteurs était *le vieillard cacochyme chargé de quatre-vingts hivers*. Voltaire à vingt ans vaut-il donc moins que Voltaire à quatre-vingts? il n'est pas couvert de gloire, mais il a déjà le génie! Pour moi, mon plaisir a été bien vif quand, la première fois, j'ai découvert un portrait de Voltaire à vingt ans. Quelle grâce déjà savante! Quel esprit déjà moqueur! Ce front renferme un monde, mais cette bouche, avant de parler, a encore tant de baisers pour les Pimpettes? Que ces cheveux de l'insouciant amoureux de Mlle de Livry sont plus doux à voir

C'était la Minerve de Sicyone. Je ne suis pas de marbre: je subis les passions que je peins.

Écrire l'histoire du roi Voltaire, c'est écrire l'histoire du triomphe de l'esprit humain, à ce point suprême où finit le monde ancien, et où commence le monde nouveau. C'est écrire notre histoire à nous tous qui sommes du XIXe siècle, car les grands hommes d'il y a cent ans sont nos contemporains *.

Je ne dirai pas comme le grand orateur : « Écoutez un homme qui va vous instruire de ce qu'il n'a jamais appris. » Je sais l'histoire de Voltaire comme celle du XVIIIe siècle, dont il est le roi, parce que je ne l'ai pas apprise pour l'écrire. Si je l'écris aujourd'hui, c'est pour dire la vérité sur une époque travestie par les faiseurs de Mémoires qui jugeaient les événements de trop près, et

* Les philosophes du XVIIIe siècle retrouveraient de leurs contemporains dans le siècle de Louis XIV. Ne peut-on pas dire que tous les philosophes sont contemporains? les siècles ne comptent pas devant la raison. Voltaire et Diderot étaient bien plus les contemporains de Socrate et de Hugo que de Desfontaines ou de Trublet. Les salons voltairiens du XVIIIe siècle, M. Guizot l'a remarqué, étaient moins voltairiens que les salons antivoltairiens du XIXe siècle. La philosophie est comme la lumière qui montre le chemin parcouru et le chemin des découvertes futures. Mais combien peu qui ne se laissent pas aveugler par son flambeau, combien de myopes qui nient la lumière lointaine, parce qu'ils n'osent la braver!

Oui, les philosophes du XVIIIe siècle sont nos contemporains; nous avons beau restaurer leurs monuments par des ornements d'un autre style, nous avons beau retoucher le fronton pour donner plus de grandeur à la figure de Dieu, nous avons beau faire plus hardie encore la hardiesse des cariatides, que sais-je? travailler les détails de cette architecture grandiose qui abritait et qui abrite encore l'esprit humain, d'où la révolution est sortie tout armée, et où le monde nouveau va puiser ses inspirations : nous sommes chez eux, et ils sont chez nous.

par les historiens de bibliothèque qui jugent les événements de trop loin. Entre ces deux points de vue, il y a la lumière.

La renommée ne permet guère aux peintres de nous donner le portrait des poëtes avant que les ravages du temps aient passé sur leur figure. La peinture nous représente Homère vieux, aveugle et mendiant; depuis Homère jusqu'à Milton, parmi les têtes épiques, en voyons-nous une seule dans la saveur de la jeunesse et dans la grâce de l'amour? Tous les poëtes nous apparaissent couronnés de lauriers et de cyprès. Les cheveux blancs sont vénérables, mais les cheveux blonds sont plus doux au cœur; la vieillesse est noble et grave, mais la jeunesse est si belle en ses folies! Comme a dit un moraliste contemporain, on ne connaît bien un homme d'autrefois que quand on possède au moins deux portraits. En pensant à Voltaire, la première image qui s'anime en notre mémoire est celle d'un poëte de quatre-vingts ans, affublé d'une perruque, armé d'un sourire diabolique et d'un regard flamboyant encore. C'est que le Voltaire des peintres et des sculpteurs était *le vieillard cacochyme chargé de quatre-vingts hivers.* Voltaire à vingt ans vaut-il donc moins que Voltaire à quatre-vingts? il n'est pas couvert de gloire, mais il a déjà le génie! Pour moi, mon plaisir a été bien vif quand, la première fois, j'ai découvert un portrait de Voltaire à vingt ans. Quelle grâce déjà savante! Quel esprit déjà moqueur! Ce front renferme un monde, mais cette bouche, avant de parler, a encore tant de baisers pour les Pimpettes? Que ces cheveux de l'insouciant amoureux de Mlle de Livry sont plus doux à voir

sans frein, pouvait-il vivre avec cette virginité du cœur qui préserve la jeunesse jusqu'au jour de la raison ?

Arouet fut admis comme un poëte dans cette brillante compagnie, mais il y prit les allures d'un grand seigneur. Que lui manquait-il pour cela ? Il avait de l'esprit, de la figure, quelquefois de l'argent; il ne lui manquait qu'un nom : il prit bientôt le nom de Voltaire. Il osa être familier avec tout le monde, comptant déjà sur l'esprit, qui est l'âme de la familiarité. Ainsi, dès son début dans le cercle des voluptueux, il dit au prince de Conti, qui lui avait lu des vers : « Monseigneur, vous serez un grand poëte; il faut que je vous fasse donner une pension par le roi. »

V

Au milieu des dissipations mondaines, il ne perdait pas de vue l'horizon poétique. Il ébauchait la tragédie d'*Œdipe* et rimait une ode pour concourir devant l'Académie française. Au XVIII[e] siècle, la tragédie et la pièce de concours étaient, pour ainsi dire, l'antichambre de la poésie; il fallait passer par là. Voltaire, comme plus tard Hugo, n'obtint pas le prix de l'Académie. Le sujet du concours était le *Vœu de Louis XIII*. Un sujet religieux et par-devant l'Académie! voilà pour Voltaire de quoi surprendre tout le monde aujourd'hui. Celui qui gagna le prix ce fut Coustou, qui écrivit une ode en marbre d'un divin sentiment; celui qui obtint le prix ce fut l'abbé du Jarry, dont les vers n'étaient pas de la poésie. En lisant les strophes

de Voltaire, on ne s'étonne pas de ses rancunes contre l'Académie.

Heureux le roi que la couronne
N'éblouit point de sa splendeur,
Qui, fidèle au Dieu qui la donne,
Ose être humble dans sa grandeur;
Qui donnant aux rois des exemples,
Au Seigneur élève des temples,
Des asiles aux malheureux;
Dont la clairvoyante justice
Démêle et confond l'artifice
De l'hypocrite ténébreux!

C'est déjà Voltaire.

Assise avec lui sur le trône,
La Sagesse est son ferme appui;
Si la fortune l'abandonne,
Le Seigneur est toujours à lui:
Ses vertus seront couronnées
D'une longue suite d'années,
Trop courte encore à nos souhaits;
Et l'abondance dans ses villes
Fera germer ses dons fertiles
Cueillis par les mains de la Paix.

C'est encore Jean-Baptiste Rousseau.

Jusque-là, Voltaire n'avait écrit que trois odes, trois contes et trois épîtres; mais c'était déjà le vrai Voltaire. Sa Muse n'a jamais eu les bégayements de l'enfance ni les timidités de la vierge. Ses odes manquent déjà du sacré enthousiasme, mais, en revanche, ses contes sont libertins dans les deux sens du mot, comme s'il les eût écrits aux soupers de du Temple et aux soupers Sans-Souci. Dans ses

épîtres, c'est du premier coup l'esprit fait homme ou l'homme fait esprit *.

Cependant son père le crut perdu en apprenant qu'il faisait des vers et voyait bonne compagnie. Le pauvre homme était en même temps désolé par le jansénisme opiniâtre de son fils aîné. Le frère de Voltaire avait un si beau zèle pour le martyre, qu'il disait un jour à un de ses amis qui ne voulait pas s'exposer à la persécution : « Si vous ne voulez pas être brûlé vif, n'en dégoûtez pas les antres. » Le père disait : « J'ai pour fils deux fous, l'un en vers, l'autre en prose. » Il exila le fou en vers à la Haye, à l'ambassade française. L'ambassadeur, le marquis de Châteauneuf, ne se montra pas si facile à vivre que son cadet, l'abbé de Châteauneuf. Il tenta de ramener Voltaire à la prose, mais le jeune poëte ne se laissa pas dompter; non-seulement il fit des vers, mais, ce qui est aggravant, il fit des vers amoureux. « Je n'espère plus rien de votre fils, écrivait l'ambassadeur à l'ancien notaire; le voilà fou deux fois : amoureux et poëte. » Mais je conterai plus loin cette première équipée galante de Voltaire.

L'ambassadeur détacha au plus vite Voltaire de l'ambassade, ne répondant pas de la paix européenne avec un tel page.

* Quand il rima sa première ode, Voltaire n'avait que quinze ans, ainsi que le témoigne un exemplaire in-4° qui porte ce titre : *Sur sainte Geneviève,* imitation d'une ode latine du R. P. Le Jay, par François Arouet, *étudiant en rhétorique et pensionnaire au collége Louis-le-Grand.*

VI

L'amoureux revint à Paris. Il fallait désarmer son père, outré comme un père de roman. Soit pour l'apaiser, soit de bonne foi, il lui fit dire que, voulant partir pour l'Amérique, il demandait pour toute grâce qu'il lui fût permis d'embrasser les genoux paternels. M. Arouet pardonna avec attendrissement : « Mais vous suivrez le chemin qu'ont suivi vos ancêtres; de ce pas, vous allez prendre place chez Me Alain. » C'était un procureur de la rue Perdue. O familier des princes! où vas-tu? Voltaire se laissa installer dans cette boutique de mauvais style. Il y trouva un ami, Thiriot, non pas un ami du jour et du lendemain, mais un ami de toute la vie. Le poëte, heureusement, ne s'étiola pas dans le grimoire du procureur. Il y laissa son nom d'Arouet et prit celui de Voltaire : « J'ai été si malheureux avec l'autre que je veux voir si celui-ci m'apportera du bonheur. » Il passa de là en compagnie de M. de Caumartin, autre ami de son père, au château de Saint-Ange, où il devait faire choix d'un état. Au château de Saint-Ange, il trouva un vieillard passionné pour Henri IV, qui lui inspira l'idée et les idées de *la Henriade*. Il revint donc à Paris plus poëte que jamais.

Une mésaventure le poussa plus avant dans la poésie : on le conduisit un jour à la Bastille sans lui dire pourquoi. Or, que faire à la Bastille, si ce n'est des vers? Tout conspirait contre ce pauvre M. Arouet, qui voulait à toute force que l'esprit de son fils se tournât vers l'esprit des

lois. Voltaire avait été mis à la Bastille pour une satire qui n'était pas de lui : *J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans* *.

Me voici donc en ce lieu de détresse,
Embastillé, logeant fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Sans passe-temps, sans amis, sans maîtresse.

Et sans plume! On s'égaye aujourd'hui sur la Bastille, mais la Bastille était une vraie prison, où Voltaire passa près d'une année à composer des chants de *la Henriade* sans pouvoir les écrire.

A la Bastille, il commença *la Henriade;* à la Bastille, il termina *Œdipe*. Le duc d'Orléans, qui aimait l'esprit coûte que coûte et même à ses dépens, lui rendit la liberté. Le marquis de Nocé, qui avait soupé avec Voltaire,

---

* « François-Marie Arouet, fils du s[r] Arouet, payeur de la chambre des comptes, entré à la Bastille le 17 mai 1717 — accusé d'avoir fait des vers insolents contre M. le Régent et madame la duchesse de Berry, et d'avoir dit que, « puisqu'il ne pouvoit se venger de M. le duc d'Orléans, il ne l'épargneroit pas dans ses satires, parce que, ajoutoit-il, S. A. R. l'avoit exilé » (1716) « pour auoir publié que Sa Messaline de fille étoit une... » Signé : « D'Argenson, Deschamps, greffier; Jsabeau, commissaire; Bazin, exempt de robe courte. » (Papiers de la Bastille; Archives de la préfecture de police.)

On lit dans le Registre des ordres du Roi pour les années 1718-1722 :

« Le s[r] Arouet, prisonnier à la Bastille, sera rendu libre et relégué au village de Châtenay, près Sceaux. » (Lettre de M. de Machaut.) — Voltaire resta donc dix mois à la Bastille. — « Liberté le 11[e] dud. mois. » — « Permissiou de venir à Paris pour 24 heures; 19 mai 1718. » — « Permission de venir à Paris pendant huit jours; 11 juillet 1718. » — « Permission de rester encore pendant un mois; 8 août 1718. » — Mis en liberté le 31 mai 1719. »

l'amena au Palais-Royal pour le présenter au prince. En attendant son tour d'être introduit, Voltaire s'impatientait : un orage des plus bruyants vint à éclater ; le poëte, levant les yeux au ciel, s'écria devant une foule de personnages : « Quand ce serait un régent qui gouvernerait là-haut, les choses n'iraient pas plus mal. » Le marquis de Nocé raconta le mot en présentant Voltaire : « Monseigneur, voici le jeune Arouet que vous venez de tirer de la Bastille et que vous allez y renvoyer. » Le marquis savait bien à qui il parlait. Le régent se mit à rire aux éclats et offrit une pension ; sur quoi Voltaire lui dit : « Je remercie Votre Altesse Royale de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. »

Ce fut la présidente de Bernières qui se chargea du logement de Voltaire, dans son hôtel du quai des Théatins. C'était bien porté dans le beau monde d'avoir chez soi son poëte et son abbé : Mme de La Sablière avait enseigné cela.

VII

Cependant Voltaire avait achevé une tragédie qui n'était pas jouée. Voici comment le poëte lui-même parle de sa pièce à son cher maître le P. Porée : « Tout jeune que j'étais quand je fis l'*Œdipe*, j'étais plein de la lecture des anciens et de vos leçons, et je connaissais fort peu le théâtre de Paris : je travaillais à peu près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai M. Dacier, qui était du pays ; il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes,

à la manière des Grecs. C'était me conseiller de me promener dans Paris avec la robe de Platon. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce ; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'amoureuse. On trouva la scène de la double confidente entre Œdipe et Jocaste, prise à Sophocle, tout à fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient en ce temps-là petits-maîtres et grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage. Je crus qu'ils avaient raison. Je gâtai ma pièce pour leur plaire, en affadissant par des sentiments de tendresse un sujet qui le comportait si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut un peu moins mécontent de moi ; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre Jocaste et Œdipe : on se moqua de Sophocle et de son imitateur. Je tins bon ; mais ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe* *. »

Et pourtant la représentation d'*Œdipe* fut un triomphe pour Voltaire et pour les comédiens. On le joua quarante-cinq fois dans sa nouveauté, à peu près comme si on jouait aujourd'hui une pièce pendant toute une année. Dufresne, jeune comme Voltaire, y trouva ses premiers

* Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,

disait Voltaire dans sa première tragédie. Selon Leibniz, ce vers était gros de son avenir.

bravos. Mlle Desmares y joua son dernier rôle. M. Arouet, tout en larmes ou sortir d'une représentation, permit enfin à son fils d'être poëte. C'était là le vrai triomphe.

Voltaire ne se prit pas encore ce jour-là au sérieux. Il était venu sur la scène porter la queue du grand prince, se moquant de lui et du parterre— comme il a fait toute sa vie. — La duchesse de Villars demanda quel était ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce. Apprenant que c'était l'auteur lui-même, elle l'appela dans sa loge et lui donna sa main à baiser. « Voilà, dit le duc de Richelieu à Voltaire en le présentant, deux beaux yeux auxquels vous avez fait répandre bien des larmes. — Ils s'en vengeront sur d'autres, » répondit Voltaire. Les beaux yeux se vengèrent sur lui.

Tout le monde reconnut le génie de Voltaire, hormis son ami l'abbé de Chaulieu, qui sans doute se croyait vaincu, car Voltaire le menaçait jusque sous la tente d'Horace. La Motte, qui certes devait craindre la victoire de Voltaire, puisqu'il avait dans sa poche deux *Œdipe*, l'un en vers, l'autre en prose, qui semblaient faits l'un contre l'autre, donna généreusement son approbation comme censeur pour que la pièce fût imprimée. « Le public, à la représentation de cette pièce, s'est promis un digne successeur de Corneille et de Racine; et je crois qu'à la lecture il ne rabattra rien de ses espérances. » A la bonne heure, voilà un royal censeur qui fait pardonner les fautes du censeur royal.

Voltaire, déjà fort à la mode, fut bon gré mal gré l'hôte de toutes les fêtes. Il lui arrivait de souper jusqu'à trois fois dans la même nuit. Il courut encore le pharaon,

l'opéra, la comédie, le bal masqué. Décidément, à la Bastille près, la vie commence pour lui par le carnaval; il ne cherche pas le pays des recueillements et des méditations. Dans la journée, il ne se préoccupe que du souper. S'il fait des vers, c'est pour les pouvoir dire à table : contes libertins que La Fontaine a oublié de faire, épîtres familières dont Chaulieu lui a dit le secret après Horace, chansons licencieuses contre les dieux et les rois, mais surtout contre Philippe d'Orléans, qui aime toutes les femmes, y compris sa fille.

Il lui était impossible de vivre dans la paix de l'étude. Quand il ne soupait plus et ne jouait plus au pharaon, il voulait courir l'Europe. Quoique amoureux de la duchesse de Villars, il partit pour la Hollande avec la belle marquise de Rupelmonde.

Voltaire n'a pas dit son roman avec la marquise de Rupelmonde. Cette fameuse épître, *le Pour et le Contre* *, qui débute avec tant d'impertinence philosophique, révèle bien plutôt un penseur qu'un amoureux. Je veux croire toutefois que ce fameux voyage en Hollande dont on a tant parlé ne fut pas entrepris uniquement pour la recherche du vrai Dieu : Mme de Rupelmonde était fort ga-

* Tu le veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
Devant toi, d'une main hardie
Aux superstitions j'arrache le bandeau;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie;
Et qu'enfin ma philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie.

lante, et Voltaire voyageait pour oublier la maréchale de Villars. Cette jolie lettre qu'il écrivit de Cambrai au cardinal Dubois prouve au moins que le voyage n'était pas mélancolique.

« Une beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui, les Amours et moi,
Nous courons depuis peu le monde
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma muse, comme vous, à lui plaire attentive,
Accepte avec transport un si charmant emploi.

« Nous arrivons, monseigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambassadeurs et tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que tous les ministres d'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire à la santé de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres. Au reste, personne n'attend ici Votre Éminence : on ne pense pas que vous quittiez le Palais-Royal pour venir visiter vos ouailles. »

C'est de Cambrai que, soupant avec la marquise chez Mme de Saint-Contest, Voltaire improvisa des vers connus où il fait rimer *plaisir* avec *désir*, — rime du temps; — mais j'aime mieux rappeler ce joli huitain :

Quand Apollon avec le dieu de l'onde
Vint autrefois habiter ces bas lieux,
L'un sut si bien cacher sa tresse blonde,
L'autre ses traits, qu'on méconnut les dieux :

Mais c'est en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus comme eux veut se cacher au monde,
On la connaît au pouvoir de ses yeux,
Dès que l'on voit paraître Rupelmonde.

A Bruxelles, Mme de Rupelmonde trouva d'autres amoureux, et Voltaire chercha l'amour tout fait, sans doute par curiosité :

L'Amour, au détour d'une rue,
M'abordant d'un air effronté,
M'a conduit en secret dans un temple écarté.
J'ai d'abord sur un lit trouvé la Volupté
Sans juge ; elle était belle, et fraîche, et fort dodue.
La nymphe en toute liberté
M'a dit : Je t'offre ici ma beauté simple et pure,
Des plaisirs sans chagrin, des agréments sans fard,
L'Amour est en ces lieux enfant de la nature,
Partout ailleurs il est enfant de l'art.

Mais Voltaire, sans doute, n'aima pas l'enfant de la nature. C'était un artiste en volupté, qui disait qu'on en avait toujours pour son argent et pour son esprit.

A son passage à Bruxelles, il visita J.-B. Rousseau. Ils s'embrassèrent comme des frères en poésie ; mais, par malheur pour l'amitié, ils se lurent des vers. J.-B. Rousseau commença. Voltaire, après avoir entendu son *Ode à la postérité*, dit en souriant : « Mon ami, voilà une lettre qui n'arrivera pas à son adresse. » C'était bien dit ; mais il prit un manuscrit et lut au poëte exilé une épître à Mme de Rupelmonde. J.-B. Rousseau, qui se réfugiait alors dans la dévotion, accusa Voltaire d'impiété. Là-dessus ils se séparent ennemis, en prose et en vers, jusqu'à la mort.

On voit que la vie de Voltaire est toute semée de saillies.

Je cherche à les fuir, mais en vain, car elles marquent chaque pas qu'il a fait. L'esprit a jalonné son chemin. On disait alors : « Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Molière, c'est tout le monde ; » on dit bientôt : « Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que tout le monde, c'est Voltaire. » Mais il faut pardonner à Voltaire cet esprit qui l'a envahi de la tête au cœur : célèbre à vingt ans, qu'avait-il, sinon son esprit, pour combattre des ennemis sans nombre ? Vous savez qu'il fut longtemps, sur le champ de bataille de la pensée, presque seul de son parti. Sur ce terrain-là, on ne se défend pas avec son cœur.

VIII

A son retour, Voltaire vécut plus que jamais parmi les grands seigneurs. Son intimité avec quelques ennemis du régent, entre autres le duc de Richelieu et le baron de Gortz, mais plutôt encore ses chansons improvisées contre la duchesse de Berry, le firent exiler de Paris. Le régent lui fit dire qu'il se chargeait encore de son logement, mais qu'il devait se loger hors Paris. Voltaire courut les châteaux les mieux habités ; par exemple, le château de Sully, d'où il écrivit à Mme la marquise de Mimeure qu'il lui serait délicieux pour lui de rester à Sully, s'il lui était permis d'en sortir. « M. le duc de Sully est le plus aimable des hommes, et celui à qui j'ai le plus d'obligation. Son château est dans la plus belle situation du monde ; il y a un bois magnifique dont tous les arbres sont découpés par des polissons ou des amants qui se sont amu-

sés à écrire leurs noms sur l'écorce. » Mais on n'était guère pastoral à Sully : « Vous seriez peut-être bien étonnée, madame, si je vous disais que, dans ce beau bois dont je viens de vous parler, nous avons des nuits blanches comme à Sceaux. Mme de La Vrillière, qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec Mme de Listenai, fut bien surprise d'être dans une grande salle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique collation servie au son des instruments, et suivie d'un bal où parurent plus de cent masques habillés de guenillons superbes. »

Voltaire n'aimait déjà plus toutes ces mascarades à la Watteau. Il préféra bientôt le château de la Source, où il apprit à connaître et à aimer les Anglais dans la personne de Bolingbroke. Il écrivait à Thiriot : « Il faut que je vous fasse part de l'enchantement où je suis du voyage que j'ai fait au château de la Source, chez milord Bolingbroke. J'ai trouvé dans cet illustre Anglais toute l'érudition de son pays et toute la politesse du nôtre. Cet homme, qui a été toute sa vie plongé dans les plaisirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. »

Dès cette rencontre, il voulut, lui aussi, tout apprendre et tout retenir, sans pour cela supprimer les affaires et les plaisirs. Pour lui, les jours avaient vingt-quatre heures ; car, s'il faut l'en croire, les heures du sommeil, il les passait dans les bras de l'amour ou dans les rêves de la volupté.

Il y a des jours où Voltaire s'imagine qu'il n'est pas exilé. Il prend son fusil, il détache les chiens, il part pour la chasse en jeune et folle compagnie. Il court les bois et

les collines. S'il manque une caille, c'est qu'il est à la piste d'une rime; si sa gibecière n'est pas lourde, c'est qu'il a chassé aux idées. Qu'importe, il revient très-gai, très-vif et très-affamé. Il se met à table entre un voisin qui sait parler et une voisine qui sait écouter. Il vit en partie double et, le soir, avant de s'endormir, il écrit à ses amis: « Je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé, mais la vérité est que M. le régent m'a donné l'ordre d'aller passer quelques mois dans un pays délicieux. »

Cependant, il voulait rentrer en grâce au Palais-Royal. Il écrivit au régent qu'il n'avait chanté ni lui ni ses filles :

> Philippe, quelquefois sur une toile antique
> Si ton œil pénétrant jette un regard critique,
> Par l'injure du temps le portrait effacé
> Ne cachera jamais la main qui l'a tracé;
> D'un choix judicieux dispensant la louange,
> Tu ne confondras point Vignon et Michel-Ange.
> Prince, il en est ainsi chez nous autres rimeurs :
> Et si tu connaissais mon esprit et mes mœurs,
> D'un peuple de rivaux l'adroite calomnie
> Me chargerait en vain de leur ignominie;
> Tu les démentirais, et je ne verrais plus
> Dans leurs crayons grossiers mes pinceaux confondus.

Voltaire obtint une seconde fois sa grâce, sous prétexte qu'un homme qui ne savait pas flatter les rois ne devait pas savoir les injurier. Il reprit pied à Paris, Paris grand seigneur et Paris littéraire. « J'ai été à *Inès de Castro*, que tout le monde a trouvée très-mauvaise et très-touchante.

On la condamne et on y pleure. » Mais, à peine à Paris, Voltaire aspire à l'exil dans les châteaux. « Ma santé et mes affaires sont délabrées à un point qui n'est pas croyable; mais j'oublierai tout cela à la Rivière-Bourdet; j'étais né pour être faune ou sylvain. Je ne suis point fait pour habiter une ville. » Il se met au vert et tente de vivre comme dans une Arcadie, avec des herbes, des œufs et du lait. Mais son Arcadie n'était pas si rustique. Il alla séjourner à Versailles « pour mener la vie de courtisan. » Qui donc, hormis Voltaire, a jamais peint la cour avec cette touche impertinente et spirituelle? « Hier, à dix heures, le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne, et en parut très-content. Il donna son pied à baiser à M. d'Épernon et son cul à M. de Maurepas, et reçut les compliments de toute sa cour, qu'il mouille tous les jours à la chasse par la pluie la plus horrible. Il va partir dans le moment pour Rambouillet, et épousera Mlle Leczinska à Chantilly. Les noces de Louis XV font tort au pauvre Voltaire. On ne parle de payer aucune pension, ni même de les conserver; mais, en récompense, on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la demoiselle Leczinska. Ceci ressemble au mariage du Soleil, qui faisait murmurer les grenouilles. Il n'y a que trois jours que je suis à Versailles, et je voudrais déjà en être dehors. »

Le poëte demeura aux fêtes du mariage: « Le roi s'est vanté d'avoir donné à la reine les sept « talismans » pour la première nuit, mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très-bonne mine, quoique sa mine ne soit pas du tout jolie. Elle

avait un peu de rouge le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle, mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit divertissement que M. de Mortemart ne voulut point faire exécuter. On donna à la place *Amphitryon* et *le Médecin malgré lui*, ce qui ne parut pas trop nuptial. Après le souper, il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées, très-peu d'invention et de variété, après quoi le roi alla se préparer à faire un dauphin. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confusion, de me faire présenter à la reine. » Et Voltaire se fait présenter : « J'ai été très-bien reçu. La reine a pleuré à *Marianne*, elle a ri à *l'Indiscret;* elle me parle souvent; elle m'appelle *mon pauvre Voltaire*. Un sot se contenterait de tout cela, mais malheureusement j'ai pensé assez solidement pour sentir que des louanges sont peu de chose, que le rôle d'un poëte à la cour traîne toujours avec lui un peu de ridicule, et qu'il n'est pas permis d'être en ce pays-ci sans aucun établissement. On me donne tous les jours des espérances, dont je ne me repais guère. » Mais, quelques jours après, il écrit à la présidente de Bernières : « La reine vient de me donner, sur sa cassette, une pension de quinze cents livres que je ne demandais pas : c'est un acheminement pour obtenir les choses que je demande. Je ne me plains plus de la vie de la cour ; je commence à avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis. » Et sans doute à lui-même. Mais touchera-t-il le premier quartier de sa pension ? Et d'ailleurs le voilà qui devient riche à travers les hasards, riche de l'argent du jeu et du

commerce. O poëte, où es-tu ? Le poëte ne s'était pas évanoui sous le financier.

Comme Voltaire voulait alors publier *la Henriade,* il rassembla chez le président de Maisons, au château de Maisons, un cercle de curieux littéraires choisis dans le grand monde. On lui fut sévère à ce point qu'il perdit patience et jeta au feu son manuscrit. Il en coûta au président Hénault une belle paire de manchettes pour sauver le poëme des flammes. Le poëte se résigna à revoir son manuscrit. Pendant qu'il y retouchait d'une main plus sûre, l'abbé Desfontaines, on ne sait sur quelle copie, fit imprimer le poëme sous le titre de *la Ligue.* L'abbé affamé ne s'était pas contenté de toucher un salaire de deux imprimeurs, il avait osé ajouter des vers de sa façon. Le poëme parut avec éclat ; tout défiguré qu'il fût, il valut tant d'éloges à Voltaire, que le poëte pardonna à l'abbé. Voltaire, à son tour, voulut faire imprimer son œuvre ; mais les prêtres, lui reprochant d'avoir embelli et ranimé les erreurs du semi-pélagianisme, se mirent en campagne pour que le privilége d'imprimer lui fût refusé. Pour déjouer ces cabales, Voltaire dédia son poëme au roi, mais le roi ne voulut point de la dédicace. Dès ce jour, la guerre fut déclarée. — *Le roi, c'est moi!* — s'écria Voltaire.

Et il entra tout botté et tout éperonné, cravache à la main, dans le parlement de l'opinion publique.

IX

Jusque-là, Voltaire s'était contenté, comme l'abbé de Châteauneuf et l'abbé de Chaulieu, de rire avec gaieté des hypocrites; il se mit à rire avec colère, un rire terrible qui partit des enfers et retentit jusqu'aux marbres des autels. « Quoi ! s'écria-t-il, me voilà destiné à combattre des honnêtes gens qui comptent parmi eux l'abbé Desfontaines ! » L'abbé Desfontaines, délivré de prison par Voltaire, tailla sa plume contre lui pour la défense de l'Église. Voltaire pouvait-il se taire ? Avec le meilleur souvenir pour les jésuites, Voltaire pouvait-il s'humilier devant la majesté de l'abbé Desfontaines, leur représentant ? La lutte devait s'engager sur d'autres champs de bataille. Le poëte allait-il s'incliner devant la gloire du régent, qui l'avait récompensé pour une saillie, ou devant la puissance du roi, qui avait refusé sa dédicace ? Voltaire sera donc en lutte contre l'Église et contre la cour. Il reste une troisième puissance qui le protége, et qui va peut-être comprimer ses élans vers la liberté. Mais non. La noblesse elle-même va perdre Voltaire. Voyez :

Un jour, à dîner chez le duc de Sully*, il se mit à com-

* Selon le maréchal de Villars, ce fut chez Mlle Lecouvreur et non chez le duc de Sully que Voltaire offensa le chevalier de Rohan : « Il s'était pris de querelle chez la Lecouvreur, très-bonne comédienne, avec le chevalier de Rohan. Sur des propos très-offensants, celui-ci lui montra sa canne. Voltaire voulut mettre l'épée à la main. Le chevalier était fort incommodé d'une chute qui ne lui

battre sans façon, selon sa coutume, une opinion du chevalier de Rohan. Comme l'esprit et la raison étaient du côté de Voltaire, le chevalier dit d'un ton fier et dédaigneux : « Quel est donc ce jeune homme qui parle si haut? — C'est, répondit le poëte, un homme qui ne traîne pas un grand nom. Je suis le premier du mien, vous êtes le dernier du vôtre. » Le surlendemain, Voltaire dînant encore chez le duc de Sully, on vient l'avertir qu'il est attendu à la porte de l'hôtel. Il y va. Un homme qu'il ne connaît pas l'appelle du fond de sa voiture ; il s'avance ; l'inconnu le saisit par le devant de l'habit ; au même instant un valet le frappe de cinq ou six coups de bâton ; après quoi le chevalier de Rohan, posté à quelques pas de là, s'écrie : *C'est assez !* Ce mot était encore un coup de bâton *.

Cependant Voltaire, tout indigné, rentre à l'hôtel; il raconte son aventure ; il supplie le duc de Sully d'être de

permettait pas d'être spadassin. Il prit le parti de faire donner, en plein jour, des coups de bâton à Voltaire, lequel, au lieu de prendre la voie de la justice, estima la vengeance plus noble par les armes. Le cardinal de Rohan demanda à M. le duc de le faire mettre à la Bastille. L'ordre en fut donné, exécuté, et le malheureux poëte, après avoir été battu, fut encore emprisonné. Le public trouva que tout le monde avait tort : Voltaire d'avoir offensé le chevalier de Rohan ; celui-ci, d'avoir osé commettre un crime digne de mort, en faisant battre un citoyen ; le gouvernement, de n'avoir pas puni une mauvaise action et d'avoir fait mettre le battu à la Bastille pour tranquilliser le batteur. »

* Voltaire, poëte des princes ou prince des poëtes, ne devait plus dire de longtemps : « Nous sommes ici tous princes ou tous poëtes. » Peu de jours auparavant, son père lui avait reparlé d'une charge de conseiller au parlement. « Mon père, je ne veux pas d'une considération qui s'achète, je saurai m'en faire une qui ne vous coûtera rien. »

moitié dans sa vengeance. Le duc s'y refuse. « Eh bien, dit Voltaire, que l'outrage retombe sur vous! » Là-dessus, il va droit chez lui et biffe de *la Henriade* le nom de Sully, ce qui ne fit de tort qu'à *la Henriade*.

Sachant bien que les tribunaux ne voudraient pas venger un poëte contre un homme de cour, il jura de se faire justice lui-même. « Il s'enferma; il apprit à la fois l'escrime pour se battre et l'anglais pour vivre hors de France après le duel. » C'était là le dessein d'un homme de tête et d'un homme de cœur. Une fois qu'il sut tenir l'épée, il défia son déloyal ennemi dans des termes si méprisants, que le chevalier n'osa point refuser le combat. Ils convinrent de se battre le lendemain; mais, dans l'intervalle, la famille du chevalier montra au premier ministre un quatrain du poëte, arme à deux tranchants, où il y avait une épigramme contre Son Excellence et une déclaration d'amour à sa maîtresse. Voltaire fut, durant la nuit, conduit à la Bastille. On prendrait à moins du goût pour la démocratie.

Voilà donc Voltaire emprisonné, en attendant l'exil, seul contre la cour qui n'était rien, contre la noblesse qui était peu de chose, contre les jésuites qui étaient tout. Un lâche esprit eût demandé grâce et se fût converti : Voltaire se laissa punir, pour avoir le droit de se venger.

Voltaire croyait tout perdre, patrie, honneur, fortune. C'était la fortune qui l'inquiétait le moins. Lisez cette lettre à son ministre des finances : « Si ces messieurs mes débiteurs profitent de mes malheurs et de mon absence pour ne me point payer, comme ont fait bien d'autres, il

ne faut pas vous donner des mouvements pour les mettre à la raison ; ce n'est qu'une bagatelle. Le torrent d'amertume que j'ai bu fait que je ne prends pas garde à ces petites gouttes. »

Et on a écrit un livre pour prouver que ce grand esprit masquait un avare !

Après six mois de Bastille, il lui fut permis de sortir, mais par la porte de l'exil. Il alla en Angleterre, « le pays de la liberté de penser et d'écrire. » A peine à Londres, le souvenir de l'outrage le força de venir en secret à Paris, dans l'espoir de rencontrer enfin face à face son adversaire. Près d'être découvert, il repartit pour Londres sans être vengé. « Du moins, la gloire me vengera : ce nom qu'il a voulu avilir ira éternellement offenser le sien. »

Voyez-vous là-bas cet enfant terrible qui veut toucher à tout, et qui n'a pas le droit de lever la main ? Où sont ses titres de noblesse, car nous sommes en 1726 ? Il va perdre sa première fortune, — ses écus d'or qu'il appelle ses partisans. — Il a trop d'esprit pour garder un protecteur ; il est seul au jour du danger quand tout le monde s'arme contre lui ; mais il ne craint pas de reprendre cette lutte formidable des Titans révoltés contre les dieux. On paye ses beaux mots par des coups de bâton, par l'exil, par la Bastille ; on lui dénie le droit de porter l'épée pour se venger ; mais s'il rengaine ses colères, elles n'en seront que plus terribles. Il se vengera en prose et en vers ; il se vengera en faisant du mal ; il se vengera en faisant du bien.

Quel héroïsme que cette lutte de Voltaire contre le

XVIIIe siècle qui veut l'étouffer, mais dont il fera son royaume !

X

Saint-Simon et Voltaire ont vu avant l'heure que la vieille France allait finir, mais ils n'ont pas vu cela du même regard, et pendant que le duc et pair s'enveloppait en montrant ses titres dans le linceul du passé, Voltaire, qui croyait que tout était sauvé parce que tout était perdu, leva une torche lumineuse sur les ténèbres de l'avenir.

La Bastille ne fut pas la plus mauvaise école où étudia Voltaire. L'injustice conduit à l'amour du bien. La Bastille avait d'excellentes perspectives ouvertes sur le jeune siècle. C'était de là qu'on apprenait à étudier les institutions politiques de la France*.

* « La Bastille changea Arouet en Voltaire, dit Méry dans sa *Critique du roi Voltaire*. Cet fut l'inverse de la fable : la souricière accoucha d'une montagne. *Candide* est fils de la Bastille. Le prisonnier adolescent se souviendra toujours de son grabat ; il a fait le serment d'Annibal devant des barreaux de fer. Toutes les fois qu'une injustice éclatera sous le soleil, Voltaire se souviendra de sa prison. Calas, Sirven, La Barre, tous les criminels innocents auront un implacable défenseur. Voltaire, comme Hercule, a étouffé des serpents au berceau, il continuera le jeu jusqu'à la tombe. Dans sa généreuse ardeur contre l'injustice, il sera quelquefois injuste lui-même ! Le lion ne pardonnera jamais à ceux qui n'ont pas deviné le lionceau ; son hyperbole dépassera même celle de Juvénal ; il s'irritera même un jour au point de s'écrier, avec le géant de Sirius : *Je suis tenté de faire un pas et d'écraser cette fourmilière !* au point d'écrire, dans sa haine cyclique contre les superstitions, un poëme de vingt-quatre chants sur l'innocence de Jeanne d'Arc. »

Louis XIV était mort, emportant tout le prestige de la royauté dans ses funérailles. Le régent croyait si peu à la royauté, qu'il aimait mieux graver *Daphnis et Chloé* que de monter sur le trône, ce qui ne lui était pas plus difficile. Le grand siècle avait enseveli tous ses grands hommes. La France était veuve. Mais Voltaire était majeur.

Au siècle des beaux-arts avait succédé le siècle de la philosophie. Il s'était établi une communication de la pensée française avec le nord de l'Europe, surtout avec l'Angleterre et la Hollande. C'était le Midi qui jusqu'alors nous avait gouvernés par ses lumières. Au XVIII[e] siècle, la France, moins occupée de la nature que de l'examen et de la recherche des choses, tourna ses yeux vers ces régions froides et brumeuses où rayonnait la raison, qui semble suivre une marche opposée à celle du soleil. La partie excommuniée de l'Europe en était la plus éclairée. C'est là que Voltaire et Montesquieu allèrent s'initier aux mystères de la science, de la discussion et de la politique. La blanche Angleterre, cette nymphe qui noue sévèrement à mi-corps sa ceinture de mers, était l'Égérie des *libres penseurs.*

L'histoire du séjour de Voltaire dans la patrie de Newton n'est pas faite et ne se fera pas, car où trouver des documents ? Dans ses mémoires et dans ses lettres, Voltaire ne parle qu'en passant de sa vie en Angleterre. Charles de Rémusat, qui a recherché les traces de Voltaire et de Montesquieu chez les Anglais, — lui qui connaît les Anglais comme d'autres compatriotes, — avoue qu'on ne sait rien du séjour de ces deux illustres philosophes dans le

pays où Voltaire vint avec l'idée d'apprendre à penser. « *Apprendre à penser!* voilà, dès 1726, et pour la première fois sans doute, cette expression qui devait faire plus tard une si grande fortune. » Et plus loin, selon l'auteur de *l'Angleterre au XVIII*e *siècle*, « Bolingbroke accueillit gracieusement l'hôte inattendu que l'exil lui envoyait. Wandsworth, où résida Voltaire, est un village du Surrey, entre Londres et Twickenham, où s'étaient établis quelques protestants français. De là, Voltaire pouvait aisément se lier avec les amis de Bolingbroke. Il ne cache pas l'impression profonde que produisit sur son esprit toute cette société si nouvelle par les institutions et par les idées. Depuis lors, dans les sciences, dans la philosophie, dans la politique, et même quelquefois dans l'art du théâtre, il s'est donné pour le disciple des Anglais. Ayant appris d'eux les noms de Newton, de Locke, de Shakspeare, il revint les révéler à la France. Ses *Lettres sur les Anglais*, son ouvrage le plus neuf peut-être, et où se rencontrent presque toutes ses idées encore dans leur première fleur, firent pour un demi-siècle l'éducation de la société de Paris. »

En ces derniers temps, on a trop voulu que le génie philosophique de Voltaire lui fût donné par l'Angleterre. S'il disait que les Anglais étaient ses concitoyens, c'est qu'il trouvait à Londres la liberté de penser qu'il avait rêvée à Paris; mais il était philosophe avant de passer la Manche. Il voulait réveiller l'esprit français par l'éloge de la raison anglaise, mais il croyait plus à l'esprit français qu'à la raison anglaise. A Londres, Voltaire trouva tout instituée l'Académie des libres penseurs. Il fut admis aux

séances par son amour pour Newton. Les plus hardis découvrirent bientôt en lui toutes les témérités d'un chercheur. Le socinien Chubb ne l'arrêtait pas en chemin quand il lui disait : « Jésus-Christ a été de la religion de Chubb, mais Chubb n'est pas de la religion de Jésus-Christ. » Toland, celui qui disait en mourant, sans souci du jugement dernier : « Je vais dormir ; » Shaftsbury, qui vivait sans souci du jugement de Dieu ; Swift, qui riait d'un rire de carnaval au nez des apôtres ; Bolingbroke, qui ne croyait qu'à ce qu'il voyait, et qui voyait mal *, l'enlevèrent gaiement de ce pays natal du christianisme où il revint toujours sans le vouloir, mais où, par malheur pour lui plus que pour le christianisme, il ne retrouvait pas le peuple de Dieu.

Voltaire s'aventura d'abord dans la philosophie de Shaftsbury, parce qu'elle était rimée par Pope et commentée par Bolingbroke.

Il n'avait encore été irréligieux que par saillies ; il s'était moqué des mystères du catholicisme avec l'esprit et l'insouciance des épicuriens du Temple. En Angleterre, dans l'école fondée par Newton, il déchira les voiles ; il recueillit toutes les armes qu'il brisa plus tard contre l'Église. De Londres, il vit son pays esclave des préjugés, le peuple esclave des nobles, les nobles esclaves des courtisans, les courtisans esclaves de la maîtresse du roi, le roi

* J'oubliais Taylor, qui disait : « Le blasphème est *in aliena republica*, c'est l'affaire d'un autre monde. La religion qui s'impose par la force fait des hypocrites et point de croyants ; au lieu d'élever un trophée à Dieu, elle bâtit un monument au diable. »

et sa maîtresse esclaves des jésuites. « Il jura, dit Condorcet, de se rendre, par les seules forces de son génie, le bienfaiteur de tout un peuple en l'arrachant à ses erreurs. » Condorcet ennoblit un peu le dessein de Voltaire, qui était avant tout soucieux de se venger au nom de la vérité coûte que coûte à la vérité.

Comme distraction à ses études philosophiques, il publia *la Henriade* sans le secours de l'abbé Desfontaines. Cette édition, d'un prix exagéré, commença la fortune de Voltaire. Toute la cour d'Angleterre avait souscrit, sans doute pour la dédicace à la reine. « Il est dans ma destinée, comme dans celle de mon héros, d'être protégé par une reine d'Angleterre. » Ce qui fit le succès de *la Henriade*, c'est que ce mauvais poëme était une bonne action, c'est qu'on y voyait la satire de Louis XIV faite par Henri IV; c'est que la vieillesse du grand roi, appuyée tour à tour sur le P. Letellier et sur Mme de Maintenon, rappelant de trop près la tyrannie de conscience, on saluait le poëte-apôtre de la liberté de conscience, celui-là qui devait jusqu'à sa dernière heure frapper par toutes les armes de la raison le fanatisme homicide.

Voltaire passa trois années à Londres ; il y étudia les poëtes comme les philosophes, Shakspeare comme Newton; il y conçut la tragédie de *Brutus*, y esquissa *les Lettres anglaises*, et y nota *l'Histoire de Charles XII*, sur le récit d'un serviteur de ce monarque aventureux.

Il revint en France en secret, mais résolu de retourner à la Bastille plutôt que de ne pas revoir son pays. Il se cacha à Paris sous le nom de M. de Livry, — le nom de sa maîtresse. — Il ne vit que les amis fidèles, et se mit

en œuvre de devenir plus riche pour devenir plus fort. Quand un poëte poursuit la fortune, il n'est pas plus rebuté que le premier venu. La fortune aime autant les gens d'esprit que les sots. Voltaire, en moins de trois ans, devint six fois millionnaire. Il faut dire qu'il fut hardi et heureux : il commença par aventurer le produit de l'édition anglaise de *la Henriade* dans la loterie que le contrôleur général avait établie pour liquider les dettes de Paris ; c'était la rouge et la noire : Voltaire centupla ses écus. Ce n'était point assez pour un homme de sa trempe. Il risqua encore tout ce qu'il avait dans le commerce de Cadix et dans les blés de Barbarie ; enfin pour la dernière opération financière, il prit un intérêt dans les vivres de l'armée d'Italie, après quoi il réunit ses millions et les plaça tant bien que mal. Il eut jusqu'à quatre cent mille livres de revenu, et, quoique mal payé en maint endroit, après avoir beaucoup perdu, bâti une ville, donné d'une main royale et dépensé d'une main souvent prodigue, il avait encore à la fin de sa vie plus de deux cent cinquante mille livres de rente. Vous voyez que le poëte ne bâtit pas seulement des châteaux en Espagne. Si quelques-uns meurent de misère, quelques autres meurent vingt fois trop riches. En face de Malfilâtre, de Gilbert et de Jean-Jacques, qui ont vécu d'aumônes, ne voyez-vous pas passer Fontenelle avec ses quatre-vingt mille livres de revenu, Gentil Bernard avec plus de la moitié, Voltaire plus du double ? Et remarquez que, dans ce noble métier, il n'y a pas une banqueroute à enregistrer.

XI

Voltaire commençait à vivre à Paris sans inquiétude, quand mourut Mlle Lecouvreur. Comme la sépulture était refusée à cette illustre comédienne, le poëte indigné fit à ce propos cette célèbre élégie, où respire toute la hardiesse anglaise :

Muses, Grâces, Amours, dont elle fut l'image,
O mes dieux et les siens, secourez votre ouvrage !
Que vois-je ? c'en est fait, je t'embrasse, et tu meurs !
Que direz-vous, race future !
Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.

Les prêtres, qui n'avaient plus, de par les parlements, que les comédiens à excommunier, se remirent en campagne contre lui, « irrités, » dit Condorcet, qu'un poëte osât leur disputer la moitié de leur empire. » Voltaire, ne voulant pas retourner une troisième fois à la Bastille, se réfugia à Rouen sous le nom et dans l'équipage d'un seigneur anglais. Il fit imprimer en secret *l'Histoire de Charles XII* et *les Lettres anglaises.* Quand l'orage fut dissipé, il rentra à Paris, décidé à tenter encore les victoires périlleuses du théâtre, espérant que les spectateurs, une fois de son parti, le défendraient contre le fanatisme. Il fit jouer *Brutus* sans trop d'obstacles. On ne comprit qu'à moitié qu'il se faisait la sauvegarde des droits du peuple; la pièce n'eut qu'un demi-succès, malgré la seconde scène et malgré le cinquième acte. Après la repré-

sentation, Fontenelle dit à Voltaire : « Je ne vous crois point propre à la tragédie; votre style est trop fort, trop pompeux. — Je vais de ce pas relire vos pastorales, » répondit Voltaire.

Pour donner raison à Fontenelle, il fit jouer *Ériphyle*, qui tomba sans bruit. En homme qui reprend courage dans la défaite, Voltaire rima *Zaïre* en dix-huit jours et fit représenter dans la saison cette tragédie en pleurs, qui fut accueillie avec un enthousiasme éclatant; le succès devint prodigieux; il fut décidé que c'était « à jamais la tragédie des âmes pures et des cœurs tendres. » Par malheur, Voltaire ne se donna pas le temps de jouir de son succès; il fit représenter coup sur coup deux autres tragédies qui tombèrent l'une sur l'autre sous deux saillies du parterre. On sait que *Marianne* n'a pu continuer après cette observation toute simple d'un spectateur : « La reine boit ! » On sait aussi qu'*Adélaïde du Guesclin* eut le même sort, grâce à cette observation du parterre à un mot de Vendôme : « Es-tu content, Coucy ? — *Couci-couci.* » Toute la salle donna raison au critique du parterre.

Voltaire menait toujours une vie agitée; il ne savourait qu'à demi les ivresses du triomphe, il oubliait les ennuis de la chute. Il avait repris goût au grand monde; fêté partout, surtout chez les femmes, il passait ses plus belles heures à recevoir des compliments et à en faire. Ne croyez pas qu'il veillât alors devant la lampe inspiratrice : il veillait pour souper et pour jouer au pharaon, où il perdait galamment jusqu'à douze mille livres par soirée.

XII

Voltaire était un homme du monde, comme Jean-Jacques était un sauvage. Il aimait le luxe, il aimait les arts, il aimait les fêtes. Le paradis de Duclos, c'était la première fille venue; le paradis de Jean-Jacques, c'était un coin oublié des Alpes, avec l'habit de Claude Anet et le baiser rustique de Mme de Warens; Voltaire ne quittait pas Paris pour si peu : il ne s'arrêtait, dans son exil, que dans les palais, ou tout au moins dans les châteaux. Mais, sur ce point, c'est lui qu'il faut entendre. Dans *le Mondain*, une des sept merveilles de Voltaire, il se moque gaiement de son grand-père Adam et de sa grand'mère Ève :

> Deux singes verts, deux chèvres pieds fourchus,
> Sont moins hideux au pied de leur feuillée.
> Par le soleil votre face hâlée,
> Vos bras velus, votre main écaillée,
> Vos ongles longs, crasseux, noirs et crochus,
> Votre peau bise, endurcie et brûlée.

Il s'écrie plus loin, après avoir raillé la Salente de Fénelon:

> Le paradis terrestre est où je suis.

Voulez-vous entrer dans ce paradis terrestre de Voltaire, qui n'est pas tout à fait le paradis de Milton, mais qui vous paraîtra plus habitable ?

> Entrez chez moi : la foule des beaux-arts,
> Enfants du goût, se montre à vos regards.

De mille mains l'éclatante industrie
De ces dehors orna la symétrie ;
L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Corrége et du savant Poussin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure ;
C'est Bouchardon qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain :
Des Gobelins l'aiguille et la teinture
Dans ces tapis surpassent la peinture ;
Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillants de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux ;
Je vois jaillir les bondissantes eaux.

Mais Ève ? direz-vous. Vous allez la voir paraître. Hier, elle s'appelait Adrienne Lecouvreur ; aujourd'hui, elle s'appelle Carmago ; demain, elle s'appellera Gaussin.

Ce n'est pas tout. Adam et Ève allaient à pied ; Voltaire va en carrosse :

Mais du logis j'entends sortir le maître.
Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée et moitié transparente :
Nonchalamment je l'y vois promené.

La mode était déjà venue de promener son luxe sur les boulevards. Les filles d'Opéra ruisselaient sous les diamants. La fête recommençait tous les soirs avec accompagnement de marionnettes, joueurs de gobelets et danseurs de corde.

Cependant le mondain revient du Cours-la-Reine ou des boulevards.

Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou, malgré lui, court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillants services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
Qu'un cuisinier est un mortel divin !
Et comme Églé m'enivre avec son vin !

Et Voltaire se bâtit un paradis avec les philosophes et les libres penseurs. Il lui en coûta cher. Le cardinal de Fleury, qui pourtant ne croyait pas beaucoup à l'autre, exila Voltaire une fois de plus. On voulait bien lui permettre de vivre en païen, mais non pas d'écrire sa vie. Voltaire lui répondit par l'apologie du luxe, les vers les plus charmants du monde, où il cita Salomon pour sa défense.

C'est Salomon, ce sage fortuné,
Roi philosophe, et Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre jusqu'à l'herbe.
Vit-on jamais un luxe plus superbe ?
Il faisait naître au gré de ses désirs
L'argent et l'or, mais surtout les plaisirs.
Mille beautés servaient à son usage.
Mille ? — On le dit, c'est beaucoup pour un sage ;
Qu'on m'en donne une, et c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.

C'était au temps où le cardinal de Fleury permettait à Louis XV de peupler le sérail de Salomon ; mais il ne donna pas pour cela raison à Voltaire. Et pourtant, Voltaire ne parlait-il pas en homme d'État ?

Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux est la marque certaine.
Le goût du luxe entre dans tous les rangs ;
Le pauvre y vit des vanités des grands.

Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement et l'amour des Naïades;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant:
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en est plus belle et plus féconde.
Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est séchée et la fleur se flétrit.

Voltaire fut des soupers de Choisy. La duchesse de Châteauroux lui faisait une belle place entre elle et son ami Richelieu. Choisy n'était pas un château royal; c'était un harem traversé par le cavagnole et la chasse. On s'y amusait de tout et de rien. Il n'y avait que la mort qui fût prise au sérieux. Voltaire disait avec raison: « Où est le roi ? »

XIII

Cependant Voltaire, qui avait toutes les impertinences, se présenta à l'Académie française. On était alors en 1731. La Motte laissait sa place vacante. Voltaire fut repoussé tout d'une voix. Ce fut un grand éclat de rire dans toute l'Académie. En effet, qu'était-ce que des œuvres comme *Œdipe, la Henriade, l'Histoire de Charles XII, les Lettres philosophiques, les Vous et les Tu, Brutus, le Mondain, Zaïre*? L'évêque de Luçon fut élu.

Plus tard, quand Voltaire viendra avec de nouveaux titres, qui seront les titres de l'esprit humain, ce sera encore un évêque, l'évêque de Bayeux, qui prendra le pas sur lui pour entrer en cette célèbre compagnie où il ne sera définitivement reçu que par le bon vouloir de la maîtresse du roi.

En rêvant le matin sur son oreiller, il bâtit légèrement *le Temple du Goût*, architecture où le goût n'était pour rien. Comme il se permettait, selon sa coutume, d'avoir raison dans son jugement sur les poëtes des deux siècles, il souleva contre lui des haines littéraires sans nombre; car, en littérature comme en toutes choses, il y a toujours un parti qui tient à avoir tort. La petite tempête soufflée par les beaux esprits devint si violente, que Voltaire, le croirait-on ? fut menacé d'une lettre de cachet — pour ce rien qu'on appelle *le Temple du Goût !* — Il se sauva près du Palais-Royal, chez la marquise du Chastelet qui voulut bien le cacher dans son alcôve et dans sa vertu. On commençait à écrire beaucoup contre lui : « Je veux faire une bibliothèque des petits ouvrages que l'on fait contre moi; mais la bibliothèque serait trop mauvaise. »

Des orages de toutes sortes vinrent fondre sur lui. Un libraire plus ou moins infidèle répandit une édition des *Lettres anglaises*, devenues *Lettres philosophiques*. Voltaire prit la fuite, pendant que son livre, condamné à sa place, était brûlé par la main du bourreau. On était au beau temps des fureurs religieuses; les miracles étaient revenus avec le diacre Pâris et le R. P. Girard ; on se faisait crucifier pour l'amour de Dieu, comme si Dieu pouvait accueillir cette parodie d'un divin mystère. « Je reviendrai bientôt à Paris, avait dit Voltaire en partant, car les jésuites jouent de leur reste. » Il revint bientôt, en effet, et, s'enhardissant peu à peu, il laissa imprimer *l'Épître à Uranie*. Nouvelle bourrasque; nouvelle lettre de cachet; ce que voyant, Voltaire déclara que l'épître était de l'abbé de Chaulieu, qui venait de mourir à propos. Du

reste, cette épître ne faisait pas de tort à l'abbé de Chaulieu, ni comme poëte ni comme chrétien.

A ceux qui disent aujourd'hui que Voltaire combattait contre des fantômes, que la Bastille était un château et non une prison, que la liberté de penser et d'écrire était déjà une conquête consacrée, je rappellerai que d'Aguesseau garda huit mois *les Lettres anglaises* pour se décider à refuser l'autorisation de les imprimer. La liberté de penser! mais d'Aguesseau, un grand homme, presque un philosophe, n'accordait l'autorisation de publier je ne sais plus quel roman, qu'à la condition que le héros changerait de religion et se ferait catholique!

Quand Voltaire ne combattait pas avec la plume, il combattait avec la parole. Accueilli et recherché par les hommes d'État et par les grands seigneurs, par curiosité et par crainte, sinon par curiosité et par admiration, il gardait toujours son franc parler. Un jour, chez le garde des sceaux, on parlait d'un homme arrêté pour avoir fabriqué une lettre de cachet. Voltaire demanda ce qu'on faisait à ces faussaires d'un nouveau genre. « On les pend. — C'est toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en signent de vraies. » Rien ne pouvait l'empêcher de dire une impertinence. « Quoi que vous écriviez, lui dit le lieutenant de police, vous ne viendrez point à bout de détruire la religion chrétienne. — C'est ce que nous verrons, » répondit Voltaire.

XIV

Il allait pourtant à la cour. Ce fut de Fontainebleau qu'il écrivit pour la première fois à Maupertuis, le 30 octobre 1732 : « Étant à la cour, monsieur, sans être courtisan, et lisant des livres de philosophie sans être philosophe, j'ai recours à vous dans mes doutes, bien fâché de ne pouvoir jouir du plaisir de vous consulter de vive voix. Il s'agit du grand principe de l'attraction de M. Newton. Il est notre Christophe Colomb ; il nous a menés dans un nouveau monde et je voudrais bien y voyager à votre suite. »

On reproche à Voltaire d'avoir été à la cour : Voltaire courtisan à la veille d'être roi ! C'est toujours Voltaire avec son esprit qui rit de tout, même de la grandeur de Louis XV, même de la vertu de Mme de Pompadour. Il disait comme Piron : « Puisque les titres sont connus, je prends mon rang, » et, ce jour-là, il passait le premier. Il ne tenait qu'à lui de briller à la cour ; il ne lui fallait pour cela qu'un peu moins de génie. Le cardinal de Bernis lui montrait le chemin.

Pourquoi allait-il à la cour ? Pour ne pas aller à la Bastille et dire la vérité ? Il voulait s'appuyer sur Louis XV pour soulever la France. Ce fut un événement pour Versailles. Jusque-là on y avait vu les poëtes plus ou moins prosternés. Voltaire, qui s'appuyait sur la fortune et sur la renommée, marchait la tête haute, en homme qui con-

naît sa force. « Les rois sont toujours les demi-dieux, lui dit Mme de Pompadour, qui voulait le métamorphoser en courtisan. — Madame la marquise, répondit Voltaire, c'est un poëte qui a créé les demi-dieux. »

Voltaire, qui avait soupé avec les maîtresses du régent, avec la maîtresse du cardinal Dubois, avec toutes les coquines qui jouaient de l'éventail et du sceptre, soupa avec les maîtresses de Louis XV, à la Muette avec Mme de Mailly, à Choisy avec Mme de Châteauroux, à Étioles avec Mme de Pompadour. Mais il ne soupait que les jours où le roi ne soupait pas. Le roi ne voulait pas se rencontrer avec Voltaire, comme s'il eût craint que cette autre royauté ne fît pâlir la sienne.

Le souper d'Étioles est consacré par de mauvais vers à Mme de Pompadour, où le poëte compare le roi au vin de Tokai. Pour se consoler de n'avoir pas soupé avec le roi, il combat cette opinion de Dufresny, qui dit dans une chanson que les rois ne se font la guerre que parce qu'ils ne boivent jamais ensemble. « Dufresny se trompe, s'écrie Voltaire. François Ier avait soupé avec Charles-Quint, et vous savez ce qui s'ensuivit. Vous trouverez, en remontant plus haut, qu'Auguste avait fait cent soupers avec Antoine. »

Mme de Pompadour avait accueilli Voltaire en femme d'esprit qui aime les livres ouverts. Voltaire devint pour une saison son maître en l'art de penser. De la galanterie il passa avec elle à la politique; il fut dépêché en ambassade vers le roi de Prusse; il écrivit pour la paix à l'impératrice de Russie; il fut sur le point de trahir les secrets de ses amis les Anglais. Le premier ministre et le

second ministre, Mme de Pompadour et le marquis d'Argenson, étaient pour lui. Avec de si hauts protecteurs, où ne devait-il pas arriver? Il arriva tout essoufflé à une place de gentilhomme de la chambre et à un brevet d'historiographe de France!

Il fut alors courtisan à toute heure, le jour et la nuit, en prose et en vers. S'il voyait la maîtresse du roi jouant du crayon, comme elle jouait du sceptre et de l'éventail, il lui disait :



Pompadour, ton crayon divin
Devrait dessiner ton visage :
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

S'il entrait à sa toilette, il se croyait encore obligé à quatrain *. La marquise ayant joué *Alzire* au théâtre des petits appartements, il s'imagina qu'il devait se jeter à ses pieds. Mme de Pompadour le rappela à l'ordre, en lui disant que sa place n'était pas à ses pieds, mais à l'Académie. « Je l'avais oublié, dit Voltaire. Mais il me manque une voix pour être élu. — Laquelle? — La vôtre. — Je vous la donne. » Et le poëte fut élu. Pourquoi Voltaire ne demanda-t-il pas le chapeau de cardinal?

* Voltaire, après des madrigaux et des cajoleries sans nombre, chanta la marquise avec beaucoup de sans-façon dans *la Pucelle*; mais il demeura toujours son ami; ainsi, au moment où elle n'était plus aimée du roi, Marmontel la plaignait beaucoup à Ferney. « Elle n'est plus aimée, dit Marmontel. — Eh bien! s'écria Voltaire, qu'elle vienne ici jouer avec nous la tragédie; je lui ferai des rôles de reine. Elle est belle, elle doit connaître le jeu des passions. — Elle connaît aussi les larmes. — Tant mieux! c'est là ce qu'il nous faut. »

Cependant, comme Crébillon le tragique était mieux fêté que Voltaire le tragique, celui-ci paria de refaire toutes les pièces de l'autre en six semaines. Voltaire triompha-t-il dans cette lutte ? pourrait-on croire qu'il n'eût pas d'autre but en écrivant *Oreste, Sémiramis* et *Rome sauvée** ? Le beau dessein ! Écrire trois tragédies pour donner tort à Fréron, à Louis XV et à soi-même !

Le roi de Prusse et la duchesse du Maine le vengeaient des injustices de la cour de France et de la république des lettres. Le roi de Prusse lui écrivait : « Je vous respecte comme mon maître en éloquence. Je vous aime comme un ami vertueux. » Il était fêté à Sceaux comme un prince de sang. Lui qui frappait monnaie ou plutôt qui frappait des médailles en écrivant des petits vers plus durables que le bronze, il a laissé ceux-ci sur son séjour à la cour de la duchesse du Maine :

J'ai la chambre de Saint-Aulaire
Sans en avoir les agréments ;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans
J'aurai le cœur de sa bergère :
Il faut tout attendre du temps.

A Versailles, il en coûta cher à la poésie de Voltaire. C'est Voltaire courtisan qui a écrit ce ballet de *la Princesse de Navarre* que Moncrif eût fait meilleur. C'est Voltaire courtisan qui rima — et quelles rimes ! *la Bataille*

* Selon Condorcet : « L'énergie républicaine et l'âme des Romains ont passé tout entières dans le poëte. » Voltaire avait un petit théâtre où il essayait ses pièces. Il y joua souvent le rôle de Cicéron. Jamais l'illusion ne fut plus complète : il avait l'air de créer son rôle en le récitant.

de Fontenoy, cette poétique bataille où le poëte avait eu le tort de ne pas aller pour faire bravement son métier d'historiographe de France*. C'est Voltaire courtisan qui, parodiant le poëme de Métastase, écrivait ce *Temple de la Gloire* qui est le temple de la Folie, où le roi Louis XV est métamorphosé en Trajan et où les Romains de Versailles lui chantent à tue-tête qu'il est né pour la gloire et pour l'amour. Ce fut après la représentation du *Temple de la Gloire* que Voltaire voulut être le familier du roi comme il avait été le familier des princes. Quand Louis XV passa dans la haie des courtisans, le poëte le voulut arrêter au passage par cette apostrophe hyperbolique : « Trajan est-il content ? » Le roi, un homme d'esprit qui n'aimait pas les gens d'esprit, Voltaire moins que les autres, passa sans répondre en se drapant dans sa dignité. Le gentilhomme Voltaire se trouva trop gentilhomme comme cela. Il se promit de redevenir libre. Quand il s'aperçut que plus il s'approchait du roi, plus il s'éloignait de soi-même ; il comprit qu'en se donnant à la cour de Versailles il perdait sa royauté à Paris. L'opinion publique lui avait donné la couronne de l'esprit humain ; un pas de plus dans les petits appartements, et Mme de Pompadour jetait cette couronne aux pieds de Louis XV en faisant de Voltaire son ministre. Par exemple si Louis XV eût compris la royauté, au lieu de faire de Voltaire un gentilhomme

* Le seul historien de cette bataille est encore aujourd'hui le valet de chambre du maréchal de Richelieu, qui a écrit sur le vif dans la fumée de la poudre, la main tachée de sang, au milieu des blessés qui mouraient en criant victoire avec le sourire des jours de fête. O vanité des historiens !

ordinaire de sa chambre, un historiographe en prose et en vers, il lui eût donné un ministère, — le ministère de l'abbé de Bernis; — et la France n'eût pas subi la guerre humiliante de Sept ans.

Ce fut un beau jour que celui où Voltaire, gentilhomme du roi, se retrouva Voltaire, gentilhomme de l'humanité. Il s'était imaginé qu'en abdiquant sa personnalité si glorieuse pour s'enfermer dans la nuée des courtisans, il désespérait ses ennemis littéraires, — presque toute la littérature, parce qu'il n'avait guère que des ennemis dans cette province de son royaume; — il s'était imaginé qu'en assistant au petit lever du roi, et en passant de là dans la ruelle de Mme de Pompadour, il deviendrait peu à peu le dispensateur des faveurs littéraires et qu'il donnerait à Louis XV la vraie maîtresse des rois : l'humanité. Mais Louis XV n'aimait pas Voltaire, dont on lui parlait trop. Mme de Pompadour, jalouse de Voltaire par pressentiment, ne donnait qu'à sa main droite le pouvoir qui tombait de sa main gauche. Le ministre d'Argenson, que le poëte croyait dominer parce qu'il devait être pour lui la voix plus ou moins sévère de l'histoire, jugeait un peu Voltaire à la Saint-Simon. Par exemple, Voltaire lui demanda une place à l'Académie des sciences et une place à l'Académie des inscriptions, non pas pour la gloire d'être un peu plus académicien, mais pour étendre son pouvoir dans la république des lettres. D'Argenson, qui s'était souvent nourri des idées de Voltaire, mais qui avait peur de son ambition, le renvoya d'un air dégagé au temple du goût. « Pour l'Académie des sciences, lui dit le ministre, attendez que Fontenelle soit mort. — Il n'a que cent ans, s'écria

Voltaire, j'en ai cinquante, je serai mort avant lui. — L'Académie des sciences, passe encore, dit d'Argenson; mais pourquoi seriez-vous de l'Académie des inscriptions? — Pourquoi? dit Voltaire en relevant la tête avec orgueil, parce que j'écrirai mon nom sur tous les monuments de mon siècle. »

XV

Après avoir logé chez toutes ses amies en homme qui n'a que droit d'asile, Voltaire se logea enfin chez lui, rue de Longpont, au printemps de 1733. « Je suis vis-à-vis ce beau portail de Saint-Gervais, dans le plus vilain quartier de Paris, plus étourdi du bruit des cloches qu'un sacristain; mais je ferai tant de bruit avec ma lyre que le bruit des cloches ne sera plus rien pour moi. Je suis malade; je me mets en ménage; je souffre comme un damné. Je brocante, j'achète des magots et des Titiens; je fais un opéra; je fais transcrire *Ériphyle* et *Adélaïde;* je les corrige, j'efface, j'ajoute, je barbouille; la tête me tourne. Me voici donc tenant maison, me meublant, et m'arrangeant non-seulement pour passer une vie douce, mais pour en partager les agréments avec quelques gens de lettres qui voudront bien s'accommoder de ma personne et de ma fortune. »

Il mettait déjà l'argent et les femmes de côté : « Cideville, les *belles* vous occupent, je le crois bien; ce n'est qu'un rendu. Vous êtes bien heureux de songer au plaisir au milieu des sacs, et de vous délasser de la chicane avec l'amour; pour moi, je suis bien malade depuis quinze

jours. Je suis mort au plaisir; si je vis encore un peu, c'est pour vous et pour les lettres. Elles sont pour moi ce que les *belles* sont pour vous. Ne me dites point que je travaille trop; ces travaux sont bien peu de chose pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'esprit, plié depuis longtemps aux belles-lettres, s'y livre sans peine et sans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a longtemps apprise, et comme la main du musicien se promène longtemps sans fatigue sur un clavecin. »

Toutefois il allait toujours à la Comédie et rimait des vers à Gaussin :

Que le public veuille ou non veuille,
De tous les charmes qu'il accueille
Les tiens sont les plus ravissants.
Mais tu n'es encor que la feuille
Des fruits que promet ton printemps.
O ma Tullie ! avant le temps
Garde-toi bien qu'on ne te cueille.

Mais c'était Mme la marquise du Chastelet qui prenait en ce temps-là son cœur et son esprit. Il avait été de la courtisane à la comédienne, de la comédienne à la femme savante : l'amour pour l'amour, — l'amour pour l'esprit, — enfin l'amour pour la science.

Ennuyé de vivre toujours à la porte de la Bastille ou sur le chemin de l'exil, fatigué du jeu, où il perdait beaucoup d'argent, dégoûté de la plupart des cercles frivoles, où il entendait trop parler du génie de Crébillon et de l'esprit de Fontenelle, Voltaire résolut de se retirer du monde, non pas comme le misanthrope, mais comme un

poëte bien inspiré : il se retira dans un château avec une jolie maîtresse, décidé à vivre comme Adam après le péché, c'est-à-dire à mordre, dans les solitudes, au fruit de la science et au fruit de l'amour, l'amertume de l'un faisant passer l'amertume de l'autre.

La marquise, cette femme doublée d'un philosophe, fut pour quelque temps toute la philosophie de Voltaire. A Cirey, on lisait Newton, on écrivait au roi de Prusse et on vivait dans les poésies du luxe asiatique : « La lecture de Newton, des terrasses de cinquante pieds de large, des cours en balustrade, des bains de porcelaine, des appartements jaune et argent, des niches en magots de la Chine, tout cela emporte bien du temps. »

Dans la belle saison de 1734, il écrivait à Ciddeville ces jolies strophes datées de Cirey :

Que devient donc mon Ciddeville ?
Et pourquoi ne m'écrit-il plus ?
Est-ce Thémis, est-ce Vénus
Qui l'a rendu si difficile ?

Il faut que, loin de m'oublier,
Il m'écrive avec allégresse,
Ou sur le dos de son greffier,
Ou sur le sein de sa maîtresse.

Ah ! datez du sein de Manon,
C'est de là qu'il me faut écrire.
C'est le vrai trépied d'Apollon,
Plein du beau feu qui vous inspire.

Écrivez donc des vers badins ;
Mais en commençant votre épître,
La plume échappe de vos mains,
Et vous baisez votre pupitre.

Les joies de l'esprit et du cœur n'empêchaient pas Voltaire de consacrer une heure çà et là aux choses temporelles : « Donnez *l'Enfant prodigue* à Prault, moyennant cinquante louis d'or. Cet argent sera employé à quelque bonne œuvre. Je m'en tiens à mon lot, qui est un peu de gloire et quelques coups de sifflet. M. de Lézeau me doit trois ans ; il faut le presser sans trop l'importuner. Une lettre au prince de Guise, cela ne coûte rien et avance les affaires. Les Villars et les d'Auneuil doivent deux années : il faut poliment et sagement remontrer à ces messieurs leurs devoirs à l'égard de leurs créanciers ; il faut aussi terminer avec M. de Richelieu et en passer par où il voudra. J'aurais de grandes objections à faire sur ce qu'il me propose; mais j'aime encore mieux une conclusion qu'une objection. » Voltaire n'avait pas perdu son temps chez Mᵉ Alain.

Il revint aux lettres avec plus d'ardeur. *Alzire, Zulime, Mahomet, Mérope* et *l'Enfant prodigue* sont les œuvres de sa retraite. Ce fut aussi à Cirey qu'il acheva les *Discours sur l'Homme* et *la Pucelle*. Sa retraite, du reste, n'était rien moins que calme et silencieuse ; car, outre les colères charmantes de Mᵐᵉ du Chastelet, il avait à subir des persécutions sans nombre. Cirey ne le mettait pas toujours à l'abri de ses ennemis. Il fut contraint de passer dans les Pays-Bas à deux reprises. La persécution avait fini par lui complaire : on l'avait habitué à la lutte et au bruit. De là ses pamphlets contre ses ennemis et contre lui-même; de là ses lettres sans nombre répandues partout soit pour attaquer, soit pour se défendre. L'ennemi que Voltaire redoutait le plus, c'était l'oubli. Cet ennemi-là, il l'a tué comme les autres.

Cependant la « nymphe de Cirey », plaidait, armée de requêtes, compulsions et contredits, devant la justice de Bruxelles, sur un testament de M. de Trychâteau, son oncle. La justice de Bruxelles fut sept ou huit ans à examiner les pièces. Il fallut donc durant sept ou huit ans, passer de l'amour ou de la philosophie aux ennuis d'un procès ruineux. Voilà pourquoi Voltaire resta si longtemps en Flandre. Il s'était résigné de bonne grâce pour sa maîtresse. Cependant il dit quelque part qu'il est un peu triste de passer le déclin de sa jeunesse à plaider sur le testament de M. de Trichâteau. Du reste, il ne perdait pas tout son temps à Bruxelles : il allait avec Mme du Chastelet apprendre aux grands seigneurs flamands les jeux, les soupers, les folies du monde parisien. Il a laissé le souvenir d'une fête par lui donnée à la marquise du Chastelet, à la princesse de Chimay et à la duchesse d'Aremberg. Il donna cette fête non pas comme un poëte qui fait des bouquets et des feux d'artifice en vers : « Voyez comme je tranchai du grand seigneur, s'écrie-t-il, je ne servis pas un seul vers de ma façon ! »

A Bruxelles, il voulut réparer sur la tombe de Jean-Baptiste Rousseau ses injustices envers lui ; mais elles étaient irréparables. Dans une lettre au libraire du poëte exilé, il déclara, tout en souscrivant à ses œuvres, qu'il regrettait de n'avoir pu se réconcilier avec un homme digne d'être aimé. Ce fut de Bruxelles qu'il envoya une écritoire au roi de Prusse, avec ces mots : « C'est Soliman qui envoie un sabre à Scanderbeg. »

La Hollande de Rembrandt n'a eu pour lui nulle saveur et nul souvenir. La Prairie de Paul Potter, le Bouquet de

bois de Ruysdaël et le Gué de Berghem ne l'ont pas arrêté rêvant et charmé. Il écrit à Maupertuis : « Quand nous partîmes tous deux de Clèves, et que vous prîtes à droite et moi à gauche, je crus être au jugement dernier où Dieu sépare ses élus des damnés. *Divus Fredericus* vous dit : Asseyez-vous à ma droite dans le paradis de Berlin ; et à moi : Allez, maudit en Hollande ! Je suis donc dans cet enfer flegmatique, loin du feu divin où vous êtes. Faites-moi la charité de quelques étincelles dans les eaux croupissantes où je suis morfondu ! »

Il n'était jamais longtemps sans venir dans « la grande capitale des Bagatelles, assister au brigandage littéraire » et à la représentation de ses tragédies. Paris le fatiguait bientôt. « Ce tourbillon du monde est cent fois plus pernicieux que ceux de Descartes. » Et pourtant, à Paris, il commençait à rechercher la solitude, comme poëte et comme proscrit. Ainsi, quand son Émilie planait rue Traversière ou en l'île Saint-Louis, il s'isolait rue Cloche-Perce.

De nouvelles bourrasques religieuses venant à éclater, Voltaire fit imprimer *Mahomet*, qui avait été défendu au théâtre; et, pour se moquer des prêtres, il le dédia à Benoît XIV. Le pape, qui n'espérait pas ramener Voltaire à l'Église romaine, lui parla de Virgile, lui dit que sa tragédie était sublime, lui envoya des médailles et lui donna ses bénédictions; avec quoi le philosophe retourna à Cirey bâtir l'Église voltairienne.



III

LES FEMMES DE VOLTAIRE

I

VOLTAIRE, qui était plus une âme qu'un corps, n'a pas longtemps chanté le *Cantique des cantiques*. Il a commencé de bonne heure, mais il n'a pas perpétué ses hymnes amoureux. Sa jeunesse n'était pas flétrie encore qu'il abandonnait à d'autres les pêches des espaliers de Vénus. Il a aimé comme on aimait sous la Régence, — après souper, — sous le ciel de lit, mais pourtant avec toute la délicatesse licencieuse dont parle Ninon. Mme de Genlis, qui refusait tant à Voltaire, lui accorde que seul entre tous les hommes du XVIIIe siècle il avait l'art perdu de parler aux femmes comme les femmes aiment qu'on leur parle. Richelieu n'avait pas fait adopter partout sa grammaire à la dragonne.

Mais chez Voltaire, la muse faisait tort à la femme ; il n'avait pas la flamme qui embrase, il n'avait pas la passion qui déchire. La curiosité plutôt que la nature le poussait

en avant; dès qu'il avait goûté la pomme, il disait : « Tu n'as pas mûri sur l'arbre de la Science; » et il se retournait vers l'étude.

Donc, toujours inquiet et turbulent, se fuyant soi-même dans ses aspirations vers l'imprévu, Voltaire a pris à peine le temps d'aimer quand il aimait. Quelques femmes de son temps ont dit qu'il n'avait que le masque de l'amour. Dans sa jeunesse, c'était d'ailleurs un joli masque.

Mais pourquoi calomnier son cœur? direz-vous. Ce beau vers :

C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime,

est le vers d'un poëte, mais d'un poëte qui a aimé. Sa première jeunesse fut toute envahie par la passion. Comme saint Augustin, il a traversé la forêt de flammes vives. « Vous prétendez donc que j'ai été amoureux de mon temps tout comme un autre? Vous pourrez ne pas vous tromper. Quiconque peint les passions les a ressenties; il n'y a guère de barbouilleur qui n'ait exploité ses modèles. » Ainsi parle Voltaire dans une lettre à Chabanon. La marquise de Boufflers, qui a reçu ses confessions pendant que Voisenon recevait celles de Mme du Chastelet, écrivait ainsi à Saint-Lambert : « Vous l'avez vaincu sur son déclin, mais il était vaillant à son aurore. » A quoi Saint-Lambert répondait dans le mauvais style du marquis de Bièvre : « Pas si vaillant à son Aurore de Livry, puisque son ami Grénonville la lui enlevait tous les soirs pendant qu'il était en tête-à-tête avec son Dictionnaire de rimes. »

Non, Voltaire n'était pas de ceux que l'Amour destine à

brûler éternellement, comme l'a dit Virgile, dans les enfers de la passion. La fête de son cœur n'avait pas de lendemain. Il se consolait d'une trahison par un éclat de rire; il fut, en un mot, plutôt le philosophe que le poëte de l'amour.

Cette philosophie lui a valu des injures comme les autres. Dans un livre où l'on a beaucoup parlé des friponneries d'un Voltaire que je ne connais pas, — sans doute un Voltaire qui n'a pas étudié chez les jésuites, — il y a tout un chapitre écrit avec indignation sous ce titre curieux : *Comment Voltaire eut toute sa vie des maîtresses qui ne lui coûtaient rien*. Il paraît que c'est un péché mortel de ne pas payer l'amour. « Voltaire, dit l'auteur du libelle, a été l'amant connu de Mlle du Noyer, de Laura Harley, de la Duclos, de la Corsembleu, de la Lecouvreur, de la Livry. Que lui ont coûté toutes ces liaisons ? Des vers, mais pas un sou de dépense*. » Et plus loin Voltaire est accusé de payer par des galanteries son loyer dans l'hôtel de la présidente de Bernière. — Après tout, dirait Chamfort, on paye avec la monnaie qu'on a. — Mais Voltaire payait ses dettes d'argent avec de l'argent, et ses dettes de cœur avec du cœur ou avec des vers ; fausse monnaie peut-être, mais monnaie ayant cours.

Que Voltaire ait été l'amant de la présidente de Bernière, il n'y a pas grand mal, puisqu'elle était jolie ; mais ce n'est pas une raison pour l'accuser d'avoir voulu se loger au même prix dans l'hôtel de la comtesse de Fon-

* Jules Janin a écrit sur cette belle accusation une page à la Janin que Voltaire eût signée.

taine-Martel *. Voltaire avait trop peur de la Bastille et de l'exil pour bâtir la maison du poëte sur le sable mouvant de Paris, entre les Tuileries et le Parlement, entre l'Archevêché et la Sorbonne. Il n'était pas assez sûr de la branche pour y faire son nid. Il trouvait bien plus simple de se cacher à demi chez la présidente ou chez la comtesse. D'ailleurs, tout le monde lui chantait la chanson de l'hospitalité. Il disait plus tard à Mme de Florian que toutes les portes s'étaient ouvertes devant lui, excepté la porte de la chambre à coucher de la duchesse de Villars.

Les vingt ans de Voltaire ont été disputés par trois amours qui ont répandu leur prisme sur toute sa vie. Il disait : « J'ai aimé les trois Grâces quand j'étais jeune. Que n'ai-je joué toute ma vie avec leurs ceintures ! » Mais les trois Grâces n'ont-elles pas toujours un peu dansé sur les rives étoilées de son imagination ?

La première de ces trois Grâces, la Grâce enjouée, la Grâce ingénue, la Grâce fuyante, c'était Mme Olympe du Noyer, devenue célèbre sous le nom de Pimpette. La seconde, la Grâce pensive, la Grâce soucieuse, la Grâce attendrie, c'était Mme de Livry, qui devint la marquise de Gouvernet. La troisième, la Grâce sévère, la Grâce passionnée, la Grâce divine, c'était Adrienne Lecouvreur, qui jouait la tragédie amoureuse pour tout le monde, et qui jouait la comédie de l'amour pour lui.

* Mme de Fontaine-Martel, qui avait beaucoup aimé et qui avait été beaucoup aimée, ce qui n'est pas la même chose, demanda à son lit de mort quelle heure il était. On lui répondit qu'on ne savait pas. « Dieu soit béni ! s'écria-t-elle, quelque heure qu'il soit, il y a un rendez-vous. »

Vous savez ces romans de son cœur, ces romans qu'il eût peut-être écrits dans ces jours sombres de la vieillesse où l'on se retourne vers le soleil des belles années, si Jean-Jacques n'eût parlé trop tôt de faire ses *Confessions*. Et d'ailleurs Voltaire ne se mettait jamais en scène dans ses passions. Les romans de son cœur ne pouvaient rien prouver contre la Sorbonne ni contre l'Église; il les garda pour lui.

Nous ne le regrettons point. Voltaire était un dessinateur plutôt qu'un peintre; il n'avait pas cette volupté de touche qui est le charme le plus vif des pages amoureuses. Là il eût été vaincu par Jean-Jacques. Le citoyen de Genève était bien plus féminin que le Parisien de la décadence. Jean-Jacques avait appris l'amour sur le sein toujours ému de Mme de Warens, sous les ramées printanières des Charmettes; Voltaire avait appris l'amour aux soupers de la Régence, dans les bras distraits de quelque comédienne à moitié ivre, comme la Duclos et la Desmares. Aussi quel mauvais poëte quand il chante l'amour! Le roi de Prusse, à la manœuvre, aurait mieux traduit que lui les versets de Salomon, le grand poëte des profanes voluptés. Mais quand Voltaire raille l'amour, comme il redevient un charmant poëte! Si on lui permet de railler, il s'attendrira presque, il aura même une larme, comme dans ce chef-d'œuvre qui s'appelle *les Vous et les Tu*.

Ce qu'il faut regretter, ce sont les premières lettres de Voltaire. Je donnerais tous les vers de *la Henriade* pour ses billets à Pimpette, à Mlle de Livry et à Adrienne Lecouvreur. Mais Adrienne Lecouvreur avait trop d'amants

pour conserver leurs lettres, et Mme de Livry fit le sacrifice des billets de l'amour sur l'autel de l'hyménée. On ne retrouve guère de lettres de Voltaire jeune. Il en est ainsi de tous les hommes célèbres. On ne garde pas leurs lettres parce qu'elles sont signées d'un nom immortel et non parce qu'elles sont charmantes. Heureusement Voltaire fut déclaré immortel de bonne heure.

Où est la femme? Ce point d'interrogation, qui cherche la lumière dans l'existence de tous les hommes, ne vient pas se poser souvent dans l'histoire de Voltaire. La femme, pour lui, c'est l'humanité. Toutefois, la femme a aussi son influence chez lui. Quand il écrit pour la première fois en prose et en vers, où est la femme? C'est Olympe du Noyer. La fillette de cette femme savante, qui vivait à La Haye de libertinage et de libelles.

« Je vous ai vue, ô Pimpette que j'aime,
En cavalier déguisée en ce jour;
J'ai cru voir Vénus elle même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour et vous, vous êtes du même âge,
Et Vénus a moins de beauté.

Et le poëte continue en prose: « On compte nous surprendre ce soir; mais ce que l'amour garde est mal gardé: je sauterai par les fenêtres, c'est le chemin des amants. » Et voilà comment Voltaire enleva Pimpette.

Mme du Noyer mit Pimpette sous clef; mais, en dépit de tous les geôliers du monde, des amoureux de bonne vo-

lonté ne parviennent-ils pas à se voir? Arouet et Pimpette eussent trompé l'univers. Ils se revirent encore, mais ce fut pour la dernière fois. A la Haye, des rendez-vous nocturnes ne sont pas si doux qu'à Venise ou à Séville : Pimpette s'enrhuma ; bon gré mal gré, il lui fallut rester au lit. Voltaire n'avait plus que deux jours à passer en Hollande, il écrivit lettres sur lettres ; mais il lui fallut partir sans dire adieu à la divine Olympe. Le lundi au soir, 16 décembre 1713, il écrivit avant de monter en voiture : « Adieu, mon adorable : si on pouvait écrire des baisers, je vous en enverrais par le courrier. »

Il n'écrivit plus de baisers, mais il avait écrit des billets ; aussi voici le dernier mot : « Je crois que je serai obligé de payer. Il n'y a pas moyen de plaider contre sa signature et contre un procureur. »

Mais paye-t-on jamais trop cher les belles dettes de la jeunesse ?

III

Le maréchal de Villars était un héros de roman plutôt qu'un héros du grand siècle. Mais la maréchale était plus romanesque encore. Elle se prit d'une vraie passion pour Voltaire, peut-être parce qu'elle l'avait vu à la première représentation d'*Œdipe* paraître sur la scène et porter irrespectueusement la queue du grand prêtre. Elle demanda quel était ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce. Apprenant que c'était l'auteur lui-même, elle l'appela dans sa loge et lui donna sa main à baiser. « Voilà, dit le duc de Richelieu à Voltaire en le présen-

tant, deux beaux yeux auxquels vous avez fait répandre bien des larmes. — Ils s'en vengeront sur d'autres, » répondit Voltaire. Les beaux yeux se vengèrent sur lui.

Voltaire, pour cette belle action, bien plutôt que pour avoir écrit *Œdipe*, fut présenté à la duchesse, qui lui fit porter la queue de sa robe, mais qui ne lui permit pas de la trop relever.

On a quelques notes à peine sur la passion de Voltaire pour la maréchale de Villars, « la seule femme qui l'ait emporté sur l'amour du travail. » Il écrit, en 1716, à la marquise de Mimeure, sa confidente : « On a su me déterrer dans mon ermitage pour me prier d'aller à Villars; mais on ne m'y fera point perdre mon repos. Je porte à présent un manteau de philosophe dont je ne me déferai pour rien au monde. Vous me faites sentir que l'amitié est d'un prix plus estimable mille fois que l'amour. Il me semble même que je ne suis pas du tout fait pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer, et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait; j'y renonce pour la vie. » Il avait vingt-deux ans!

Il est amoureux, mais il dit aux autres qu'il ne l'est pas; il se le dit à lui-même « pour tromper sa faim. » La belle maréchale de Villars joue de l'éventail comme Célimène; elle promet par son sourire toutes les fêtes de l'amour; elle cache dans son sein les brûlantes épîtres de Voltaire; mais quand Voltaire veut aller où sont ses épîtres, on lui dit qu'il n'y a pas de place.

Il a beau dire, à lui comme aux autres, qu'il n'est point amoureux : il passe ses nuits, le railleur Voltaire, à rêver

sous les arbres du parc de Villars ou sous les fenêtres de la maréchale. Ces vers ne disent-ils pas tout haut combien il l'aime?

C'est là que je dirai tout ce que vos beautés
Inspirent de tendresse à ma muse éperdue;
Les arbres de Villars en seront enchantés,
    Mais vous n'en serez point émue.
N'importe, c'est assez pour moi de votre vue.

La belle duchesse *que l'Amour prenait pour sa mère* consentait bien à se pencher au bras de Voltaire pour courir avec lui sous les ramées ténébreuses; mais Voltaire avait beau supplier, c'était toujours la forêt de Diane.

Toutefois, plus d'un commentateur a osé mettre en doute la vertu de la maréchale en lisant d'autres vers de Voltaire :

Alors que vous m'aimiez, mes vers furent aimables....

Voltaire avait vingt-deux ans; il était célèbre; un portrait de Largillière nous le représente plein de grâce et d'esprit : bouche moqueuse, profil spirituel, airs de gentilhomme, front lumineux, main fine ornée d'une fine manchette. En vérité, la duchesse était bien vertueuse : résister à Voltaire sous la régence! Pendant plus d'une année, Voltaire ne vécut que pour elle. « Elle m'a fait perdre bien du temps, » disait-il plus tard. C'était de l'ingratitude! Aimer, — quand on a vingt-deux ans, — est-ce du temps perdu? Gœthe aussi l'ingrat disait en ressouvenir de Frédérique: « Elle m'a fait perdre les deux plus belles années de ma vie. » Et Frédérique morte lui avait donné la Marguerite de Faust! mille ans d'immortalité!

V

On se rappelle que le régent avait exilé Voltaire. Quand le poëte partit pour l'exil, comme tout allait mal pour lui et qu'il jugeait que tout allait mal pour les autres, il s'écria avec colère : « Il faut croire que le royaume des cieux est tombé en régence! » Lui-même allait tomber sous la régence de Mme de Corsembleu.

Le duc de Béthune le conduisit au château de Sully, où Chaulieu, La Fare et Chapelle avaient naguère ouvert gaiement les séances de leur académie païenne. Voltaire était seul. Au lieu de chanter le pampre qui court en guirlandes sur les flancs de Vénus, il composa mélancoliquement une tragédie, *Artémire*. Mais voilà sa solitude qui va se peupler : il rencontre un jour en promenade une voisine de campagne, Mlle de Corsembleu. « Vous êtes fort belle, lui dit-il, mais vous portez un nom de comédie. — Je ne porte pas un nom de comédie, mais je voudrais jouer la tragédie. » Il lui donne à apprendre le rôle d'Artémire; il en devient amoureux, et ne voit pas qu'elle joue mal. La pièce s'achève, la passion commence à peine; il revient à Paris deux fois fou. Il va droit au Théâtre-Français, la tragédie d'une main et la tragédienne de l'autre. On reçoit du même coup sa pièce et sa maîtresse.

Le 15 février 1720, le beau Paris, le Paris lettré et curieux, fut appelé à voir ce qu'on appelait le miracle de l'amour. On annonçait tout à la fois un chef-d'œuvre et une grande actrice. Déjà on ne jurait que par Corsembleu. Mais Mlle de Corsembleu n'eut pas le génie de sauver une

pièce qui manquait de génie. Voltaire fut deux fois sifflé : sifflé pour son esprit et sifflé pour son cœur.

Mlle de Corsembleu ne voulut pas prendre sa revanche. Elle repartit pour son pays, entraînant Voltaire, qui, d'ailleurs, ne se fit pas prier pour aller oublier dans la solitude de Sully cette mésaventure tragico-amoureuse. Il aimait mieux encore être exilé par le régent que par le parterre du Théâtre-Français.

Voltaire prit sa revanche; mais que devint Mme de Corsembleu ? Artémire se vengea-t-elle sur quelque gentillâtre de sa province, ou passa-t-elle ses jours attristés dans quelque couvent de filles repenties ?

V

Toute l'histoire des amours de Voltaire et de Mlle de Livry est dans *les Vous et les Tu* *.

LES VOUS ET LES TU

Philis, qu'est devenu ce temps
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé,
Que tu changeais en ambroisie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait consacré sa vie ?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tous trésors,

*Il y a là un vrai roman et un roman vrai que j'ai conté dans la *Galerie du* XVIIIe *siècle*.

Que les agréments de ton âge :
Deux beaux seins que le tendre Amour
De ses mains arrondit un jour ;
Un cœur simple, un esprit volage :
Un flanc, j'y pense encor, Philis,
Sur qui j'ai vu briller des lis
Jaloux de ceux de ton visage.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponne ?
Tu le fus, qu'Amour me pardonne,
Tu sais que je t'en aimais mieux.
Ah ! madame ! que votre vie,
D'honneur aujourd'hui si remplie,
Diffère de ces doux instants !
Ce large suisse à cheveux blancs,
Qui ment sans cesse à votre porte,
Philis, est l'image du Temps :
On dirait qu'il chasse l'escorte
Des Amours, des Jeux et des Ris ;
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfants tremblent de paraître.
Hélas ! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.
Non, madame, sous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie,
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine,
Vos vases japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles,
Ces deux lustres de diamants
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans, ces colliers
Et cette pompe enchanteresse
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

A cette épître M[lle] de Livry répondit par ces quatre vers :

Quand Hébé, la blonde déesse
Qui verse à boire aux amoureux,
Met au tombeau notre jeunesse,
L'Amour ne descend plus des cieux.

Elle écrivait l'épitaphe de son cœur ; Voltaire consola le sien en chantant :

Fertur et abducta Lyrnesside tristis Achilles,
Æmonia curas attenuàsse lyra.

VI

Dans l'amour de Voltaire pour Adrienne Lecouvreur, il y eut beaucoup de haine, comme dans tous les amours. Voltaire, quoique assez voltairien, ne pardonnait pas à la comédienne de lui ouvrir la porte de l'escalier dérobé quand elle entendait le carrosse de milord Peterborough ou du maréchal de Saxe. Voltaire, qui a toujours tranché du souverain, voulait qu'on l'aimât comme un grand seigneur et non comme un poëte. Je crois même que cette conquête lui coûta plus qu'un rôle et plus qu'une épître.

C'est en vain qu'on cherche dans ses lettres les souvenirs de cette passion. A l'inverse des poëtes, ce que Voltaire oublie le plus, c'est sa jeunesse. En cherchant bien, je retrouve ces quelques lignes, datées des fêtes de Fontainebleau : « Mademoiselle Lecouvreur réussit ici à merveille. Elle a enterré la Duclos. La reine lui a donné

hautement la préférence. Elle oublie, au milieu de ses triomphes, qu'elle me hait*. »

Traduction libre : Elle me hait tant, qu'elle m'aime!

Si on cherche dans les vers, on trouve d'abord ce billet :

L'Amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu descendre
Sur le théâtre ; il vole parmi nous
Quand sous le nom de Phèdre ou de Monime
Vous partagez entre Racine et vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux :
Il vous créa la prêtresse du temple :
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple :
Prêchez donc vite et venez dès ce jour
Sacrifier au véritable amour.

Adrienne Lecouvreur ne manqua pas, sans doute, de se rendre à un si beau dessein.

La comédienne eut pour maîtres Dumarsais et Voltaire : Dumarsais comme ami, Voltaire comme amant. Je crois

* On a douté de cet amour du poëte et de la comédienne, mais il est écrit en toutes lettres. Le 1er mai 1731, Voltaire écrit à Thiriot à propos des vers que j'ai déjà cités : « Ces vers m'ont été dictés par l'indignation, par la tendresse et par la pitié. » Le 1er juin : « Ces vers remplis de la juste douleur que je ressens encore de sa perte et d'une indignation peut-être trop vive sur son enterrement, mais indignation pardonnable à un homme qui a été son admirateur, son ami, son amant. »

que Voltaire lui donna encore de meilleures leçons que Dumarsais. Si l'amour est un grand maître, c'est surtout au théâtre. Mlle Lecouvreur joua mieux encore l'amour que la tragédie. Elle est restée célèbre par ses passions tout autant que par son grand jeu. Elle est morte jeune, d'ailleurs; c'est encore une bonne fortune pour la postérité. Il n'y a que les philosophes, comme son ami Voltaire, qui aient le droit de vivre leur siècle. Les poëtes et les comédiennes portent mal leur couronne de cheveux blancs. Le vieillard de Téos ne serait admis en France que dans les jours du carnaval.

Adrienne Lecouvreur mourut peut-être dans les bras de Voltaire, mais à coup sûr bien loin de lui, car elle avait les yeux fixés sur un buste de Maurice de Saxe, à qui elle débitait à tort et à travers des tirades tragiques.

Le XVIIIe siècle est l'époque où l'esprit français, dégagé de l'esprit gaulois et de l'esprit d'imitation, rayonne du plus vif éclat, de Voltaire à Rivarol, du régent à Diderot, de Fontenelle à Chamfort, de Saint-Simon à Beaumarchais. Voilà des Français pur sang qui ne doivent rien aux Grecs ni aux Romains, qui se sont dépouillés de la perruque de Louis XIV pour reposer leur front sur le sein de quelque femme trois fois femme, — ni précieuse, ni ridicule, — faite pour aimer et non pour prêcher. Les femmes de ces belles saisons étaient pétries de pâte d'amour. Adrienne Lecouvreur appartient, par son génie comme par son cœur, à ces belles furies de la passion, à ces souriantes mélancolies du sentiment, qui font de la femme un être de raison dans la folie, ou un être de folie dans la raison.

VII

Je n'ai jusqu'ici parlé que du philosophe en peignant la marquise du Chastelet, mais la femme avait beau se cacher, l'Amour brûlait le masque de Newton.

Il y a au musée de Bordeaux un joli portrait de Mme du Chastelet, par Marianne Loir. La belle Émilie, tant calomniée dans le bureau d'esprit de Mme du Deffant, est bien celle que Voltaire a aimée en prose et en vers :

Vous êtes belle, ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie
Vous possédez un sublime génie :
On vous craindra ; votre tendre amitié
Est confiante, et vous serez trahie.

C'est Voltaire qui a été trahi.

Dans ce portrait, la marquise est représentée dans son attirail : un compas d'une main, un œillet de l'autre ; une sphère sur sa table, — pourquoi pas sur sa poitrine ? — Elle a l'œil vif, la bouche spirituelle ; l'amour et la science se disputent sa figure ; mais « ceci a tué cela. »

Voltaire avait connu la marquise du Chastelet toute petite fille chez son père, le baron de Breteuil. Quand il devint un grand homme, elle devint une grande dame. Elle avait son tabouret à la cour ; elle avait surtout les priviléges de la beauté et de l'esprit. L'étoile cherche l'étoile, la flamme cherche la flamme. Quand la marquise du Chastelet revit Voltaire, elle eut l'art de cacher sa science ; quand Voltaire revit la marquise du Chastelet, il

eut l'esprit d'être plus amoureux que poëte. Durant tout un hiver, ils se rencontrèrent tous les jours comme s'ils ne se cherchaient pas. Ils avaient toujours oublié de se dire quelque chose. Un soir, Voltaire rappela à la jeune femme qu'il avait fait sauter la jeune fille sur ses genoux; ce soir-là, « elle voulut, comme autrefois, sauter sur les genoux de M. de Voltaire. »

Le beau monde de Versailles et de Paris s'émut un peu de voir la belle marquise quitter sa place au jeu de la reine et à l'église pour se damner avec Voltaire. Mais Voltaire la consola par ces vers:

La jeune Églé, de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au Cours, au bal, chez Bourbon, chez la Reine
Le lendemain, sans trop savoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi la chansonne, et son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
Églé s'en meurt; ses cris sont superflus.
Consolez-vous, Églé, d'un tel outrage;
Vous pleurerez, hélas! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.

Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Lisez-moi Bayle, à l'article *Schomberg;*
Vous y verrez que la Vierge Marie
Des chansonniers comme une autre a souffert.
Jérusalem a connu la satire.
Persans, Chinois, baptisés, circoncis,
Prennent ses lois; la terre est son empire;
Mais, croyez-moi, son trône est à Paris.
Là, tous les soirs, la troupe vagabonde

D'un peuple oisif, appelé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude et l'ennui qui la suit.
Là sont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oisons, et bégueules titrées,
Disant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des sots et trichant au piquet.

Pour Voltaire, il ne trichait qu'au jeu de l'amour.

A Cirey, on vivait dans le grand style. La table n'était pas toujours bien servie, mais chacun avait son laquais pour le service. Voltaire était redevenu le poëte des princes et le prince des poëtes. Selon Mme de Graffigny, il était logé comme un roi et non comme un philosophe : « Sa chambre est tapissée de velours cramoisi, avec des franges d'or. Il y a peu de tapisserie, mais beaucoup de lambris, dans lesquels sont encadrés des tableaux charmants ; des glaces, des encoignures de laque admirables, des porcelaines, une pendule soutenue par des marabouts d'une forme singulière, des choses infinies dans ce goût-là, chères, recherchées ; une cassette ouverte, où il y a de la vaisselle d'argent, tout ce que le superflu, *chose si nécessaire*, à pu inventer : et quel argent ! quel travail ! Il y a jusqu'à un baguier, où il y a douze bagues de pierres gravées, outre deux de diamants. De là on passe dans la petite galerie, qui n'a guère que trente à quarante pieds de long. Entre ses fenêtres sont deux petites statues fort belles, sur des piédestaux de vernis des Indes : l'une est *Vénus-Farnèse*, l'autre *Hercule*. »

On a accusé Voltaire de vivre aux dépens du mari de sa maîtresse. La vérité, c'est que le marquis du Chastelet vivait plutôt aux dépens de Voltaire. Ce fut avec l'argent

du poëte qu'on rebâtit le château de Cirey. Ce fut Voltaire qui y répandit le luxe. La table n'était bonne que le jour où Voltaire y songeait. Le marquis du Chastelet, qui aimait les grands vins chez les autres, n'avait chez lui que du vin ordinaire. Ce fut Voltaire encore qui se chargea du superflu de la cave. *Le superflu, chose si nécessaire.* Voltaire avait prêté quarante mille livres au mari; je ne dis pas ce qu'il avait donné à la femme. Comment fut-il remboursé ? Il décida d'abord que M. du Chastelet lui payerait deux mille livres de rente viagère. M. du Chastelet s'y engagea par-devant notaire, mais il ne paya jamais. Dix ans après, Voltaire réduisit la dette à quinze mille livres; mais il n'en toucha que dix. Il demanda que les cinq mille livres restantes fussent réduites à cent louis, « et ces cent louis, écrit-il après la mort de Mme du Chastelet, je veux qu'ils me soient rendus en meubles. Et en quels meubles ! La commode de Boule, mon portrait orné de diamants et autres bagatelles que j'ai déjà payés. »

Dans les jardins de Cirey, c'était toujours le ciel de Newton qui éclairait ces philosophes du Portique. Voici des vers improvisés au clair de la lune:

Astre brillant et doux, favorable aux amants,
Porte ici tous les traits de ta douce lumière:
Tu ne peux éclairer, dans ta vaste carrière,
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus constants.

Et le mari? le mari avait sa part dans les vers. Mme du Chastelet, qui écrit par la plume de Voltaire au roi de Prusse, daigne se souvenir de M. du Chastelet:

Pour moi, nymphe de ces coteaux,
Et des prés si verts et si beaux,
Enrichis de l'eau qui les baise ;
Pour mon mari, ne vous déplaise,
Je reste parmi mes roseaux.
Mais vous, du séjour du tonnerre
Ne pourriez-vous descendre un peu ?
C'est bien la peine d'être dieu
Quand on ne vient pas sur la terre !

Voltaire, qui disait si poétiquement que l'amour était l'étoffe de la nature brodée par l'imagination, aimait Mme du Chastelet avec l'amour en moins, comme Platon aimait Aspasie. C'était l'hyménée des esprits : la bête n'y trouvait pas son compte ; ce qui n'empêchait pas le roi de Prusse de comparer Voltaire à Renaud enchaîné à la ceinture d'Armide.

Mais Voltaire, à peu près revenu des passions profanes, — lui qui avait plusieurs âmes et la moitié d'un corps, — abritait ce galant adultère sous le manteau de la philosophie. Ce fut alors que voyant peu à peu l'amour prendre la figure de l'amitié, — parce que c'était l'amour qui trahit, — il laissa tomber de son cœur ce chef-d'œuvre digne de l'antique, que dis-je ? ce chef-d'œuvre qui n'a son pareil ni chez les anciens ni chez les modernes, excepté chez Voltaire lui-même, quand il chanta *les Vous et les Tu* :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements:
Nous ne vivons que deux moments,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie!

On meurt deux fois, je le vois bien
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Du ciel un jour daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours:
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Le château de Cirey ne fut pas tout à fait le paradis terrestre, comme l'appelait Voltaire. « J'ai le bonheur d'être dans un paradis terrestre où il y a un Ève et où je n'ai pas le désavantage d'être Adam. » Madame du Chastelet, qui déjà savait le latin, se mit à apprendre trois ou quatre langues vivantes. Elle traduisit Newton, analysa Leibnitz, et concourut pour le prix de l'Académie des sciences. Voltaire ne voulut pas rester en arrière; il se fit savant, presque aussi savant que sa maîtresse. L'Académie

des sciences avait proposé pour sujet de prix *la nature et la propagation du feu.* Voltaire et Mme du Chastelet voulurent être du concours : ils furent vaincus par Euler ; mais leurs pièces furent insérées dans le recueil des prix. Ils reparurent bientôt devant l'Académie comme adversaires dans la dispute sur *la mesure des forces vives.* Voltaire défendait Newton contre Leibnitz, Mme du Chastelet Leibnitz contre Newton. L'Académie donna raison à Voltaire, mais Voltaire donna raison à Mme du Chastelet.

VIII

N'est-ce pas un curieux spectacle que ces deux amants, qui ne trouvent rien de plus beau que de se disputer sur des points de physique et de métaphysique, quand le ciel leur sourit et leur parle d'amour par la voix des roses et des oiseaux ? Ce n'était pas Daphnis et Chloé, ni Roméo et Juliette, ni Jean-Jacques et Mme de Warens. Leur amour éclatait le plus souvent en bourrasques ; dans leur jalousie ou leur colère, ils allaient, le dirai-je ? jusqu'à se battre, — comme se battent les amants. Voltaire, tout Voltaire qu'il fût, finissait toujours pas succomber ; la bourrasque passée, les amants pleuraient comme des enfants taquins. M. du Chastelet survenait et les raccommodait avec effusion. Un jour que Mme du Chastelet cachait ses larmes, il lui dit : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que Voltaire nous trompe. » Un peu plus tard, il devait dire à Voltaire : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que ma femme nous trompe. »

Cependant Mme du Chastelet, quelque tendre que fût

l'amitié, trouva que l'amour valait mieux. Le mathématicien Clairault fut sans doute de cette opinion, car un soir Voltaire, la voyant enfermée pour prendre une leçon de mathématiques, donna à la porte un si violent coup de pied — ce fantôme de Voltaire — qu'il la jeta hors de ses gonds. La scène fut terrible : l'amant trahi foudroya le maître et l'écolière ; après quoi, comme sa passion n'avait plus que des bouffées, il partit d'un éclat de rire et courut continuer son *Essai sur la nature et la propagation du feu.*

Il avait bien juré de ne plus chasser sur les terres de M. du Chastelet ; mais le lendemain, Mme du Chastelet lui apparut sous les ramées amoureuses du parc. Elle fut éloquente à lui parler de son amour et à lui dire que son histoire avec Clairault n'était qu'un roman de hasard : le vent avait fermé la porte et avait soulevé sa robe, voilà tout. Voltaire, qui ne croyait à rien, crut à cela. Ah ! le beau livre à faire sous ce titre : *De la crédulité des hommes en matière des femmes.* Toutefois, Voltaire désira enseigner lui-même les mathématiques, ne voulant pas risquer une seconde fois les hasards du vent.

Mais le poëte Voltaire comptait alors sans le poëte Saint-Lambert. Saint-Lambert rimait les *Saisons* et débitait des madrigaux à la marquise de Boufflers, la reine de la main gauche de ce roi sans royaume, Stanislas, qui avait donné sa fille à un royaume sans roi. Stanislas, tout en fumant sa pipe, veillait de près sur la vertu de sa maîtresse. Heureusement pour lui, la marquise du Chastelet vint avec son mari et son amant jouer la comédie à la cour. Sans doute que Voltaire n'était pas assez fort en mathémati-

ques, puisqu'un jour, entrant à l'improviste dans la chambre de Mme du Chastelet, il trouva Saint-Lambert — à ses pieds. — Il faisait encore du vent ce jour-là, mais on avait oublié de pousser le verrou.

Voltaire ne fut pas moins foudroyant pour le poëte que pour le mathématicien. « Chut! lui dit Mme du Chastelet; M. du Chastelet va vous entendre. — C'est vrai, » dit-il avec son rire railleur et amer.

Et pourtant la marquise du Chastelet avait beaucoup aimé Voltaire. J'en prends à témoin Voisenon qui confessait les femmes, loin du confessionnal. Il écrivait de la marquise du Chastelet: « Elle n'avait rien de caché pour moi; je restais souvent tête à tête avec elle jusqu'à cinq heures du matin. Quand elle disait qu'elle était détachée de Voltaire, je ne répondais rien; je tirais un des huit volumes (de la correspondance manuscrite de Voltaire avec elle), et je lisais quelques lettres. Je remarquais ses yeux humides de larmes; je refermais le livre en lui disant: « Vous n'êtes pas guérie. » La dernière année de sa vie, je fis la même épreuve: elle les critiquait; je fus convaincu que la cure était faite. Elle me confia que Saint-Lambert avait été son médecin. »

Elle paya cet amour de sa vie. Elle donna un enfant à M. du Chastelet — ou à Voltaire — ou à Saint-Lambert. Elle poussa la philosophie jusqu'au bout. Voltaire écrit de Lunéville, au comte d'Argental: « Mme du Chastelet, cette nuit, en griffonnant son Newton, s'est sentie mal à son aise; elle a appelé une femme de chambre, qui n'a eu que le temps de tendre son tablier et de recevoir une petite fille, qu'on a portée dans son berceau. La mère a

arrangé ses papiers, s'est mise au lit, et tout cela dort comme un ciron à l'heure que je vous parle. » Le même jour, Voltaire écrit ainsi à l'abbé de Voisenon : « Mon cher abbé Greluchon (ce sobriquet n'est-il pas tout un portrait de Voisenon ?) saura que cette nuit, Mme du Chastelet, étant à son secrétaire selon sa louable coutume, a dit : « Mais je sens quelque chose ! » Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur-le-champ. On l'a mise sur un livre de géométrie qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. »

Il se repentit, six jours après, d'avoir pris ce ton des contes de Voltaire : Mme du Chastelet mourut. Il la pleura de toutes ses larmes, quoique une bague à secret, où le portrait de Saint-Lambert avait remplacé le sien, qui avait remplacé celui du duc de Richelieu, qui avait remplacé... lui eût tout appris. Ce bon M. du Chastelet était présent à cette découverte, pleurant comme Voltaire de toutes ses larmes. « Monsieur le marquis, lui dit le poëte, voilà une chose dont nous ne devons nous vanter ni l'un ni l'autre. »

Il y avait vingt ans que Voltaire vivait avec Mme du Chastelet dans la philosophie de l'amour ou dans l'amour de la philosophie. Ils avaient approfondi ensemble tous les systèmes ; ils avaient chanté les atomes crochus ; ils avaient voyagé dans le même tourbillon. En un mot, ils s'étaient inquiétés de tout, hormis du lendemain. Le lendemain, Voltaire pleurait, et la marquise du Chastelet, couchée sur un brancard couvert de fleurs, était exposée dans la salle de spectacle où quelques jours auparavant elle jouait la comédie. Comédie de la vie, comédie de la mort, Voltaire ne savait que la première.

Voltaire, inconsolable, voulut consoler M. du Chastelet. C'est le dernier trait de la comédie. « Mon cher Voisenon, quel jour malheureux! J'irai verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais. Je n'abandonne pas M. du Chastelet. Je reverrai donc ce château, où j'espérais mourir dans les bras de votre amie * ». A Cirey, il écrit à M. d'Argental que le château est devenu pour lui un horrible désert. Cependant les lieux qu'elle habitait lui sont chers; il aura une sombre joie à retrouver les traces de son séjour à Paris. Il s'écrie qu'il n'a pas perdu une maîtresse, mais une moitié de lui-même, une âme sœur de la sienne. Il revient à Paris pâle comme un trappiste. Est-ce bien là Voltaire qui riait toujours? On le plaint, on se moque de lui. Mais combien pleurera-t-il de temps? Un peu moins de six semaines!

Saint-Lambert pleura quinze jours; le mari seul ne se consola pas.

Voltaire, jugeant qu'il était temps de faire une fin, se décida au mariage de raison. Il se maria à la philosophie.

* A son retour à Paris dans l'hôtel du Chastelet, Voisenon dit à Voltaire : « Eh bien! vous voilà chez vous? — Non, dit Voltaire, je suis toujours chez elle. » Et il montra la table, le lit, le fauteuil. « Tout, dit Voisenon, jusqu'au paravent! » Voltaire, essuyant de vraies larmes, conta à son abbé que dans sa douleur il faisait bâtir un théâtre : « Un théâtre dont vous serez le grand prêtre, mon cher Voisenon. »

IX

Je ne veux pas m'égarer plus longtemps dans les *juvenilia* du roi Voltaire. Par exemple, j'ai oublié de conter son aventure avec la Duclos, qu'il chansonna cavalièrement. Quand Mlle Gaussin lui rappela Adrienne Lecouvreur, il voulut retrouver en elle sa tragédienne et sa maîtresse; mais déjà la marquise du Chastelet l'enchaînait à sa ceinture, qui n'était pourtant pas la ceinture de Vénus. Mlle Gaussin emporta dans les coulisses le dernier rêve amoureux de Voltaire devenu sage. Mlle Clairon, qui le caressa beaucoup, fut bien plutôt pour lui la muse que la femme. Il joua la tragédie avec elle, mais ne joua pas au jeu de l'amour.

Est-ce bien la peine d'indiquer que Voltaire fut en galanterie à Londres avec quelques ladies et quelques filles perdues ? Il fut surtout amoureux de Laura Harley, une Desdémone de boutique qui avait pour mari milord Othello. Voltaire lui écrivit des vers anglais :

Voulez-vous de vos yeux connaître le pouvoir,
Regardez donc les miens, qui ne font que vous voir.

Je traduis mal. Sans doute, Voltaire traduisit mieux en français Laura Harley, car le mari se fâcha tout haut : il y eut scandale, presque prise de corps, peut-être un duel à la boxe *.

* Voltaire a supprimé de ses œuvres les premiers vers de son

J'ai dit que la jeunesse de Voltaire avait fini avec Mme du Chastelet. Mais toute belle saison a son été de la Saint-Martin. Voltaire secoua aux Délices et à Ferney les parfums attiédis, mais doux encore, du regain des passions. Collini rappelle qu'à Colmar Voltaire avait une cuisinière — le temps des duchesses était passé — fort belle et fort réjouie, qui lui donnait des distractions. Voltaire ne buvait que quand elle lui versait à boire, comme si elle dût laisser tomber avec le vin son air de jeunesse et son sourire de vingt ans. Collini n'osa pas questionner Voltaire, mais il demanda vingt fois à Babette pourquoi elle venait si souvent dans le cabinet du philosophe. « C'est pour apprendre à lire, » répondait la cuisinière. Et puis elle riait de son beau rire en se moquant de Collini.

A Ferney, on a accusé Voltaire d'avoir été l'amant de sa nièce. On a voulu à toute force en trouver la preuve dans Voltaire lui-même : « Chez nous autres remués de barbares, on peut épouser sa nièce, moyennant la taxe ordinaire, qui va, je crois, jusqu'à quarante mille petits écus, en comptant les menus frais. J'ai toujours entendu dire qu'il n'en avait coûté que quatre-vingt mille francs à M. de Montmartel. J'en connais qui ont couché avec leurs nièces à meilleur marché. » Et plus loin on applique à Voltaire et à sa nièce ces mots de Collini : « Je me sou-

conte du *Cadenas*. Il les a supprimés, parce que c'était une des pages les plus vives de l'histoire de ses vingt ans. Quelle était cette belle vertu si bien murée ? On a cité plusieurs grands noms que je ne veux pas répéter ici, non pas pour la dame, mais pour le mari.

viens toujours du poëte qui couchait avec sa servante. Il disait que c'était une licence poétique. »

Mme Denis n'était pas embéguinée dans sa vertu. Quand le marquis Ximenès venait aux Délices, elle lui disait nettement que ce n'était pas assez d'admirer l'oncle tout le jour, qu'il fallait aimer la nièce toute la nuit. On peut inscrire à son compte plus d'une aventure avec les Ximenès de passage; mais que vouliez-vous que Mme Denis fît de Voltaire, et que vouliez-vous que Voltaire fît de Mme Denis? Ils étaient trop vieux tous les deux, et tous les deux cherchaient à rejoindre le couchant de l'aurore.

Quand Voltaire eut quatre-vingts ans, une aube amoureuse vint encore dorer son front. Une dame de Genève s'était jetée à ses genoux avec enthousiasme. Elle était jeune par la beauté, elle était belle par la jeunesse. Il voulut la relever : elle tomba dans ses bras. Pendant une seconde, il eut vingt ans. Mais une seconde après il se réveilla de ce dernier rêve. « J'ai cent ans! » dit-il à la jeune femme.

Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs;
Elle console la nature,
Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours,
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ses amours.

Je veux dans mes derniers adieux,
Disait Tibulle à son amante,

Attacher mes yeux sur tes yeux,
Te presser de ma main mourante.

Mais quand on sent qu'on va passer,
Quand l'âme fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie,
Et des mains pour la caresser ?

Voltaire aima jusqu'au dernier jour la compagnie des femmes; c'était un philosophe qui n'aurait pu vivre avec des philosophes. Sa cousine, Mme de Florian, était venue habiter Ferney; elle avait une jeune sœur, Mlle de Saussure, qui riait toujours. Voltaire l'appelait Mlle *Quinze ans*. Elle n'était pas si jeune que cela, mais elle n'était pas majeure. C'était pour lui comme un bouquet de jeunesse qui parfumait son cabinet de travail; car elle venait à toute heure « pêcher aux romans. » Oh! la jeunesse, le beau poëme de la vie qui chante en nous jusqu'au dernier jour! On vit pour être jeune, et on ne consent à vieillir qu'en se retournant vers sa jeunesse.

Mlle *Quinze ans* ne riait pas trop de voir Voltaire métamorphosé en Anacréon par ses magies. Elle le couronnait de roses cueillies par elle, et ne s'offensait pas de sentir des lèvres de quatre-vingts ans chercher ses dix-huit ans dans sa belle chevelure qui sentait la forêt.

Voici comment Grimm conte cette histoire romanesque qui fut tout un jour la gazette de Paris: « Il a couru d'étranges bruits sur la conduite du seigneur patriarche pendant le mois dernier. On assurait qu'il avait eu plusieurs faiblesses à la suite des efforts qu'il avait faits pour faire sa cour à une jolie demoiselle de Genève, qui venait le voir travailler dans son cabinet; et que Mme Denis avait

jugé nécessaire de rompre ces tête-à-tête après le troisième évanouissement survenu au seigneur patriarche. Le fait est que Voltaire a eu quelques faiblesses dans le courant de décembre; que la nouvelle Mme de Florian, Génevoise, a une parente, Mlle de Saussure, qui venait de temps en temps à Ferney. Cette Mlle de Saussure passe pour une petite personne fort éveillée; elle amusait quelquefois M. de Voltaire dans son cabinet; mais quelle apparence qu'elle ait voulu attenter à la chasteté d'un Joseph de quatre-vingts ans? »

Aux esprits sévères qui s'étonnent de voir l'historien s'attarder dans ces Décamérons du roi Voltaire, dans ces demi-jours voluptueux, sous ces ramées baignées d'ombre et de lumière, où le merle railleur alterne par son sifflement avec la strophe vibrante du rossignol, dans ces palais de papier peint où Adrienne Lecouvreur confond les colères de Phèdre avec ses colères à elle-même, dans ce château enchanté où l'Amour se console de vieillir dans les bras de la science, je répondrai que c'est par la passion qu'on voit le mieux les hommes. La sagesse de Salomon n'a-t-elle pas dit que celui-là qui connaissait la femme aimée connaissait celui qu'elle aimait? C'est à la femme qu'il faut arracher le mot de l'énigme. *Dis-moi qui tu aimes je te dirai qui tu es.* C'est en traversant le jeune homme qu'on voit le grand homme. Le cœur donne le secret de l'esprit. Le poëme de la jeunesse d'Homère ne nous expliquerait-il pas mieux que tous les commentateurs l'Iliade d'Andromaque et d'Hélène? Quel beau livre perdu : *la Jeunesse d'Homère!*



IV

LE SACRE DE VOLTAIRE

Ce fut au Théâtre-Français, à une représentation de *Mérope*, que Voltaire comprit pour la première fois sa royauté*.

Il était dans la loge de la maréchale de Villars, assis entre elle et sa belle-fille, la duchesse de Villars. Le parterre se tourna vers lui pour l'acclamer. Tous les spectateurs auraient voulu se jeter dans ses bras. « Eh bien! dit un enthousiaste, que Mme la duchesse de Villars l'embrasse pour tout le monde. » La maréchale de Villars —

* Déjà à la première représentation de cette tragédie il avait reconnu son peuple. On lit dans le *Journal de la police* du 21 février 1743 : « Le succès de la *Mérope* a été des plus éclatants qu'il y ait jamais eus. Le parterre a non-seulement applaudi à tout rompre, mais même a demandé mille fois que Voltaire parût sur le théâtre, pour lui marquer sa joie. Les sieurs Roy et Cahuzac ont pensé tomber en foiblesse, ce qu'on a jugé par la pâleur mortelle dont leurs visages se sont couverts. Ils étoient de la cabale qui avoit annoncé que la pièce tomberoit. »

celle-là que Voltaire avait adorée — se leva pour embrasser le poëte. « Non, non! la plus jeune! » s'écria-t-on de tous les points de la salle.

Voltaire aurait pu lui dire, à cette amoureuse rebelle : *Il est trop tard.*

La jeune duchesse, très-émue, tout à la fois pâlissante et rougissante, se leva à son tour et embrassa Voltaire avec une grâce aristocratique, mais avec une bonne grâce plébéienne.

Ce baiser du parterre par la bouche de la belle duchesse fut le sacre de cette royauté du droit humain.

Ce n'était pas assez pour Voltaire du Théâtre-Français et de « la comédienne ordinaire du roi. » Il ouvrit son théâtre privé.

Tout le monde y sollicita son entrée, mais la salle était trop petite, et souvent plus d'un grand nom restait à la porte ou dans l'escalier. On soupait après le spectacle, et Voltaire ne savait plus s'il était plus grand seigneur que grand poëte ou grand comédien.

Non-seulement Voltaire aimait la mise en scène, mais il aimait à se mettre en scène. A la représentation d'*Œdipe*, on le voit arriver sur le théâtre en portant la queue du grand prêtre, se moquant déjà des dieux, des spectateurs et de lui-même. A la représentation d'*Artémire*, où le public siffle du même coup sa tragédie et sa maîtresse qui joue le rôle d'Artémire, il entre en scène et apostrophe ceux qui sifflent, outré qu'on ne reconnût pas qu'il avait raison comme poëte et comme amant. Quand on joua *Mérope*, Voltaire, qui connaissait tout le monde, se montra dans toutes les loges. A la première représen-

tation d'*Oreste*, voyant applaudir un passage imité de Sophocle, il s'élança hors de sa loge en s'écriant : « Courage, Athéniens, c'est du Sophocle ! » On peut dire qu'il jouait un rôle dans toutes ses pièces.

Autre théâtre : Voltaire, qui avait déjà frappé deux fois à la porte de l'Académie sans que l'Académie ouvrît la porte, fut donc enfin nommé tout d'une voix. Il lui avait fallu, comme Montesquieu, désavouer plus d'une page de ses œuvres. L'Académie, d'ailleurs, n'était pas encore voltairienne. Mais le fut-elle jamais ? Montesquieu, l'ami de Voltaire, comme Voltaire fut l'ami de Montesquieu, peignait jusqu'à un certain point l'opinion des académiciens quand il écrivait : « Il serait honteux pour l'Académie que Voltaire en fût, et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été *.

Voltaire comprit bien cette sympathie douteuse ; il avait dit : « J'ennuierai le public d'une longue harangue, ce sera le chant du cygne. » Voltaire se croyait toujours en train de mourir. Ce chant du cygne fut pour les oreilles académiques une impertinence débitée d'un ton cavalier. Ce n'était pas l'Académie qui recevait Voltaire, c'était Voltaire qui recevait l'Académie. Le roi entrait d'un pied dédaigneux, quoique avec force révérences, dans sa nouvelle province.

---

* Voyez comme cet académicien parlait de l'Académie à un académicien, avant d'être un des quarante :

« Homère et Platon n'étaient, je crois, d'aucune Académie. Cicéron n'en était point, ni Virgile non plus. Adieu, mon cher abbé ; quoique vous soyez académicien, je vous aime et vous estime de tout mon cœur. Vous êtes digne de ne l'être pas. »

Il habitait tour à tour Versailles et Paris.

Il n'était pas allé à Versailles pour être un courtisan, mais pour se faire consacrer dans la royauté de l'esprit. A Versailles, l'esprit n'avait pas ses coudées franches, ou plutôt c'était un étranger qui ne passait que par la porte de l'amour, à l'heure du souper. Or, Voltaire n'était plus amoureux et ne soupait plus. Non-seulement on ne reconnaissait pas son esprit, mais on parlait devant lui à toute heure du génie de Crébillon. Il avait voulu être gentilhomme de la chambre du roi, on ne voulait plus lui accorder un autre titre, hormis celui d'historiographe quand le roi gagnait une bataille; mais l'épée du roi laissait trop de loisirs à la plume de l'historiographe.

Il voyait donc peu à peu, cet homme qui vivait de lumière, la nuit tomber sur ses œuvres. Renié à Paris par tous les gazetiers, dépaysé à Versailles, il partit, un jour de bravade, pour se faire sacrer roi de l'esprit français par son frère le roi de Prusse.

Il était déjà allé en Prusse comme ambassadeur, et son ambassade, on le sait, avait réussi*. Mais l'ambassadeur

* Voici ce qu'il en dit lui-même dans ses commentaires, qui ne sont pas tout à fait les Commentaires de César : « Au milieu des fêtes, des opéras, des soupers, le roi trouvait bon que M. de Voltaire lui parlât de tout; et il entremêlait souvent des questions sur la France et sur l'Autriche, à propos de l'*Énéide* et de Tite-Live. La conversation s'animait quelquefois; le roi s'échauffait, et disait que, tant que notre cour frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix, il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. M. de Voltaire envoyait de sa chambre à l'appartemeut du roi ses réflexions sur un papier à mi-marge. Le roi répondait sur une colonne à ces hardiesses.

« Cette négociation d'une espèce nouvelle finit par un discours que

Voltaire n'avait pas même été remercié. Cette fois il allait traiter de puissance à puissance. Le roi de Prusse lui écrivait comme à son pareil. « Il est ici une petite communauté qui érige des autels au dieu invisible; mais prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront sûrement quelques autels à Baal, si notre dieu ne se montre bientôt. Vous serez reçu comme le Virgile de ce siècle, et le gentilhomme ordinaire de Louis XV cédera, s'il lui plaît, le pas au grand poëte. Adieu; les coursiers rapides d'Achille puissent-ils vous conduire. Puissent les auberges d'Allemagne se transformer en palais pour vous recevoir! Les vents d'Éole puissent-ils se renfermer dans les outres d'Ulysse, le pluvieux Orion disparaître, et nos nymphes potagères se changer en déesses, pour que votre voyage et votre réception soient dignes de l'auteur de *la Henriade!* »

Voilà donc Voltaire parti. Il passe par Compiègne, pour obtenir la bénédiction de Mme de Pompadour. On le laisse aller sans trop y regarder. Dès qu'il aura passé la frontière, on s'irritera. Le roi dira un jour en s'éveillant: « Mais ils s'en vont tous, Paris sera bientôt à Berlin. — Sire, rassurez-vous, le roi des poëtes est parti, mais le poëte Roy est toujours à Paris. » Ainsi parlait le duc de Richelieu, qui savait qu'un concetti avait plutôt raison devant Louis XV qu'un trait de génie.

---

le roi tint à M. de Voltaire dans un de ses mouvements de vivacité contre le roi d'Angleterre, son cher oncle. Ces deux rois ne s'aimaient pas. Celui de Prusse disait: « George est l'oncle de Frédéric; « mais George ne l'est pas du roi de Prusse. » Enfin il dit: « Que « la France déclare la guerre à l'Angleterre, et je marche. »

Frédéric accueille Voltaire comme le roi son frère : « Vous êtes le roi des philosophes et des poëtes. » Voltaire trouve à Potsdam un appartement qui touche à celui de Frédéric, la clef de chambellan, la croix du Mérite, vingt mille livres de pension, enfin une table et un carrosse pour lui, à la seule charge de corriger les vers du roi. Il s'imagine qu'il va trouver la liberté dans une cour et un ami dans un roi. Les rois sont toujours rois, même les rois philosophes. Il raconte son voyage au comte d'Argental : « Mes divins anges, je vous salue du ciel de Berlin. J'ai passé par le purgatoire pour y arriver. Une méprise m'a retenu quinze jours à Clèves, et la duchesse de Clèves n'était plus dans le château. Enfin me voici dans ce séjour embelli par les arts et ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs; opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poëte, grandeur et grâce, grenadiers et muses, trompettes et violons, repas de Platon, société et liberté ! Qui le croirait ? Je suis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le maréchal de Saxe. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre;
Timide, embarrassé, j'ose à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir.
S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre ? *

* Mme de Pompadour lui avait dit à son départ : « Allez donc, ingrat, allez donc nous oublier avec votre Achille tudesque ! » Une fois arrivé, Voltaire écrit sans façon à Cotillon II, comme il écrirait à Mme Gaussin, qu'Achille dit bien des choses galantes à Vénus point tudesque.

C'est surtout à Mme Denis que Voltaire dit la vérité. « J'ai peu de temps à vivre. Peut-être est-il plus doux de mourir à sa mode à Potsdam que de la façon d'un habitué de paroisse à Paris. » Et plus loin, il indique ses aspirations vers l'Italie. « J'irai sur la fin de cette automne faire mon pèlerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape et la Vénus de Médicis. J'ai toujours sur le cœur de mourir sans voir l'Italie. » Et dans une autre lettre : « Le tumulte des fêtes est passé ; mon âme en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour, ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier ; mais, Dieu merci ! je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi ; il y a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie et à parler en public. Je soupe avec lui et en plus petite compagnie. » Et Voltaire parle de ces soupers philosophiques. Il dit que celui qui aurait écouté les professions de foi des convives en regardant les peintures se fût imaginé entendre les sept sages de la Grèce dans un lupanar. « Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie et de mépris. Dieu était respecté, mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom étaient livrés au feu. »

Le poëte s'étonna d'être à la fois chambellan du roi de Prusse et gentilhomme ordinaire du roi de France. « Me voilà donc à présent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on

ne pouvait servir deux maîtres à la fois avait assurément raison ; aussi, pour ne point le contredire, je n'en sers aucun. Ma fonction à Berlin est de ne rien faire, comme à Versailles. Je finirai ici ce *Siècle de Louis XIV*, que peut-être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument à l'honneur de ma patrie auraient servi à m'écraser à Paris. »

Et ainsi, tout en écrivant l'histoire du siècle de Louis XIV et en corrigeant les rimes du Louis XIV de l'Allemagne, Voltaire vivait gaiement, sans être heureux, avec ces aimables païens de cette académie d'athées que le roi de Prusse avait instituée sans y mettre de Prussiens. Car il est à remarquer que, si le vers célèbre avait raison,

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière,

ceux qui portaient le flambeau ne l'avaient pas allumé par là. Les soupers du roi de Prusse auraient bien rappelé les soupers du régent, si l'Amour fût venu s'y accouder au dessert; mais l'Amour était tout transi dans la quadrature du cercle de Maupertuis, dans la philosophie de Frédéric, dans la science de Kœnig, dans les cinquante-cinq ans de Voltaire. La Métrie le cajolait quelquefois sous la figure de quelque fille de chambre haute en couleur et robuste en appas. Mais le plus souvent La Métrie, qui buvait comme une outre, cuvait son vin sur la table après avoir jeté son feu d'artifice ; car au premier service nul ne pouvait lutter avec la gaieté de son esprit. Voltaire s'en disait ébloui, mais c'étaient des éclairs dans le ciel nocturne.

La Métrie dit un jour à Voltaire d'un air distrait : « Le

roi notre maître ne tiendra pas toujours pour nous table ouverte ; ne vous y fiez pas ; car hier, comme on s'étonnait devant lui de votre faveur, il nous a dit négligemment : « Oh ! quand on a sucé le jus de l'orange, on jette l'écorce ! » Voilà Voltaire qui se donne au diable. « La Métrie ! que me dites-vous là ? — Mon cher Voltaire, pourquoi sommes-nous ici ? Obtenez ma grâce de M. de Richelieu, c'est trop souper à la cour d'Apollon ; je n'aime pas les muses du Nord. » Et La Métrie se met à pleurer. « Quoi ! vous aussi ? s'écrie Voltaire ; tout le monde pleure donc ? — Oui, je pleure, dit La Métrie. Dans mes préfaces, je me félicite d'être près d'un grand roi qui me lit ses beaux vers, mais la vérité, c'est que je voudrais retourner en France, à pied, sans argent, fût-ce pour y mourir bientôt. » Et, là-dessus, La Métrie prend son chapeau et s'en va en chantant.

O philosophe! pensa Voltaire en le voyant partir, tu ne travailles pas pour le lendemain, toi ! Pour moi, si je suis repoussé de la Prusse, j'irai en Russie, j'irai en Chine, j'irai au Vatican. Il faudra que le pape me donne raison : j'ai allumé le flambeau de la vérité, je souffrirai toutes les douleurs pour que la lumière ne s'éteigne pas. Je comptais sur un dernier ami, je ne compterai plus que sur moi, car moi, je ne me trahirai pas !

Le soir, il va, comme de coutume, au souper du roi. Au lieu d'un petit souper, c'est un grand souper. Frédéric place Voltaire auprès de lui entre deux princesses qui, selon l'expression du roi, ont voulu ce soir-là être du banquet de Platon. On soupe, on parle, on rit ; Voltaire oublie l'orange, le nuage s'envole de son front, le pli de

la rose est effacé. Il prend la parole, il n'a jamais eu plus d'esprit. Une thèse philosophique est mise sur la nappe entre deux bouteilles de vin de Champagne. On demande l'opinion du roi. Frédéric ne répond pas. Pourquoi ne répond-il pas ? « Le roi, dit-il, ce n'est pas moi, c'est Voltaire. Quand je commande cent mille hommes, je suis le roi, mais quand je soupe avec Voltaire, c'est lui qui est le roi. Il est la lumière, je ne suis que la force ! »

Le lendemain, le roi disait en pleine Académie : « Je ne chercherai pas à étendre mes conquêtes du côté de la France ; j'ai pris Voltaire à Louis XV, cela vaut mieux qu'une province. »

Voltaire était sacré pour la seconde fois.

Il continuait son train de vie *, écrivant *le Siècle de Louis XIV*, donnant au roi de Prusse des leçons d'esthétique et de grammaire, lui apprenant l'art de gouverner les hommes par les armes à feu de l'esprit, habitant un palais peuplé de belles statues, de beaux tableaux et de

* La philosophie vivait un peu par curiosité. « Les jours de gala à Berlin, c'était un très-beau spectacle pour les hommes vains, c'est-à-dire pour presque tout le monde, de voir le roi à table, entouré de vingt princes de l'empire, servi dans la plus belle vaisselle de l'Europe, et trente beaux pages et autant de jeunes heiduques superbement parés, portant de grands plats d'or massif. La Barbarini dansait alors sur son théâtre ; c'est elle qui depuis épousa le fils de son chancelier. Le roi avait fait enlever à Venise cette danseuse. Il en était un peu amoureux, parce qu'elle avait les jambes d'un homme. Ce qui était incompréhensible, c'est qu'il lui donnait trente-deux mille livres d'appointements. Son poëte italien, à qui il faisait mettre en vers les opéras dont lui-même faisait toujours le plan, n'avait que douze cents livres de gages ; mais aussi il faut considérer qu'il ne dansait pas. En un mot, la Barbarini touchait à elle seule plus que trois ministres d'Etat ensemble. »

beaux livres, soit à Berlin, soit à Potsdam, soit à Sans-Souci, invité à toutes les fêtes avec le privilége de ne fâcher personne en restant chez soi, soupant avec la fleur des beaux esprits sous la présidence de Frédéric, assaisonnant le rôti de louanges ou de railleries.

Cependant les beaux esprits de l'Académie de Berlin voulaient bien accepter un maître, mais ils trouvaient que c'était trop de deux. Comme on ne pouvait sacrifier Frédéric, on sacrifia Voltaire. Ce fut Maupertuis qui le premier porta des paroles de guerre. Je ne raconterai pas cette querelle d'Allemands entre Maupertuis, Kœnig, Frédéric et Voltaire. Voltaire prit parti pour Kœnig, c'était le parti du juste et du faible; Frédéric prit parti pour Maupertuis, ce fanfaron de science. Le mal fut irréparable. Voltaire, qui osait tout dire, n'osa parler au roi. « Si la vérité est écartée du trône, c'est surtout lorsqu'un roi se fait auteur. Les coquettes, les rois, les poëtes sont accoutumés à être flattés. Frédéric réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perce ce triple mur de l'amour-propre. » Et un peu plus loin : « Il faut oublier ce rêve de trois années. Je vois bien qu'on a pressé l'orange, je ne songe qu'à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois. *Mon ami* signifie *mon esclave*. *Mon cher ami* veut dire *vous m'êtes plus qu'indifférent*. *Soupez avec moi ce soir* signifie *je me moque de vous ce soir*. Et je soupe avec le roi! J'ai besoin d'être aussi philosophe que le vrai Platon chez le vrai Denys. C'est le festin de Damoclès. »

L'épée de Damoclès n'est jamais tombée. Voltaire pou-

vait rester à la cour de Berlin; Frédéric avait ses mauvais jours, mais il ne se fût jamais donné le tort de proscrire Voltaire. Cependant, Voltaire se demanda sérieusement s'il n'était pas à Syracuse trois mille ans plus tôt. Il renvoya au Salomon du Nord pour ses étrennes « les grelots et la marotte » qu'il tenait de lui depuis trois ans; mais Frédéric, tout en faisant brûler par le bourreau *la Défense de Kœnig*, par Voltaire, renvoya au poëte « les brimborions, » en lui écrivant qu'il aimait mieux vivre avec lui, contre qui il avait fait une brochure, qu'avec Maupertuis, pour qui il avait fait une brochure.

Mais Voltaire ne voulait plus vivre ni avec l'un ni avec l'autre : « Je sais qu'il est difficile de sortir d'ici ; mais il y a encore des hippogriffes pour s'échapper de chez Mme Alcine. Il est plus facile d'entrer en Prusse que d'en sortir. » Il ne sait comment il partira. Ses manuscrits et ses livres sont déjà hors du royaume, mais lui-même est prisonnier du roi sous la clé du chambellan. Enfin il part sous un nom de guerre; il ne dit adieu qu'à son ami d'Argens. Mais il a compté sans son maître. Frédéric le fait poursuivre et lui prouve que la force est aux baïonnettes. Voltaire est atteint et convaincu d'avoir emporté tous les trésors d'Apollon, d'Apollon prussien. On l'arrête, on l'emprisonne, on le malmène, sous prétexte qu'il a emporté *l'Œuvre de poésie du roi mon maître*. Toute cette histoire de la fuite de Voltaire est passée à l'état de légende, je ne sais pourquoi, car on trouverait dans la vie de Voltaire cent pages inconnues beaucoup plus curieuses.

Tout bien compté, Frédéric fortifia Voltaire dans l'opinion publique. On le considérait comme traitant désor-

mais de puissance à puissance avec les rois. Pendant qu'il professait la philosophie à Berlin, Paris, naguère si dédaigneux, ouvrait ses mille oreilles, comme si les échos de la sagesse devaient lui revenir. Le mot du roi de Prusse : « J'ai pris Voltaire à Louis XV, cela vaut mieux qu'une province, » disait à la France toute la valeur de Voltaire. Il pouvait donc y rentrer en triomphe; mais Voltaire ne devait pas alors rentrer en France. Il avait les mains pleines de vérités et il les ouvrait ! C'était de la contrebande qu'on ne laissait pas passer aux frontières. Mais si Voltaire ne passe pas, les vérités passeront.





V

LA COUR DE VOLTAIRE

I

Cependant Voltaire ne savait où aller puisque son pays n'était plus sa patrie. Il ne voulait pas retourner sous les brumes de l'Angleterre, même pour y trouver le soleil de la raison ; il ne voulait plus se laisser prendre aux caresses dangereuses des tyrans comme Frédéric, « ce Marc-Aurèle armé de cent mille baïonnettes ; » or il avait soixante ans. Il est bien difficile à cet âge de replanter sa vie sur un sol inconnu : au lieu de planter un arbre, on plante un roseau. Mais qu'importe, si c'est le roseau pensant de Pascal ?

Voltaire passa d'abord quelques jours à Mayence, disant que c'était pour sécher ses habits mouillés du naufrage. L'électeur palatin l'appela et l'accueillit par des fêtes ; mais Voltaire avait peur des fêtes. Il prit un instant pied à Strasbourg. De Strasbourg il alla à Colmar ; de Colmar à l'abbaye de Senones, où il se fit bénédictin avec dom

Calmet. Voltaire avait le génie des métamorphoses, parce qu'il avait plus d'un rôle à jouer dans la comédie de la vie, et que de bonne heure il était devenu comédien. Ces rôles divers plaisaient à son esprit mobile. Il aimait le nouveau, l'imprévu, l'impossible. Le bénédictin revint homme du monde pour aller aux eaux de Plombières *; l'homme du monde redevint philosophe pour retourner à Colmar. Il y travailla aux *Annales de l'Empire*, avec le concours de quelques savants en législation allemande. Mais apprenant que sur la place publique de cette ville on avait brûlé peu de temps auparavant des exemplaires du *Dictionnaire* de Bayle, il prit ce pays en aversion et retourna à l'abbaye de Senones.

Il était toujours dépaysé; il ouvrait l'oreille du côté de Paris pour étudier l'opinion. Il jugea que l'heure n'était point venue d'y montrer sa force. Frédéric criait par-dessus le Rhin que Voltaire était venu pour le corriger, mais qu'il avait corrigé Voltaire; la Sorbonne disait encore aux bourreaux de se tenir prêts pour brûler plus d'un livre de l'exilé; la canaille littéraire, plus que jamais ameutée, plus que jamais jalouse, étouffait son nom sous les brochures. Il salua en signe d'adieu sa ville natale.

Il partit pour Lyon, où, grâce à son ami l'archevêque de Tencin et à son ami le maréchal de Richelieu, le pou-

* Il écrivait au comte d'Argental : « L'état où je suis ne me laisse guère de sensibilité que pour votre amitié. Ma santé est sans ressource. J'ai perdu mes dents, mes cinq sens, et le sixième s'en va au grand galop. Cette pauvre âme, qui vous aime de tout son cœur, ne tient plus à rien. Je me flatte encore, parce qu'on se flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de Pandore. »

voir temporel et le pouvoir spirituel, il espérait vivre à l'abri, sans souci de la cour de Rome et de la cour de Versailles. Mais le cardinal de Tencin, qui avait beaucoup à se faire pardonner, pensa que c'était bien assez de s'occuper de son salut sans s'occuper de celui de Voltaire. Il refusa de le voir. Heureusement que le maréchal de Richelieu, un poëte en action, qui avait tourné à l'amour au lieu de tourner à la philosophie, ouvrit ses bras à celui qui lui prêtait de l'argent et de l'héroïsme. Les Lyonnais l'accueillirent avec des fanfares de joie; on joua ses pièces au théâtre, on lui donna des sérénades. C'est de ce passage à Lyon que date ce mot célèbre: « Il serait à propos, disait-il au maréchal de Richelieu, que, dans chaque monarchie, il y eût tous les cinquante ans un Cromwell. » Comme Louis XV ne pressentait pas encore le Cromwell qui devait frapper Louis XVI, il continuait à rire des philosophes et à les tenir à distance. Voltaire attendit des temps meilleurs et se réfugia en Suisse. A son arrivée à Genève, les portes étaient fermées; à peine eut-il dit son nom, que les portes s'ouvrirent à deux battants. Il voulait vivre à Genève, mais le rigorisme des réformés l'effraya autant que le fanatisme des catholiques. Il acheta le beau domaine des *Délices* *, aux portes de la

* Il ne se vante pas de trouver le bonheur dans « la maison d'Aristippe » ni dans « le jardin d'Épicure ».

Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage;
Il est encor moins chez les rois;
Il n'est pas même chez le sage:
Il faut y renoncer: mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

ville républicaine où le républicain Jean-Jacques ne voulait pas vivre ; car tout est contraste : Jean-Jacques Rousseau, né Spartiate de Genève, va vivre à Paris, et Voltaire, né Athénien de Paris, va vivre à Genève. Voltaire n'en aimait pas plus Genève pour cela. « Vous ne sauriez croire combien cette république me fait aimer les monarchies. » Et partant de là, il va fonder la sienne.

Il y avait soixante ans que Voltaire courait le monde sans s'arrêter jamais. C'était la revanche du Juif errant. Cette fois, il va planter sa tente et s'y reposer. Il touche à cette journée sereine qui s'appelle l'automne de la vie. La grappe s'empourpre sous le pampre encore vert, les bois chantent leur dernière chanson, le soleil a les bons sourires d'un ami qui part pour un voyage. Mais ne vous fiez pas à la sérénité de ce beau ciel ; le soleil brûle encore, les nues s'amoncellent à l'horizon, le temps des orages n'est point passé pour Voltaire. C'est en vain qu'il oublie et qu'il veut qu'on l'oublie : il sera roi malgré lui. Les jours où il ne voudra être qu'un agriculteur, comme les Romains désabusés des batailles, les encyclopédistes vont l'arracher à sa charrue : « Général, la patrie est en danger ; prends ton épée flamboyante et marche à notre tête ! » . . . .

II

Cependant que Louis XV est au Parc-aux-Cerfs, où est le roi ?

Est-il dans cette vieille seigneurie sur le versant des Alpes, un pied en France, un pied sur la république de

Genève ? Ce bonnet de velours noir sur cette perruque à marteaux, est-ce la couronne de France ? Singulier roi en soulier gris-poussière, en bas gris de fer, en veste de basin plus longue que lui ! Roi philosophe, il daigne reconnaître Dieu le dimanche. Il se fait beau pour aller à la messe. Saluez-le dans cet habit mordoré, dans cette culotte à la Richelieu, dans cette veste à grandes basques, galonnée et lamée en or à la Bourgogne, avec de belles manchettes en fine dentelle tombant jusqu'au bout des doigts ! « Dans cet attirail, n'ai-je pas l'air d'un roi ?» disait-il à sa cour. Oui, Voltaire, tu es le roi; parle très-haut de tes terres de Tourney et de Ferney ; reçois les ambassades de ton frère Frédéric de Prusse et de ta sœur Catherine de Russie; donne sous ton sceau des titres de gloire à tous les hommes d'épée et à tous les hommes de plume, même à tes ennemis; prête ton argent à fonds perdus à tous ces grands seigneurs, qui jouent de leur reste au jeu de la noblesse. Tu as un prince et un duc parmi tes courtisans; tu as un armée de laboureurs, sans parler de ton armée d'encyclopédistes; tu as un théâtre * où Le Kain et Clairon viennent de loin tout exprès pour te donner la tragédie, quand tu donnes la comédie au monde.

Mais tu n'es pas le roi par la grâce de Dieu, parce que

* A Ferney comme à Paris, Voltaire joua la comédie. On l'a vu souvent se promener dans le parc, vêtu en Arabe, avec une longue barbe, répétant le rôle de Mohabar, ou avec un habit à la grecque, répétant Narbas. On se rappelle que Montesquieu, assistant à une représentation de *l'Orphelin de la Chine*, s'endormit profondément. Voltaire, qui l'aperçut, lui jeta son chapeau à la tête en lui disant : « Croyez-vous être à l'audience? »

tu ne connais pas Dieu, pas plus celui de ton église de Ferney que de ton église de l'*Encyclopédie* que tu élèves de la même main, aspirant à la fois au chapeau de cardinal et à l'auréole de l'Antechrist.

Oui, Sa Majesté Voltaire tient sa cour à Ferney et aux Délices. Mais ce n'est point assez pour lui : « Il faut toujours que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre contre les chiens qui courent après eux. Il a acheté la terre de Ferney pour y bâtir une ville ; il achète la terre de Tourney pour avoir un pied en France*. Il oublie, dans l'aveuglement de sa gloire, qu'il a les deux pieds sur le monde.

Voltaire, qui ne sent plus le sol trembler sous lui depuis que le sol est à lui, n'a plus que le souci de vivre en roi. « *Que fais-tu là, maraud?* Je réponds : *Je règne et je plains les esclaves.* » C'est la parole d'un roi qui sera quelquefois un tyran. Il est curieux de voir comme il parle de ses vassaux et de ses curés. « J'ai deux curés dont je suis assez content : je ruine l'un et je fais l'aumône à l'autre. Mes vassaux se courbent jusqu'à terre quand ils me rencontrent. Il est vrai que je passe pour semer sur leurs terres des pièces de vingt-quatre sous. »

Il y a les jours de fête où Sa Majesté Voltaire, entourée de sa cour, se montre à son peuple. Il est en habit de

* Il écrit au duc de La Vallière : « Je me suis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes. Je suis le Vieux de la Montagne, à cela près que je n'assassine personne. Mme de Pompadour a favorisé ma petite souveraineté écornée. Savez-vous, monsieur le duc, que j'ai deux lieues de pays qui ne rapportent pas grand'chose, mais qui ne doivent rien à personne? »

gala, presque aussi beau que ses deux grands chambellans, le prince de Ligne et le duc de Richelieu; presque aussi grave que ses deux courtisans, le président de Montesquieu et le président de Brosses.

Les dames de la cour, Mme Denis, qui est du meilleur monde, quoiqu'elle s'appelle Mme Denis; Mme de Fontaine, sa seconde nièce; les dames de Florian, ses cousines; Mlle Corneille, qui est aussi de sa famille, toutes ont des rivières de diamants. Les curés de Voltaire lui font des harangues; les vassaux le saluent par une décharge de mousqueterie; les rosières lui présentent des corbeilles de pêches et de raisins tout enrubannées; les fermiers brisent avec lui le pain de son champ et boivent avec lui le vin de sa vigne.

III

Voltaire fit bâtir sur ses dessins son célèbre château de Ferney. « Vous serez enchanté de mon château. Il est d'ordre dorique, il durera mille ans. Je mets sur la frise: VOLTAIRE FECIT. On me prendra dans la postérité pour un fameux architecte. » C'était un mauvais architecte; mais il n'oublia ni le théâtre, ni le cabinet d'histoire naturelle, ni la bibliothèque *, ni la galerie de tableaux**. Les dé-

* La bibliothèque de Voltaire, qui devint celle de la grande Catherine, se composait de six mille volumes très-variés : toutes les ténèbres lumineuses de l'esprit humain.

Il a manqué un livre à sa bibliothèque — un livre divin qui eût illuminé les autres : l'Evangile. Il a beau évoquer les sages de l'Inde et de la Grèce, il ne trouve pas l'adorable sagesse des paraboles.

** La galerie de tableaux renfermait une *Vénus* de Paul Véronèse,

pendances du château étaient des plus vastes : fermes, vignobles et bois de plus de mille hectares. Ce palais royal était merveilleusement situé pour la perspective : à l'horizon, des neiges éternelles ; au pied des murs, des parterres de roses ; çà et là, des bosquets, des vignes en berceaux, des vergers, des cabinets de jasmins, toute la féerie rustique.

L'église de Ferney menaçait ruine au premier vent d'orage. Comme cette église masquait un beau point de vue, Voltaire la fit abattre, dans le dessein d'en réédifier une autre ailleurs. Voici à ce sujet ce qu'il écrit au comte d'Argental : « Comme j'aime passionnément à être le maître, j'ai jeté par terre l'église ; j'ai pris les cloches, l'autel, les confessionnaux, les fonts baptismaux ; j'ai envoyé mes paroissiens entendre la messe à une lieue. Le lieutenant criminel et le procureur du roi sont venus instrumenter. J'ai envoyé promener tout le monde. De quoi se plaint monseigneur l'évêque d'Annecy ? Son Dieu et le mien était logé dans une grange, je le logerai dans un temple ; le Christ était de bois vermoulu, et je lui en ai fait dorer un comme un empereur. » Cette lettre n'était qu'à moitié impie jusqu'à ces lignes : « Envoyez-moi votre portrait et celui de Mme Scaliger, je les mettrai sur mon maître-autel. » L'église faite, il fit inscrire cette impertinence sur le portail : VOLTAIRE A DIEU. Peu de jours après, il prêcha dans l'église sans façon sur

---

une *Flore* du Guide, *la Toilette de Vénus* et *les Amours endormis* de l'Albane, divers portraits, entre autres celui de la marquise de Pompadour peinte par elle-même, d'après La Tour.

un bonne œuvre. Tout cela n'était guère d'un humble catholique ; mais alors Voltaire rachetait beaucoup de ses péchés: il ouvrait ses mains pleines de bienfaits. Il y a toujours eu dans sa vie des heures de rédemption.

Après avoir bâti un château, un théâtre et une église, il bâtit une ville, où il appela tous ceux qui n'avaient pas de place au soleil ailleurs. Il fonda une manufacture de montres dont le commerce s'éleva bientôt à 400,000 livres par an. Il fit dessécher des marais et défricher des terrains stériles, qu'il abandonna au travail des laboureurs. Malgré tous ses bienfaits, il n'était pas en sûreté : les évêques d'alentour demandaient avec insistance au parlement qu'un tel homme fût à jamais banni du territoire. Dans un moment de crise, il communia dans l'église de Ferney, disant qu'il voulait remplir ses devoirs de chrétien, d'officier du roi et de seigneur de la paroisse. L'évêque d'Annecy, ne croyant pas à la bonne foi du poëte, défendit à tous les curés de son diocèse de le confesser, de l'absoudre et de lui donner la communion. Voltaire, ne voulant pas qu'un évêque lui fît la loi, même en matière religieuse, se mit au lit, joua le malade, soutint à son médecin qu'il allait mourir, se fit donner l'absolution par un capucin, communia dans sa chambre, et en fit sur-le-champ dresser procès-verbal par le notaire du lieu. Cette action sacrilége fut regardée comme une lâcheté par les philosophes. Voltaire croyait n'avoir fait qu'une comédie de plus. Pour dénoûment il se fit nommer père temporel des capucins de la province de Gex. Il fut même reçu capucin en personne et prit tous les capucins sous sa protection. Il écrivit alors au duc de Richelieu : « Je

voudrais bien, monseigneur, vous donner ma bénédiction avant de mourir. Ce terme vous paraîtra un peu fort, mais il est dans l'exacte vérité. Je suis capucin : notre général, qui est à Rome, vient de m'envoyer un diplôme ; je m'appelle frère spirituel et temporel des capucins. »

Voltaire était capable de toutes les contradictions le jour où il se reposait de son œuvre, mais la sagesse reprenait bientôt ses droits et lui disait : « Marche ! »

Pour les philosophes de l'Europe, Ferney était devenu la ville sainte, comme la Mecque pour les musulmans ; on y allait en pèlerinage. Chaque jour amenait à Voltaire un ami ou un étranger, un bel esprit ou un prince, un homme d'épée, un homme de robe ou un homme d'Église, un peintre comme Vernet, un sculpteur comme Pigalle, ou un musicien comme Grétry. Les femmes y venaient en grand nombre dans la belle saison, de Paris, de Genève, de partout. On jouait la comédie ; on dansait et on soupait. Voltaire, heureux de répandre la joie, apparaissait un instant et s'enfermait pour travailler. Plus que jamais, il était parvenu à vivre solitaire et laborieux au milieu du bruit, de l'éclat et des fêtes. Que manquait-il à son bonheur ? Quand il tournait ses regards vers l'horizon, vers le ciel — je dirais plutôt vers la postérité, — l'inquiétude dévorait son cœur : « Où vais-je ? se demandait-il avec un peu d'effroi. Le passé me répond-il de l'avenir ? Reconnaîtra-t-on l'homme qui pleure sous le masque qui rit ? » C'était à la fois le rire du sage et le rire du démon.

Mais bientôt il retombait dans le tourbillon des joies et

des peines de ce monde; il faisait plus belle la guerre à ses ennemis, les critiques et les dévots. Une cruelle guerre : Lefranc de Pompignan tomba sur le champ de bataille, tué par le ridicule ; Fréron tomba sur le Théâtre-Français, mais ce jour-là Voltaire tomba avec lui; vingt autres ne se relevèrent que blessés à mort. Mais qu'étaient-ce que ceux-là ? Voltaire levait la plume sur le divin poëte du Calvaire ! Mais au milieu de cette guerre contre ses ennemis et contre la poésie du christianisme, Voltaire se créait toujours des titres à la reconnaissance de l'humanité. Une jeune fille pauvre, du sang de Corneille, fut recommandée à son cœur : « C'est, dit-il, le devoir d'un vieux soldat de servir la fille de son général. » Il appela à Ferney Mlle Corneille, lui fit donner une éducation chrétienne, la dota avec le produit des *Commentaires sur Corneille*, et la maria à un gentilhomme des environs, disant qu'il voulait marier deux noblesses*.

IV

Comme tous les poëtes du temps, j'aime à faire mon voyage à Ferney. Les peintres allaient à Rome, les poëtes

* La petite-nièce de Pierre Corneille était une jeune fille, la première venue, qui n'avait pas appris à lire dans les tragédies du grand poëte. « La nièce de Pierre va nous donner un ouvrage de sa façon, c'est un petit enfant. Si c'est une fille, je doute fort qu'elle ressemble à Emélie et à Cornélie; si c'est un garçon, je serai fort attrapé de le voir ressembler à Cinna : la mère n'a rien du tout des anciens Romains ; elle n'a jamais lu les tragédies de son oncle, mais on peut être aimable sans être une héroïne de tragédie. »

Quand Voltaire se fit le commentateur de Corneille il dit que c'était un peu pour expier ses tragédies.

à Ferney. J'arrive dans un cabinet où sont épars des livres de toutes les langues et de toutes les idées. Il y a deux hommes qui travaillent aux destinées ou aux hasards du monde. Voltaire qui dicte, Wagnières qui écrit. Je m'incline devant Voltaire, qui me tend la main sans interrompre sa phrase sitôt faite. « Permettez, dit Wagnières, je crois que vous vous trompez sur les textes. — Allez toujours, dit Voltaire, je me trompe, mais j'ai raison. La vérité avant tout, l'histoire n'est pas faite, je la fais. » Pendant qu'il parle, je le regarde de la tête aux pieds. Il est dans un curieux équipage ; c'est bien le pendant de Jean-Jacques en Arménien : sa tête de feu emprisonnée dans une perruque gigantesque, une veste garnie de fourrures, une culotte ventre de biche, des sandales aux pieds, des livres plein les mains : voilà comment Voltaire m'apparaît. Tout en dictant et en caressant les enfants de Wagnières*, il me parle de Paris, d'un grand homme qui s'appelle Diderot, d'un polisson qui s'appelle Nonnotte; il me parle de la poésie en homme qui n'a pas pris

* Sur ses vieux jours, Voltaire aimait beaucoup les enfants. Wagnières était devenu père de famille à Ferney : Voltaire caressait ses enfants et voulait qu'ils jouassent à ses pieds. Quand il dictait, s'il entendait Wagnières répondre de travers à un de ses marmots tout barbouillé de confitures, il rudoyait Wagnières et prenait le parti des enfants. Sachez donc qu'il faut toujours leur répondre juste et ne jamais les tromper. » On voit que Voltaire était toujours plus préoccupé de son œuvre que de ses œuvres.

Un catholique, trop catholique, a dit de Voltaire : « Mauvais fils et mauvais père, » car il croit que, comme Jean-Jacques, *il a perdu ses enfants*. Un autre catholique plus sérieux, mais non moins passionné, M. de Bonald, a écrit : « Voltaire, J. J. Rousseau et d'Alembert ont vécu dans le célibat, on n'ont pas laissé leur nom dans la société. Ils semblent avoir redouté l'arrêt définitif de la postérité, et avoir voulu n'être jugés que par contumace. »

le temps d'être rêveur. Je lui parle de sa gloire, je demande la grâce de souscrire pour sa statue. « Hélas, je suis bien nu pour un poëte qui n'est ni jeune ni beau comme Apollon; mais je ne suis pas en peine, ce gueux de Fréron me drapera. — Ce Fréron, lui dis-je, c'est un aveugle devant vous. — Lui! c'est encore le seul critique. Il sait tout, ce coquin-là. »

Vient un Génevois qui lui vante son *Histoire de Russie.* Il s'impatiente, la vérité l'emporte sur l'orgueil. « Ne me parlez pas de mon Histoire; si vous voulez savoir quelque chose, prenez celle de Lacombe: il n'a reçu ni médailles ni fourrures, celui-là. »

Il me conduit dans son parc. Pendant que j'admire de bonne foi toutes les splendeurs de cette nature grandiose, lui, qui ne communie guère avec la nature, me fait d'une manière originale la satire de toute chose. Il retrouve à chaque pas tout l'esprit de Candide. Au détour d'une allée nous rencontrons le R. P. Adam, qui n'est pas « le premier homme du monde. » Le bonhomme s'incline et sourit. Il attend avec patience la première larme de repentir du pécheur. « Père Adam, où allez-vous? — A l'église. — Paresseux! » Le révérend père ne peut s'empêcher de rire. « Vous oubliez qu'il est l'heure de faire notre partie d'échecs. » Nous retournons au château; nous passons au salon. Voltaire se met à la table de jeu et demande du café. Déjà très-animé, il s'anime encore; le R. P. Adam n'ose profiter de ses avantages, il se laisse gagner avec la plus touchante résignation *.

* On sait que Voltaire avait menacé le R. P. Adam de lui jeter sa

Cependant Mme Denis vient, toute maussade, embrasser son oncle; elle se plaint de l'ennui, car l'ennui couche avec elle. C'est une vieille montre de la manufacture de Ferney qui ne marque plus l'heure de l'amour. Voltaire demande du café. On déjeune, Voltaire ne prend que du café. Viennent les visiteurs, il leur donne audience tout en se moquant de leur gravité. Il corrige les compliments outrés d'une manière plaisante. Ainsi un avocat se présente avec toute son éloquence de province. « Je vous salue, lumière du monde, dit-il avec emphase. — Madame Denis, apportez les mouchettes ! » s'écrie Voltaire. Après l'heure de la gloire, c'est l'heure des affaires. Viennent les fermiers, les emprunteurs, les locataires de Tourney et de Ferney, tout un monde nourri par Voltaire. Il demande du café, encore du café, toujours du café. Il se montre tour à tour facile et difficile; il accueille les uns en père de famille, les autres en seigneur de village. Il se promène encore dans le parc, quelquefois une bêche à la main, quelquefois un livre, jamais une fleur*. Les nouvelles de Paris viennent le surprendre; il pourrait alors se passer de café pour vivre à pleine vie. Il rentre tout agité, il écrit vingt lettres en moins d'une heure, faisant courir une plume imprudente qui se sauve par l'esprit. Le soir, les hôtes du château, Condorcet, Ximenès, Marmontel, La Harpe, Florian, viennent faire leur

perruque à marteaux à la face s'il osait le gagner. Un jour, le pauvre père, sûr de faire échec et mat, se leva tout effrayé, s'enfuit par la fenêtre et disparut dans le parc.

* Aux premières roses comme aux premières pêches, Voltaire en cueillait une et la baisait en souvenir de Mlle de Livry.

cour au roi, en compagnie de quelques dames et de quelques comédiennes.

V

Cependant le roi recevait les ambassadeurs des grandes puissances. Son ministre des relations extérieures, M. de Grimm, rapporte ainsi l'arrivée à Ferney du prince Koslowski: « Vers la fin du mois dernier, M. le prince Koslowski, dépêché en ambassade extraordinaire par l'impératrice de Russie, accompagné d'un officier des gardes, est arrivé au château de Ferney, et a remis à M. de Voltaire, de la part de Sa Majesté Impériale, une boîte ronde d'ivoire à gorge d'or, artistement travaillée et tournée de la propre main de l'impératrice. Cette boîte était enrichie du portrait de Sa Majesté Impériale, entouré de superbes diamants. Une pelisse magnifique fut en même temps remise au patriarche, de la part de Sa Majesté, pour le garantir du vent des Alpes. Ces présents étaient accompagnés d'une traduction française du *Code de Catherine II*, et d'une lettre digne et du génie qui l'a dictée et de celui auquel elle était destinée. On prétend que cette ambassade impériale a rajeuni Voltaire de dix ans. M. Hubert, connu par ses découpures, a proposé, il y a quelque temps, à Sa Majesté Impériale de faire la vie privée de M. de Voltaire dans une suite de tableaux, et cette proposition ayant été agréée, il est actuellement occupé de ce travail. Il a envoyé à l'impératrice, pour son coup d'essai, le tableau de la réception de l'ambassade impériale au château de Ferney.»

On n'a que trois portraits de Voltaire jeune; on en a trois cents de Voltaire vieux, sans compter les découpures de Hubert, qui représentent le vieux philosophe dans toutes les actions de la vie: à pied et en carrosse, au lit et à la table, écrivant sur un volume de l'*Encyclopédie*, ou donnant le pain bénit à ses paroissiens, dessinant l'architecture du château de l'Antechrist, et posant la première pierre d'une église; Voltaire à la ferme, Voltaire au salon, Voltaire jouant *Mahomet*, Voltaire partout, Voltaire toujours. Il a été souvent la proie des mauvais peintres. Il se laissait exécuter le plus souvent par charité pour le barbouilleur. Un jour, pourtant, il se trouva si laid dans son portrait et si laid dans la nature, car ce jour-là c'était un portrait pris sur le vif, qu'il décréta que les peintres ne seraient plus reçus à Ferney, hormis pour y trouver, comme tous les voyageurs, bonne table et bon gîte. Mais il eut beau faire, le peintre se présentait à Mme Denis sous la figure d'un marchand d'étoffes, ou à Voltaire sous la figure d'un bouquiniste. Et d'ailleurs, dans les promenades du poëte, les portraitistes se cachaient derrière les buissons, témoin cette lettre à Mme du Bocage: « Il est vrai, madame, qu'un jour, en me promenant dans les tristes campagnes de Berne avec un illustrissime et excellentissime avoyer de la république, on avait aposté le graveur de cette république, qui me dessina. Mais comme les armes de nos seigneurs sont un ours, il ne crut pas pouvoir mieux faire que de me donner la figure de cet animal. Il me dessina ours, me grava ours. »

Le maréchal de Richelieu était de la cour de Ferney:

« C'est mon héros et mon débiteur, » disait souvent Voltaire, mais le maréchal disait de Voltaire : « C'est mon ami*. » Le poëte avait écrit au début : « Mon héros ne sait pas l'orthographe, mais vous verrez qu'il sera de l'Académie avant moi. » Et en effet, cette prédiction s'était bientôt accomplie. Richelieu osa être courtisan à Ferney en regard de Versailles. Voltaire était son contemporain et son compagnon d'aventures. Ils s'étaient rencontrés deux fois sur le chemin de la Bastille ; ils avaient soupé ensemble ; ils avaient aimé les mêmes comédiennes ; ils avaient dominé leur siècle : Voltaire par les hommes, Richelieu par les femmes.

On a peine à croire aujourd'hui au triomphe insolent du duc de Richelieu, ce héros des ruelles, ce demi-dieu des oratoires, ce don Juan des coulisses qui enlevait du même coup la grande coquette, l'amoureuse et l'ingénue par-dessus le marché. En lisant ses hauts faits, on crie au roman ; mais les lettres sont encore là, plus vraies que celles de la *Nouvelle Héloïse*. Par exemple, en 1788, quand on dépouilla la correspondance du maréchal de Richelieu, on découvrit que le jour de sa réception à l'Académie il avait reçu trois lettres plus ou moins passionnées de Mlle de Charolais, de la d'Averne et de Mme de Villeroy. Une seule de ces trois lettres avait été décachetée, c'était celle de Mlle de Charolais. Les deux autres lettres avaient été mises dans un carton avec cette éti-

* On dira peut-être que Voltaire n'avait l'amitié de Richelieu qu'à la condition de lui prêter de l'argent. On n'a jamais pour ami celui à qui on prête de l'argent. Le maréchal avait des créanciers sans nombre, qui n'étaient pas pour cela de ses amis.

quette impertinente de la main du duc de Richelieu : *Lettres pour le même jour que je n'ai pas eu le temps de lire**.

Le maréchal de Richelieu alla plus d'une fois faire sa cour à Voltaire, mais c'était surtout aux femmes qui se trouvaient en pèlerinage à Ferney que le vainqueur de Minorque débitait ses galanteries surannées. Un soir, il dit à Voltaire qu'il y a trop de républicains de Genève à sa table et qu'il désire souper en tête-à-tête avec une jeune royaliste qui arrive de Paris. Voltaire ne veut rien refuser à son héros, parce que son héros est toujours son débiteur. Mais tout en soupant avec les républicains de Genève, il est inquiet de ses royalistes de Paris. Il se lève de table et va pour les surprendre dans leur tête-à-tête. « Je m'y attendais bien, » s'écrie-t-il en rentrant. Le maréchal de Richelieu était à genoux devant la dame, qui lui faisait l'injure de ne pas le prendre au sérieux. « Entre nous, dit Voltaire, je crois que je vous ai sauvés tous les deux d'une grande humiliation. »

Le prince de Ligne fut, comme le duc de Richelieu, un des courtisans du roi Voltaire, qui avait été le courtisan de son père cinquante ans plus tôt. A son arrivée à Ferney, Voltaire, de peur que sa visite ne fût ennuyeuse,

* Voici la lettre de Mme de Villeroy : « Je vous fais mes compliments, monsieur l'académicien, sur le discours que vous avez fait hier : j'aurais bien voulu en être témoin, et le cœur me battait à trois heures. Je n'oserais espérer qu'un homme tout occupé des sciences voulût bien coucher ce soir avec une pauvre ignorante comme moi, et qui ne pourra vous dire que tout grossièrement : *Je vous adore.* »

Et il n'avait pas lu cette lettre-là !

prit médecine à tout hasard afin de se pouvoir dire malade; mais il se reconnut bon prince et le garda quelque temps. « Je voudrais me rappeler, dit le prince de Ligne, les choses sublimes, simples, gaies, aimables, qui partaient sans cesse de lui; mais, en vérité, c'est impossible: je riais ou j'admirais, j'étais toujours dans l'ivresse*. »

Cette « ivresse » du prince de Ligne devant l'esprit de Voltaire me rappelle d'autres enthousiasmes princiers.

Si jamais poëte fut reconnu poëte à son aurore, c'est Voltaire. Qui donc, avant lui ou après lui, a trouvé un prince du sang pour lui rimer un compliment comme celui-ci ? Ces vers du prince de Conti, après la première

* Le prince de Ligne a détaillé Voltaire avec une subtilité toute voltairienne. « On aurait dit qu'il avait quelquefois des tracasseries avec les morts, comme on en a avec les vivants. Sa mobilité les lui faisait aimer, tantôt un peu plus, tantôt un peu moins : par exemple, alors, c'était Fénelon, La Fontaine et Molière, qui étaient dans la plus grande faveur. « Ma nièce, donnons-lui-en, du Molière, dit-il à Mme Denis; allons dans le salon, sans façon, recommencer les *Femmes savantes*, que nous venons de jouer. » Il fit Trissotin on ne peut pas plus mal, mais s'amusa beaucoup de ce rôle. Mlle Dupuis, belle-sœur de la Corneille, qui jouait Martine, me donnait quelquefois des distractions. Lorsque ce grand homme parlait, il n'aimait pas qu'on en eût. Je me souviens qu'un jour où il parlait et où ses belles servantes suisses, nues jusqu'aux seins à cause de la chaleur, passaient à côté de moi, il s'écria : « Gorge par-ci, gorge par-là, allez au diable! »

Il y a une jolie version de Grimm sur Voltaire et M. de Haller : « Un Anglais étant venu voir Voltaire à Ferney, il lui demanda d'où il venait. Le voyageur lui dit qu'il avait passé quelque temps avec M. de Haller. Aussitôt le patriarche s'écrie : « C'est un grand homme que M. de Haller ! grand poëte, grand naturaliste, grand philosophe, homme presque universel ! — Ce que vous dites là, monsieur, lui répond le voyageur, est d'autant plus beau que M. de Haller ne vous rend pas la même justice. — Mon Dieu, réplique M. de Voltaire, nous nous trompons tous les deux. »

représentation d'*Œdipe*, prouvent que Voltaire commença de bonne heure à avoir sa cour:

Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganippe,
Pour son premier projet il fait le choix d'Œdipe :
Et, quoique dès longtemps ce sujet fût connu,
Par un style plus beau cette pièce changée
Fit croire des enfers Racine revenu,
Ou que Corneille avait la sienne corrigée.

Et le duc de Villars, qui écrivait à Voltaire malade: « Personne ne connaît mieux que vous les Champs Élysées, et personne assurément ne peut s'attendre à y être mieux reçu. Vous trouverez d'abord Homère et Virgile qui viendront vous en faire les honneurs et vous dire avec un sourire malicieux que la joie qu'ils ont de vous voir est intéressée, puisque, par quelques années d'une plus longue vie, leur gloire aurait été entièrement effacée. L'envie et les autres passions se conservent en ces pays-là; du moins, il me semble que Didon s'enfuit dès qu'elle aperçoit Énée: quoi qu'il en soit, n'y allons que le plus tard que nous pourrons. »

Mais il faudrait soixante-dix volumes pour inscrire tous les vers, tous les compliments, tous les éloges des courtisans de Voltaire, à commencer par Frédéric le Grand et Catherine la Grande*.

* L'impératrice de Russie se faisait peindre pour son frère des Alpes, et le roi de Prusse écrivait ses hymnes à Voltaire jusque sur les services de porcelaine qu'il lui envoyait à Ferney. « Il y avait, dit Grimm, sur les pièces de cette merveille de Saxe, des Arions portés par des dauphins, des Orphées, des Amphions, des lyres et tous les divers emblèmes de la poésie. Le patriarche a répondu au

VI

Mme Suard, qui tout enfant avait vu venir Voltaire chez son père dans un voyage de Flandre, lui rendit cette visite à Ferney quand Voltaire allait mourir. Suard a publié les lettres de sa femme datées de Ferney. En les lisant on sent à chaque ligne que c'est la vérité elle-même qui parle; or, la vérité a ce jour-là des enthousiasmes religieux pour celui qui ne songeait plus qu'à sa mission providentielle, tout en gardant le scepticisme du cœur. Voltaire disait alors à Lazare: « Je vais descendre dans le tombeau, mais je soulève de ma main défaillante le couvercle du tien et je te dis: Sois libre, pauvre homme! »

Mme Suard peint fidèlement avec quelle sainte ardeur on allait alors en pèlerinage à Ferney. « Enfin, s'écrie-t-elle dans sa première lettre, j'ai vu M. de Voltaire! Jamais les transports de sainte Thérèse n'ont pu surpasser ceux que m'a fait éprouver la vue de ce grand homme. Il me semblait que j'étais en présence d'un dieu; le cœur me battait avec violence en entrant dans la cour de ce château consacré. » Voltaire était allé se promener. Il revint bientôt en s'écriant: « Où est-elle? c'est une âme que je viens chercher. » Et Mme Suard s'avance toute pâle

roi que Sa Majesté mettait ses armes partout. Le roi a répliqué par une lettre charmante, où, en parlant de la fable des dauphins, il dit, entre autres : « Tant pis pour les dauphins qui n'aiment pas les grands hommes. » Ce commerce soutenu qui s'établit entre les souverains et les philosophes appartient à notre siècle.

et toute chancelante: « Cette âme, monsieur, elle est toute remplie de vous; si on brûlait vos œuvres, on les retrouverait en moi. — Corrigées, » dit Voltaire avec ce vif esprit d'à-propos qu'il garda jusqu'au dernier moment.

Mais je laisse parler Mme Suard. « Il est impossible de décrire le feu de ses yeux, ni les grâces de sa figure. Quel sourire enchanteur! Ah! combien je fus surprise quand, à la place de la figure décrépite que je croyais voir, parut cette physionomie pleine d'expression; quand, au lieu d'un vieillard voûté, je vis un homme d'un maintien droit, élevé et noble avec abandon. Il n'y a pas dans sa figure une ride qui ne forme une grâce. » Voltaire avait quatre-vingt-un ans.

Mme Suard lui débita tous ses enthousiasmes. « Vous me gâtez, vous voulez me tourner la tête; je vais devenir amoureux de vous. » Et en effet, voilà Voltaire amoureux. Mme Suard lui baise les mains et le conjure de se retirer dans son cabinet. Il rentre chez lui et elle se promène dans les jardins. Mais au détour d'une allée, voilà Voltaire, plus jeune que jamais, qui la surprend et joue les Clitandre.

Au dîner, Voltaire croit qu'il a vingt ans, et il mange des fraises comme lorsqu'il les cueillait dans les bois avec Mlle de Corsembleu. Mais les fraises ne passèrent pas; l'amour eut une indigestion. « C'est égal, dit-il le lendemain quand il revit Mme Suard, vous me rendez la vie. » Et comme elle lui baisait les mains: — « Je suis heureux d'être mourant; vous ne me traiteriez pas si bien si je n'avais que vingt ans. — Je ne pourrais

vous aimer davantage, mais je serais forcée de vous cacher les battements de mon cœur, si vous aviez vingt ans. »

Et Mme Suard écrit à son mari : « Les quatre-vingts ans de M. de Voltaire mettent ma passion bien à l'aise. » Toutefois, Mme Suard parle à son mari de Voltaire avec une adoration qui eût peut-être inquiété le futur secrétaire perpétuel, si déjà elle ne l'eût habitué aux tendresses extraconjugales avec son ami Condorcet. « Il faut voir, dit-elle, avec quelle grâce Voltaire a voulu se mettre à mes pieds. » Ses yeux, brillants comme ceux de l'aigle, me donnent l'idée d'un être surhumain ; je n'en ai pas dormi. »

Un peu plus tard, dans la journée, Mme Suard revoit Voltaire. Cette fois, il s'est fait beau : il a mis sa plus belle perruque et sa robe de chambre des Indes. Que lui dit Mme Suard en le voyant si bien habillé ? « Vous me rappelez aujourd'hui la statue de Pigalle. — Vous l'avez donc vue ? — Si je l'ai vue ! je l'ai baisée. — Elle vous l'a bien rendu, n'est-ce pas ? » dit Voltaire en ouvrant les bras.

Et on monte en carrosse. Et on va se promener dans les bois : « J'étais dans le ravissement ; je tenais une de ses mains que je baisai une douzaine de fois. Heureusement que Voltaire n'était pas seul dans le carrosse. M. de Soltikof, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies à la cour du roi Voltaire, assistait à ce rajeunissement du vieux Titon. Le voyage fut charmant. On traversa des bois plantés par Voltaire, qui étaient déjà des bois sérieux, pour arriver à une belle

ferme où le philosophe fit admirer sa grange et sa vacherie. Il fallut que Mme Suard prît des mains de Voltaire une tasse de lait, une belle tasse de porcelaine de Sèvres envoyée par Mme de Pompadour. Et Voltaire s'écriait :

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge
Comme le grand Virgile occupa son printemps!
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage;
Il cultivait la terre et chantait ses présents;
Mais, bientôt ennuyé des plaisirs du village,
D'Alexis et d'Aminte il quitta le séjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.
C'est la cour qu'on doit fuir, c'est ici qu'il faut vivre!
Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre :
Tu gardas les troupeaux, mais c'était ceux d'un roi :
Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi;
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versaille et sa vaste étendue *.

Il fallut bientôt que Voltaire s'arrachât à ces dernières illusions de l'amour, qui n'étaient d'ailleurs plus qu'un jeu pour ce Prométhée déchaîné. Mme Suard lui écrivit sa lettre d'adieu; Voltaire répondit par celle-ci : « J'ai écrit à votre mari que j'étais amoureux de vous. Ma passion a bien augmenté à la lecture de votre lettre. Vous m'oublierez au milieu de Paris ; et moi, dans mon désert où l'on va jouer *Orphée*, je vous regretterai comme il regrettait Eurydice ; avec cette différence, que c'est moi le premier qui descendrai aux enfers, et que vous ne viendrez point m'y chercher. »

* Comment M. Vitet, qui a écrit le poëme des *Jardins*, ce poëme que Delille chanta « sur cette serinette qu'il appelait sa lyre, » n'a-t-il rien dit des jardins de Ferney? C'est que pour M. Vitet, les lignes sont le style du paysage : il est pour Le Nôtre, contre Kent.

Avant de quitter Voltaire, Mme Suard lui avait demandé sa bénédiction. « Je vais faire un long voyage, donnez-moi votre bénédiction. Je la regarderai comme un préservatif aussi sûr contre tous les dangers que celle de notre saint-père. »

Voilà comment parlait Mme Suard la chrétienne, subjuguée par la royauté de l'apostolat de Voltaire. Ce ne fut ni le roi ni l'apôtre qui répondit. Voltaire regardait la dame d'un air fin et doux : « Mais je ne puis vous bénir de mes doigts ; j'aime mieux vous passer mes deux bras autour du cou. » Et il embrassa Mme Suard. Voltaire ne devait donner qu'une fois sa bénédiction pour unir le monde nouveau au monde ancien dans l'esprit de Dieu et de la liberté : il la donna au fils de Flanklin.

Au temps de la visite de Mme Suard, Voltaire passait presque tout son temps couché. En ce temps-là, le trône de Voltaire, c'était donc son lit. On l'y trouvait assis, couronné d'un bonnet de nuit attaché par un ruban toujours frais, habillé d'une veste de satin blanc. En face de son lit était appendu le portrait de Mme du Chastelet. Dans la ruelle, il voyait à toute heure les figures de Calas et de Sirven, deux gravures de la fabrique d'Épinal, qui pour lui étaient plus expressives que les Vierges de Raphaël.

Ne prenant que du café à la crème, ne dînant pas, soupant à huit heures avec des œufs brouillés, il travaillait tout le jour et ne réservait qu'une heure aux étrangers qui lui venaient faire leur cour. La table du château était plus abondante que la sienne. Son hospitalité était celle d'un roi. Tous les visiteurs, tous les pèlerins, tous les

enthousiastes trouvaient, quelle que fût l'heure, une bonne volaille arrosée de vin de Moulin-à-Vent. Cette hospitalité commençait aux grands seigneurs et ne s'arrêtait pas aux pauvres. Je lis dans une lettre de Mme Suard que tous les paysans qui passaient par Ferney y trouvaient un dîner prêt et un pièce de vingt-quatre sous pour continuer leur route. Les insulteurs du roi Voltaire — de l'avare Voltaire — auraient-ils donné une pistole?

VII

Tout le monde allait à Ferney, tout le monde écrivait au roi de Ferney. « Rois, princes, courtisans, poëtes, artistes, chacun voulait avoir un mot ou un regard du phénomène près de disparaître. » C'est l'aveu d'un ennemi.

Comme tout le monde, Marmontel fit son voyage à Ferney. Le croirait-on? ce père qui écrit pour l'instruction de ses enfants conte que, le jour de son départ, Voltaire lui lut deux chants de *la Pucelle;* et il s'écrie, avec son emphase habituelle: « Ce fut pour moi le chant du cygne. »

J'ai parlé de Marmontel, parlerai-je de La Harpe, un autre courtisan qui est parti de Voltaire pour arriver à Rome? Tout chemin mène à la ville éternelle. Le chemin, pourtant, n'est-il pas mauvais qui mène de l'enthousiasme au mépris, du rôle de serviteur dévoué au métier d'esclave insulteur? La Harpe, — pareil à ces royalistes plus royalistes que le roi, jusqu'au jour où ils s'asseyaient sur les bancs de la République, — La Harpe fut plus Voltai-

rien que Voltaire, tant qu'il fut permis d'aspirer à la succession de son maître. Dépassé, sifflé, annihilé par ses frères cadets de la coterie, il passa dans un autre couvent. Mais ce fut son châtiment; il n'y put être abbé, ni prieur. Le Christ n'aime guère les incrédules qui, devenant vieux, se font chrétiens contre les autres.

Florian, un peu cousin de Voltaire, avait onze ans lorsqu'il entra comme page à la cour de Ferney. Le R. P. Adam condamne le jeune Florian à faire des thèmes; et comme celui-ci était souvent embarrassé pour mettre en latin ce qu'il n'entendait pas trop bien en français, il s'en allait prier Voltaire de lui *faire sa phrase*. Voltaire faisait la phrase avec tant de bonté, que l'écolier s'en retournait *croyant que c'était lui-même qui l'avait faite*. Voltaire courut les buissons avec son écolier; il éveilla en lui la gaieté de l'esprit; il altéra un peu l'*homme de la nature*. A dater de son séjour à Ferney, Florian rêva un peu moins, il parla un peu plus : il suivit même si bien les leçons du maître, qu'il imita jusqu'au sourire malin du philosophe. « C'est cela, disait Voltaire, aie l'air d'avoir de l'esprit, et l'esprit viendra. »

Voltaire recevait beaucoup de lettres et en écrivait beaucoup. Dans cent ans, on n'aura pas encore retrouvé la moitié des lettres de Voltaire. J'en ai tout un volume; j'en sais de fort belles qui ne sont pas non plus imprimées. Quand le courrier était parti, il craignait d'avoir oublié quelqu'un, un roi ou un poëte*. Dans sa fureur d'écrire des lettres, il en adressait aux morts.

* A qui n'a-t-il pas écrit :
L'empereur de la Chine, à qui j'écris souvent...

Il avait quatre-vingts ans quand il écrivit à Horace:

Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Épicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés,
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre
Je te dis, mais tout bas : Heureux un peuple libre!

C'est le philosophe qui parle, mais voici le poëte:

J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

C'est encore le poëte, le vieil enfant gâté des Muses, qui rime des quatrains à Mme du Barry. La maîtresse de Louis XV avait envoyé à Voltaire son portrait par ambassadeur, avec deux baisers. Il lui prouva que — la plume à la main — c'était toujours le Voltaire des belles années.

Quoi! deux baisers sur la fin de ma vie!
Quel passe-port vous daignez m'envoyer!
Deux, c'est trop d'un, adorable Égérie:
Je serais mort de plaisir au premier.

Et après ce quatrain, il embrasse deux fois le portrait de la comtesse, en s'écriant:

C'est aux mortels d'adorer votre image,
L'original était fait pour les dieux.

Il écrivit aussi des alexandrins à Boileau :

J'ose agir sans rien craindre, ainsi que j'ose écrire.
Je fais le bien que j'aime; et voilà ma satire.

C'était toujours l'aveugle Voltaire contre ses ennemis. Dès 1768 on avait baptisé un vaisseau de ce nom sans baptême ; au lieu de l'envoyer aux rivages de la poésie, comme Horace y poussait par ses vœux le vaisseau de Virgile, le dirai-je ? il l'envoyait débarquer Patouillet et Nonnotte *aux chantiers de Toulon.*

VIII

Comme tous les rois, Voltaire a eu son fou *, c'était l'abbé de Voisenon. Il l'avait choisi parmi les abbés, le païen ! Voltaire avait d'abord pris l'abbé de Bernis pour son fou, mais celui-là resta à Louis XV **.

Au séminaire, Voisenon, déjà inféodé à Voltaire, mon-

* Voltaire l'appelait son évêque, témoin cette lettre à l'abbé qui lui avait envoyé son motet, *les Israélites sur la montagne d'Oreb* : « Mon cher évêque, on ne peut pas mieux demander à boire. C'est dommage que Moïse n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens. Mais je me flatte que pour Pâques prochain vous ferez une noce de Cana. Ce miracle est au-dessus de l'autre, et rien ne vous manquera plus quand vous aurez apaisé la soif des buveurs de l'Ancien et du Nouveau Testament.

« Dieu me punit d'avoir été quelquefois malin, mais vous me donnerez l'absolution. »

** « Il y a un mois que quelques étrangers étant venus voir ma cellule, nous nous mîmes à jouer le pape aux trois dés : je jouai pour le cardinal Stopari et j'amenai rafle. Mais le Saint-Esprit n'était pas dans mon cornet. Ce qui est sûr, c'est que l'un de ceux pour qui nous avons joué sera pape. Si c'est vous, je me recommande à Votre Sainteté. »

tra le chemin à Boufflers ; il écrivit des contes libertins qui ont plus tard enrichi le bagage de Mme Favart. Il sortit du séminaire pour aller déposer une carte de visite à la Comédie-Française. Cette carte de visite était une comédie qui avait pour titre *l'École du monde.* Après la représentation, les comédiens renvoyèrent l'auteur à l'école ; mais les comédiennes le gardèrent dans la coulisse jusqu'au jour où l'évêque de Boulogne, jugeant qu'il avait bien assez gagné le ciel comme cela, l'appela pour conduire son diocèse, et le baptisa grand vicaire. Voisenon, qui était capable de tout, se mit à faire des sermons comme il faisait des comédies. Mais si les comédies furent trouvées tristes, les sermons furent trouvés gais. On s'amusa beaucoup de ses sermons, mais il entraîna peu de monde au tribunal de la pénitence, ce qui n'empêcha pas que, peu de temps après, le cardinal de Fleury ne lui offrît l'évêché de Boulogne. « Comment voulez-vous, monseigneur, que je conduise un diocèse, quand j'ai tant de peine à me conduire moi-même ? » D'Alembert disait qu'il fallait donner à Voisenon l'évêché du bois de Boulogne.

« Il y a des bêtises qu'un homme d'esprit achèterait. » C'est l'abbé de Voisenon qui a dit ce beau mot ; or ce qui lui a le plus manqué, à cet homme qui était tout esprit, c'était de ces bêtises qui donnent un corps à l'esprit, parce qu'elles sont la force humaine.

L'abbé de Voisenon a fait des opéras-comiques et des contes libertins. Il a mal dit la messe, mais il a lu le bréviaire de l'amour. « Aimons-nous les uns les autres, » disait-il avec onction à Mme Favart. Plus d'une fois son

confesseur lui a remis ses péchés, mais cela lui coûtait cher; un jour il lui fallut acheter son pardon moyennant mille écus pour le saint-siége, deux mille écus pour les pauvres, et le bréviaire tous les matins! Mais, s'il faut en croire le comte de Lauraguais, Mme Favart partagea avec Voisenon la dernière pénitence.

Il cachait une épée sous sa soutane. Il ne permettait pas aux duellistes de parler haut devant lui *. Il était d'ailleurs très-facile à vivre, pourvu qu'on ne parlât pas mal devant lui de Dieu, de Voltaire et de Mme Favart. Je Je crois qu'il ne connaissait pas Dieu, mais il connaissait Voltaire et Mme Favart.

Vaillant l'épée à la main, l'abbé de Voisenon n'était pas vaillant dans la bataille de la vie. Il passa sa vie à mourir. « Que faites-vous ? lui demandait-on. — Je suis en train de mourir, » répondait-il invariablement.

Si on ne le rencontrait guère à la messe, on le rencontrait beaucoup à la cour de Voltaire. Il avait l'art d'être toujours chez lui sans avoir jamais eu de maison. Je ne parle pas du château de Voisenon, qu'il regardait comme son sépulcre et où il n'allait que dans ses jours de maladie, « pour être, disait-il, de plain-pied avec le tombeau de ses pères. »

Après plus d'un demi-siècle de folies, Mme Favart étant morte, il jugea que le temps était venu pour lui de se

* Laplace raconte qu'il eut un duel avec un officier aux gardes qui avait voulu railler toute la séquelle des capucins. L'officier alla au rendez-vous comme à une partie de plaisir, disant qu'il ne ferait qu'une bouchée du petit abbé; mais le petit abbé le souffleta galamment du bout de son épée, et le désarma avec une grâce parfaite.

faire enterrer. Il demanda la permission à Voltaire de partir pour l'autre monde, et s'en alla au château de Voisenon. Voltaire lui fit son épitaphe; aussi sa dernière heure ne fut pas l'heure de la pénitence. Le curé l'exhortait à se réconcilier avec Dieu en lui montrant le crucifix. « Rupture entière, monsieur le curé, dit le sacrilége abbé ; je vous rends lettres et portrait. » Les lettres, c'était le bréviaire ; le portrait, c'était le crucifix! O Voltaire! voilà quel fut ce jour-là le soixante et onzième volume de tes œuvres !

« Voltaire, a dit Voisenon, est certainement l'homme le plus étonnant que la nature ait produit dans tous les siècles; quand elle le forma, sans doute il lui restait un plus grand nombre d'âmes que de corps, ce qui la décida à en faire entrer cinq ou six différentes dans le corps de Voltaire. Peut-être ne fut-elle aussi généreuse qu'aux dépens de quelques autres; car on rencontre bien des corps où elle a oublié de mettre une âme. Il y a dans Voltaire de quoi faire passer six hommes à l'immortalité. »

Par aventure, le fou du roi parla une fois en sage.





VI

LE PEUPLE DE VOLTAIRE

Si Voltaire avait des courtisans et des flatteurs, il avait aussi son peuple. Quiconque avait souffert était admis dans le royaume de son intelligence. Ce peuple, c'était les opprimés, les malheureux, les torturés, tous ceux qui errent dans le ciel de l'histoire avec une plaie au flanc, morts ou vivants, qu'importe ! Pour l'homme de génie comme pour Dieu, tout existe dans un présent éternel.

Pendant que le roi Louis XV jetait aux sultanes de son sérail le mouchoir brodé aux armes de la France, le roi Voltaire veillait, armé de la raison, pour le règne de la justice.

En 1761, un coquin perdu de débauches, Marc-Antoine Calas, revint chez son père, non pas comme l'enfant prodigue pour renaître à une vie nouvelle après le festin du veau gras, mais pour terminer par le suicide une exis-

tence qu'il n'avait pas le courage de porter plus longtemps. Le père était protestant ; c'était un beau vieillard qui vivait en Dieu, adoré dans sa famille, et qui, âgé de près de quatre-vingts ans, n'avait jamais eu qu'un chagrin : son fils Marc-Antoine. Son premier fils s'était converti au catholicisme ; le vieux Calas l'avait aimé catholique comme il l'eût aimé protestant. Un magistrat fanatique, ennuyé de n'avoir rien à condamner, s'imagina que le père avait tué son second fils pour l'empêcher à son tour de se faire catholique ; et du premier coup on jette toute la famille dans un cachot. Le père paralytique, la mère à moitié folle de douleur, le fils qui proteste au nom du Dieu des chrétiens, la sœur, déjà mère de famille, la petite sœur qui est à la veille de ses noces. Ce n'est pas tout. On met sur la tête du débauché la couronne du martyre ; on lui met à la main une branche de palmier ; on lui met dans l'autre la plume qui devait, assure le magistrat, écrire son abjuration. La confrérie des pénitents blancs, pour finir la comédie, vient chanter la messe des morts pour le repos de l'âme de ce saint improvisé.

Cependant on interroge le vieillard, on interroge sa femme, on interroge ses enfants. Tous répondent par des larmes. « Ce sont vos larmes qui vous accusent, » disent les magistrats. On menace de mettre toute la famille à la question ; mais les quatre-vingts ans du père le sauvent, lui et les siens, de la torture. En vain la vérité crie de toutes ses forces : les juges veulent des coupables. Calas est condamné au supplice de la roue, sa femme et ses enfants sont bannis de France.

Où iront-ils ? Il n'y a maintenant qu'un homme de toute cette nation qui daignera leur ouvrir sa porte, les appuyer sur son cœur et défendre leur cause. Le père a subi le supplice de la roue, mais il faut sauver sa mémoire. A cette famille, riche hier, aujourd'hui frappée de toutes les misères, il faut lui rendre son bien et son honneur.

Allons, Voltaire, c'est à toi d'écrire le dernier mot de cette tragédie de Calas qui comptera dans tes œuvres bien plus qu'*Œdipe*, bien plus que *Mahomet*, bien plus que *Zaïre*.

Voltaire passa trois années de sa vie à demander justice ; la justice vint enfin. Ce fut un beau spectacle que le jour où la France déclara, aux applaudissements de Paris et du monde, que la cause que Voltaire avait prise contre la justice était la cause de la justice. Calas fut déclaré innocent ; on réhabilita sa mémoire ; sa famille proscrite rentra dans sa patrie et dans ses biens. En outre, le ministre du roi Louis XV, qui était ce jour-là le ministre du roi Voltaire, donna cent mille livres à cette malheureuse famille pour payer le crime du parlement du Languedoc.

Durant ces trois mortelles années, Voltaire vécut tout entier dans cette cause célèbre. Il se reprochait comme un crime ses moindres sourires. Si la lumière ne s'était pas faite, il n'eût pas survécu à cette iniquité. Quand plus tard, à son dernier voyage à Paris, il entendait dire autour de lui : « C'est l'auteur de la *Henriade*, c'est le sauveur des Calas, » il pensait avec raison que l'homme l'emportait de beaucoup sur le poëte.

Après les Calas ce furent les Sirven, seconde édition de la même tragédie, moins le dénoûment tragique. Voltaire triomphe encore. Mais Voltaire ne fut pas toujours écouté. On comprit en France que si on laissait faire le roi de Ferney, il allait renouveler l'édit de Nantes. Les cris de douleur que Voltaire poussait depuis longtemps déjà à tous les anniversaires de la Saint-Barthélemy, il les poussa bientôt, plus désolé que jamais, devant le supplice du chevalier de La Barre, un jeune homme de vingt ans qui avait méconnu, après souper en folle compagnie, la divinité du Christ dans ses images; qui, le matin, pendant qu'on le coiffait, avait chanté un refrain irréligieux. Cette fois, ce fut le parlement de Paris qui donna tort à Voltaire, en consacrant la condamnation de cet enfant gâté qui avait commis un autre crime, le crime d'avoir lu Voltaire.

Le chevalier de La Barre demanda grâce à Louis XV, qui fit le signe de la croix par la main de Mme du Barry et qui fut impitoyable, dans la crainte du Dieu vengeur. L'enfant subit la question, — lui qui n'avait rien à dire; — on lui arracha la langue, — cette langue qui avait osé chanter quelques chansons impies de l'abbé de Grécourt, de l'abbé Voisenon ou de l'abbé de Bernis, — et on le décapita, — et on le brûla dans un feu de joie *.

* « On persécute à la fois par le fer, par la corde et par les flammes, la religion et la philosophie; cinq jeunes gens ont été condamnés au bûcher pour n'avoir pas ôté leur chapeau en voyant passer une procession à trente pas! Est-il possible, madame, qu'une nation qui passe pour si gaie et si polie soit en effet si barbare! »

Le magistrat qui avait accusé Calas mourut fou enragé; un des

Ce fut un cri d'horreur qui retentit dans toute la France, qui monta jusqu'au ciel et qui rouvrit la blessure du Fils de Dieu.

Calas avait quatre-vingts ans et le chevalier de La Barre n'en avait pas vingt. « On s'est indigné pendant un jour, mais on est allé le soir à l'Opéra-Comique. »

Voltaire ne fut jamais plus éloquent qu'en se faisant l'avocat des pauvres et des sacrifiés. A-t-on oublié sa lettre à l'évêque d'Annecy*?

Le trait le plus frappant de Voltaire, c'était le sentiment de la justice. Cet homme, dont le cœur était dans la tête, ne s'attendrissait point sur des chimères; mais toute violation du droit, tout outrage à l'humanité lui arrachait un de ces cris qui traversent les âges. Ce qu'il y avait de plus sensible chez lui, c'était la raison, une raison droite, tolérante pour les faiblesses humaines, inexorable pour les institutions fondées sur l'erreur ou sur la barbarie.

---

juges du chevalier de La Barre mourut frappé par le tonnerre, en allant vendre des cochons au marché, car c'était un marchand de bestiaux. O justice des temps regrettés!

* « Le curé d'un petit village nommé Moëns, voisin de ma terre, « a suscité un procès à mes vassaux de Ferney; et ayant souvent « quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément « des cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur « vie. Il leur a fait pour quinze cents livres de frais pendant qu'ils « labouroient leurs champs, et a eu la cruauté de compter parmi « ses frais de justice les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous « savez mieux que moi, monseigneur, combien, dès les premiers « temps de l'Eglise, les saints Pères se sont élevés contre les mi- « nistres sacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps « destiné aux autels. Mais si on leur avoit dit : Un prêtre est venu, « avec des sergents, rançonner de pauvres familles, les forcer de « vendre le seul pré qui nourrit leurs bestiaux, et ôter le lait à « leurs enfants, qu'auroient dit les Jérôme, les Irénée, les Augustin? »

Ses sympathies ne connaissaient aucune limite de sectes ni d'écoles : sa charité était universelle. Il eût détaché Jésus de la croix simplement parce qu'il le croyait le fils de l'homme ; il eût arrêté la main qui présentait la coupe à Socrate ; il eût éteint le bûcher de Jean Huss, en prouvant aux bourreaux que le bûcher brûle et n'éclaire pas ; il eût dit aux moines qui serraient les jambes de Campanella dans des bottes de fer : « Est-ce ainsi que vous croyez apprendre au genre humain à marcher droit ? » Il eût dit à la sainte inquisition *examinant* Galilée : « Que vous importe le mouvement de la terre, si c'est dans le ciel qu'elle tourne ? » Il eût fait rougir les juges de Savonarole et ceux de Jordano Bruno, en leur demandant s'ils croyaient éteindre le soleil en lui jetant des pierres. Il eût dit à Calvin rôtissant Servet : « Quelle est cette liberté d'examen qui n'échappe au feu que pour allumer le feu ? »

Parmi ce peuple de victimes il avait des sujets préférés, c'étaient ceux dont la blessure saignait encore : les ombres de la Saint-Barthélemy. Dès qu'il sut lire, il s'indigna de toutes ses larmes et de toutes ses colères contre les sanglantes matines. Le marquis de Villette raconte que tous les ans Voltaire éprouvait un accès de fièvre le jour anniversaire de ce lugubre massacre. Peut-être l'auteur de la *Henriade* avait-il pris trop de café : il eût pu se contenter de la fièvre de l'indignation ; celle-ci du moins était sincère. Non content d'imprimer le sceau de la réprobation aux auteurs de cette nuit sanglante, il a ce qui est mieux encore, consolé les morts en les enveloppant du linceul de la gloire. Ces spectres vengeurs

qui ont secoué l'anathème sur l'agonie de Charles IX passaient sur la tête de Voltaire en le bénissant. Coligny saluait cette majesté enfermée à la Bastille, Voltaire premier et dernier du nom. Les morts ne saluent que ce qui est immortel. C'est à la Bastille que Voltaire, qui n'avait ni plume ni encre, alignait ces vers sur les pages encore blanches de son esprit :

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirants sous leurs toits embrasés,
Les enfants au berceau sur la pierre écrasés.
Du haut de son palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête ;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux ;
Et de Paris en feu, les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.
Que dis-je ! ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
Le roi, le roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées.

Une chose manque à Dante, c'est l'attendrissement. Je n'aime point son Virgile contemplant d'un œil sec les mystères et les profondeurs de la souffrance éternelle. Voltaire, lui, a, sous le masque du sourire plissé et grimaçant, le cœur de sainte Thérèse : il aime les damnés de l'histoire, il plaint les démons. Si sa tendresse n'est pas drapée dans la poésie, elle n'en est que plus vraie et plus profonde. L'émotion de Voltaire ressemble à celle du volcan qui jette rarement des larmes parmi la cendre et le feu, mais ce sont des larmes brûlantes.

On a beaucoup parlé de l'esprit de Voltaire, mais on n'a pas assez dit que cet esprit était une arme, l'arme de la raison et de la justice. Ses railleries ne tuaient que de fatales erreurs ou de mauvaises actions. Quant aux méchants, il les blessait pour les guérir. Je ne découvre dans ses écrits qu'un genre de haine implacable, la haine du mal, la haine des lois sanguinaires, la haine du supplice immérité ou des châtiments qui rendent la victime intéressante en dépassant la limite de l'expiation.

Si Voltaire n'eût été que poëte et écrivain, il eût pu éblouir le monde par les qualités inépuisables de sa nature; mais il n'eût point régné comme il l'a fait sur toute l'Europe. Son signe à lui, ce qui l'isole — dans les hauteurs étoilées — même des autres grands hommes, c'est d'avoir personnifié son temps, d'avoir été la couronne de la révolution naissante. Voltaire ne croyait point aux incarnations, il avait tort : la société de 89 s'était faite homme dans cet adversaire ardent de tous les abus, de toutes les violences, de tous les mensonges. Les prisonniers de la Bastille étaient son peuple ; les vainqueurs qui prenaient la Bastille étaient son peuple encore. Les cahiers du tiers état, c'était Voltaire qui les avait rédigés, au style près. Toutes les réclamations légitimes des campagnes et des villes avaient été visées par lui. *Nous Voltaire, roi de France par la grâce de la raison publique, nous avons lu et approuvé...* Il n'apposait son veto que sur l'injustice ou sur l'erreur.

Il comptait autant de sujets que de malheureux, et il en comptait dans toutes les classes de la société, car l'ancien régime pesait sur toutes les têtes. De l'esprit, Voltaire le

répandait à flots; des fleurs, il en jetait partout, mais son œuvre littéraire recouvrait une mission plus sérieuse. Il marchait sur le feu, parmi les cendres d'une société qu'il remaniait de fond en comble. C'était le roi de la destruction, mais de la destruction intelligente, qui abat d'une main et qui reconstruit de l'autre *.

Ses triomphes furent des fêtes pour l'humanité.

Le 5 février 1778, un de ces beaux jours d'hiver qui sourient quelquefois aux vallées de la Suisse, Voltaire oublie son grand âge; il secoue la neige des ans, il se coiffe de sa perruque poudrée, prend sa canne à pomme d'or et s'achemine vers Paris. Le 10, à trois heures et demie de l'après-midi, la grande nouvelle se répand par toute la ville : « Voltaire est arrivé ! » Toute la population s'émeut comme un seul homme. Le quai des Théatins est encombré d'une multitude immense. Les voitures ne circulent plus; le peuple qui stationne refoule le peuple qui accourt. Le roi de la pensée trône dans l'hôtel Villette, en face du palais des Tuileries désert. Chaque fois que Voltaire se montre à la fenêtre, les acclamations retentissent jusque sur les ponts, jusque sur l'autre rive du fleuve. Voltaire règne, il règne sur la ville et sur la cour.

* Son peuple littéraire il le voulait libre et digne de la République de Platon.

« C'est un spectacle qui peut servir à la connaissance du cœur humain, que de voir certains hommes de lettres ramper tous les jours devant un riche ignorant, venir l'encenser au bas bout de sa table, et s'abaisser devant lui, sans autre vue que celle de s'abaisser. Ils sont bien loin d'oser en être jaloux : ils le croient d'une nature supérieure. »

Et Voltaire prêchait d'exemple : « Faites votre fortune ou soyez fiers devant la fortune d'autrui. »

Toutes les classes de la société, la noblesse, le clergé, le tiers état, concourent à ce triomphe, car Voltaire a des amis dans tous les ordres. Mais au milieu de cette foule mêlée, qui se distingue le plus par la ferveur de son admiration et ses cris de « Vive Voltaire! » qui donc se presse autour de la voiture pour dételer les chevaux? qui donc traîne et acclame le triomphateur? Des hommes aux bras nus. Qui donc répand des fleurs sur la route? Des femmes qui ne connaissent de la vie que les misères.

Le dieu de la pensée est salué et béni par ceux qui ne savent pas même lire. Un instinct électrique leur révèle que le génie des lumières est aussi l'étoile du peuple. Quiconque a pleuré, souffert, espéré, se console dans l'ovation de ce vieillard, penché comme un roseau, caressé par le souffle de cette tempête qui va déraciner le grand chêne de la monarchie. Le buste de Voltaire est couronné sur tous les théâtres. Qu'adore dans le patriarche de Ferney cette multitude émue jusqu'aux larmes, jusqu'au délire? L'intelligence. Mais le monde a vu passer l'intelligence sous les traits de Descartes, de Pascal et d'autres philosophes, sans afficher de semblables transports. Les préjugés? D'autres les ont combattus avec le même courage. Les abus? D'autres les ont dénoncés. L'erreur? Fontenelle lui-même avait ri de cet enfant en cheveux blancs. Non, il faut le dire : ce que le peuple aimait dans Voltaire, c'était la bonté.

Oui, il était bon jusque sous sa raillerie la plus mordante. Son indignation était le cri de la tolérance irritée. Il ne voulait pas la mort de ses ennemis : il voulait qu'ils

apprissent à raisonner. Les tirades de ses tragédies, froides aujourd'hui comme des brûlots éteints, ont éclairé ses contemporains sans blesser personne, — si ce n'est l'ignorance. Voltaire n'a pas seulement préparé la Révolution française : il l'a adoucie, — au moins dans le début, — en désarmant la résistance des classes privilégiées. Quand, la nuit du 4 août, l'Assemblée nationale donna au monde l'exemple d'un sacrifice unique dans l'histoire, c'est que l'âme de Voltaire avait passé par ses écrits dans l'âme de la noblesse et du clergé.

Le peuple de Voltaire, c'était tout le monde, comme le peuple de Dieu.





VII

LES MINISTRES DE VOLTAIRE

FRÉDÉRIC LE GRAND. — LA GRANDE CATHERINE.
— DIDEROT. — D'ALEMBERT. — BUFFON. —
MADAME DE POMPADOUR.
— TURGOT. — CONDORCET. — HELVETIUS. —

LE roi Voltaire n'avait pas travaillé seul. Ses ministres ont leur part de gloire dans cette semaine biblique où il a dit au vieux monde : « Ton temps est fini, couche-toi dans le tombeau, » et au monde nouveau : « Lève-toi et marche à la conquête de tes droits ; mais ne te repose pas le septième jour, car, dès que tu t'endormiras, une autre Dalila te trahira dans ta force. »

Voltaire eut des ministres sans nombre, depuis l'impératrice de Russie jusqu'à la marquise de Pompadour,

depuis le roi de Prusse jusqu'à l'abbé Moussinot. Il a eu Diderot, il a eu d'Alembert, il a eu Buffon, il a eu Turgot, il a eu Condorcet. Mais tous les hommes de son temps, d'Holbach, Helvétius, Jean-Jacques lui-même, celui-là sans le savoir, l'ont représenté dans les diverses provinces, dans les divers départements du royaume de l'esprit humain *.

Son pouvoir spirituel a pénétré partout, au nom du droit, au nom de la vérité, au nom de la justice. Plus d'un cardinal a oublié l'heure de son bréviaire pour lire celui-là qui voulait qu'on mît en tête de ses œuvres : *Fiat lux!* Le pape lui-même lisait Voltaire, caché par l'éventail des Alpes. J'ai dit déjà que la grande Catherine avait deux consciences : celle de son peuple et celle de Voltaire ; car elle avait de bonne heure étranglé la sienne sur le corps du czar. J'ai dit déjà que Frédéric le Grand avait appris dans Voltaire le catéchisme des rois. Parlerai-je de tous ces souverains de l'Europe qui venaient alors chercher leur mot d'ordre à Ferney ? Voltaire était toujours debout pour parler à ses frères du pouvoir. Il leur parlait en prose, il leur parlait en vers ; toujours hardi, toujours spirituel, toujours charmant, comme dans cette épître au roi de Danemark :

Tu rends ses droits à l'homme et tu permets qu'on pense :
Sermons, romans, physique, ode, histoire, opéra,

* « Il faut changer de ministre, disait un conseiller à Louis XV. *Le nouveau ne vaudra pas mieux,* » répondait ce roi spirituel. Voltaire est le seul roi qui n'ait jamais changé ses ministres ; je me trompe, il en a changé un seul, Frédéric de Prusse ; mais l'exception confirme la règle. Il y eut une crise ministérielle à Postdam, et Voltaire destitua le roi. » MÉRY, *le Roi Voltaire.*

Chacun peut tout écrire ; et siffle qui voudra.
Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase.
Dans Paris quelquefois un commis à la phrase
Me dit : « A mon bureau venez vous adresser ;
Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penser.
Pour avoir de l'esprit allez à la police ;
Les filles y vont bien, sans qu'aucune en rougisse ;
Leur métier vaut le vôtre, il est cent fois plus doux ;
Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous.

Les deux souverainetés les plus souveraines du XVIIIe siècle, n'est-ce pas Voltaire et Catherine II? Aussi, voyez comme ils se reconnaissent grands tous les deux ! Voltaire s'habillait des chasses de Catherine, et celle-ci, dans son parc de Czarsko-Zélo, faisait bâtir un petit Ferney. Ainsi, dans l'épopée virgilienne, Andromaque exilée se plaît à voir encore une miniature de sa Pergame et à planter sur les bords d'un ruisseau sans nom les arbustes qui ombrageaient les rives sacrées du Simoïs.

Voltaire mettait tout en œuvre. Il disait que l'argent était l'âme de la guerre ; aussi il avait son ministère des finances *. Le premier ministre en date, le plus connu, le meilleur, a été l'abbé Bonaventure Moussinot, docteur en théologie et chanoine de la paroisse Saint-Merry.

Ne semble-t-il pas étrange que Voltaire, qui n'a guère foi dans l'Église, choisisse un chanoine pour ministre des finances ?

Voltaire avait toute confiance en son ministre. Il ne

* « Mes ennemis m'ont reproché jusqu'à ma fortune, comme si elle était faite à leurs dépens.

voulut voir qu'une fois le grand-livre de la dette publique, tenu par le chanoine. Il s'en rapporta toujours à sa parole. Il avait raison, jamais ministre des finances n'administra une fortune royale avec plus d'économie. Dans ses mains, l'argent de Voltaire devint or. Et pourtant, que d'argent donné ou prêté sans intérêts ! Le poëte eut beau vouloir enrichir son ministre, l'abbé Moussinot voulut mourir pauvre, disant — un vrai philosophe que ce chanoine ! — que l'embarras des richesses faisait le chemin de la vie plus difficile pour le sage.

Ce qui a le plus manqué à Voltaire, c'est un ministre des cultes. Si Dieu se fût montré plus tôt dans son œuvre, son œuvre eût gagné en grandeur et en sympathie; mais Voltaire cherchait son Dieu et ne le trouvait pas : il le cherchait trop sur la terre. Les douleurs de Job et de Lazare l'empêchaient de voir là-haut. « Je n'ai qu'une heure à vivre, disait-il, ô Dieu que je ne connais pas, laissez-moi vivre mon heure pour ceux qui souffrent ! » Et il écrivait à d'Alembert, à Diderot, à Condorcet, à tous les frères : « Ne perdons pas un instant, l'heure des ténèbres va revenir. »

Et les frères se mettaient vaillamment à l'œuvre en bâtissant l'*Encyclopédie*. Le moyen âge avait élevé des cathédrales ; le XVIIIe siècle a bâti l'*Encyclopédie*, ce monument de la pensée libre, multiple, presque anonyme, écrit pierre à pierre avec la foi des générations nouvelles. Au frontispice du temple, la main des frères malgré les docteurs qui y inscrivent : *Deo*, imprime : *Au progrès*. Refondre l'universalité des connaissances humaines, jamais semblable entreprise n'avait tenté les

esprits les plus audacieux. Tel est pourtant le programme de cette œuvre titanique. Il fallait pour cela un concours d'esprits d'élite que rien n'épouvantât. Le Verbe s'était fait homme : il va se faire légion.

L'*Encyclopédie* fut une croisade contre l'ignorance et contre les préjugés : l'armée nouvelle des intelligences ne s'avance point à la conquête d'un tombeau ; elle cherche les lois de la vie universelle.

L'*Encyclopédie* avait une âme, l'âme du bien et du mal, elle faisait beaucoup de bien, elle faisait un peu de mal. Voltaire dirigeait les batailles du fond de son cabinet, battant des mains à toutes les victoires, pleurant de rage sur toutes les défaites. « Dieu soit loué ! écrit-il à d'Alembert, vous faites la lumière et voilà les fantômes de la superstition qui fuient dans les ténèbres. » D'Alembert lui répond : « Écrasez l'infâme, me marquez-vous sans cesse ; eh ! mon Dieu, laissez-la se précipiter elle-même. Savez-vous ce que dit le médecin du roi ? *Ce ne sont pas les jansénistes qui tuent les jésuites, c'est l'Encyclopédie, mordieu ! c'est l'Encyclopédie !* Ce maroufle d'Astruc est comme Pasquin ; il parle quelquefois d'assez bon sens. Pour moi qui vois tout en ce moment couleur de rose, je vois d'ici les jansénistes mourant de leur belle mort l'année prochaine, après avoir fait périr cette année les jésuites de mort violente ; je vois les protestants rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie. » Oh ! philosophe couleur de rose ! Quelques mois après, les jésuites furent chassés de France. D'Alembert écrivit leur oraison funèbre : « Je suis si aise de voir leurs talons, que je n'ai garde de les tirer par la manche ; c'est que le dernier

jésuite qui sortira du royaume entraînera avec lui le dernier janséniste dans le panier du coche, et qu'on pourra dire le lendemain : *les ci-devant soi-disant jansénistes*, comme nos seigneurs du parlement disent aujourd'hui : *les ci-devant soi-disant jésuites*. Le plus difficile sera fait. Quand la philosophie sera délivrée des grands grenadiers du fanatisme, les autres, qui ne sont que des cosaques et des pandours, ne tiendront pas contre nos troupes réglées. » D'Alembert écrivait ce jour-là dans le style pittoresque ; il était sans doute encore dans un jour couleur de rose, car il finissait sa lettre par cet aphorisme : « Il n'y a de bon que de se moquer de tout. » C'était l'opinion de Mlle de Lespinasse, qui se moquait de lui avec le chevalier de Mora. Ce n'est pas ainsi que Socrate, ce n'est pas ainsi que Platon, ce n'est pas ainsi qu'Épicure eût parlé de ses ennemis vaincus. Le fanatisme s'en va, c'est bien, puisque c'est le fanatisme; mais c'est le fanatisme de la foi. D'ailleurs, vous qui avez si vaillamment combattu le fanatisme, n'êtes-vous pas fanatiques de la philosophie?

Voltaire se reposait dans la guerre. Il disait : « Quand tout n'est pas fini, rien n'est commencé. » N'espérant pas constituer sur un piédestal de granit son gouvernement parmi les républicains de Genève, et voulant à tout prix avoir ses ministres sous la main, il proposa au roi de Prusse d'établir à Clèves une petite république de philosophes français qui prêcheraient la vérité à l'abri des prêtres et des parlements. Beaucoup de lettres furent écrites dans ce dessein. Frédéric consentit à livrer le Sunium : « J'offre un asile aux philosophes, pourvu qu'ils

soient sages. » Voltaire triomphant écrit à ses amis qu'ils sont désormais des hommes, puisqu'ils ont une patrie; que le jour de la vérité se lève plus lumineux que jamais, qu'ils doivent dire adieu sans se retourner à cette France inhospitalière qui n'allaite que des esclaves. « Que les philosophes fassent donc une confrérie comme les francs-maçons; qu'ils s'assemblent, qu'ils se soutiennent, qu'ils soient fidèles à la confrérie. S'ils font cela, je me fais brûler pour eux. Cette académie secrète vaudrait mieux que l'académie d'Athènes et toutes celles de Paris. » Mais Voltaire avait compté sans les philosophes, ou plutôt sans les hommes. D'Alembert est amoureux de Mlle de Lespinasse et de l'Académie; il ne sort de chez l'une que pour aller chez l'autre. Périsse la philosophie plutôt que s'exiler de ces deux patries! la patrie du cœur et la patrie de l'esprit. « Tu n'es qu'un Géronte et un académicien! » s'écrie Voltaire avec dépit. Il compte sur Diderot. « Celui-là est un homme antique, il me vengera du géomètre, » et il lui écrivit cette belle lettre : « On ne peut s'empêcher d'écrire à Socrate quand les Mélitus et les Anytus se baignent dans le sang et allument les bûchers. Un homme tel que vous ne peut voir qu'avec horreur le pays où vous avez le malheur de vivre. Vous devriez bien venir dans un pays où vous auriez la liberté entière non-seulement d'imprimer ce que vous voudriez, mais de prêcher hautement contre des superstitions aussi infâmes que sanguinaires. Vous n'y seriez pas seul, vous auriez des compagnons et des disciples. Vous pourriez y établir une chaire, qui serait la chaire de la vérité. Votre bibliothèque se transporterait par eau, et il n'y aurait pas quatre lieues

de chemin par terre. Enfin vous quitterez l'esclavage pour la liberté. Je ne conçois pas comment un cœur sensible et un esprit juste peut habiter le pays des singes devenus tigres. Si le parti qu'on vous propose satisfait votre indignation et plaît à votre sagesse, dites un mot, et on tâchera d'arranger tout d'une manière digne de vous, dans le plus grand secret, et sans vous compromettre. Le pays qu'on vous propose est beau et à portée de tout. L'Uranibourg de Tycho-Brahé serait moins agréable. Celui qui a l'honneur de vous écrire est pénétré d'une admiration respectueuse pour vous, autant que d'indignation et de douleur. Croyez-moi, il faut que les sages qui ont de l'humanité se rassemblent loin des barbares insensés. »

C'est l'éloquence de l'esprit qui part du cœur. On dirait Platon parlant à Socrate. Voltaire appela Diderot à lui.

Mais Diderot est amoureux de Mlle Voland, sans compter qu'il aime sa femme. Diderot l'athée a l'habitude, depuis quelque temps, de conduire sa fille au catéchisme. D'ailleurs, il est né artiste avant tout : or voilà le Salon de 1765 qui va s'ouvrir. Il a donné rendez-vous à Greuze, à Vanloo, à Boucher, à Allegrain, à Falconnet, à Houdon. Périsse la philosophie, plutôt qu'un tableau ou une statue! Et puis, Diderot aime ses pénates, ses livres, son nid « ouaté par l'amour et l'amitié. » Diderot non plus n'ira pas à Clèves*. Il répondra comme d'Alembert : qu'il

* Diderot, d'ailleurs, est un sceptique qui ne croit pas toujours à la royauté de Voltaire. « M. de Voltaire avec tout son esprit aura beau faire, il verra toujours devant lui deux ou trois hommes supérieurs en chaque genre, qui le dépasseront de la tête sans avoir besoin de se hausser sur la pointe du pied. »

veut combattre l'ennemi face à face; que ce n'est pas hors de France, mais à Paris même, qu'il faut jeter son ennemi par les fenêtres de Notre-Dame, ou par les fenêtres des Tuileries. Qu'il est superflu d'aller ouvrir un club en Allemagne, quand le baron d'Holbach leur ouvre sa maison toute pleine d'auxiliaires*. « Vous êtes des Parisiens de la décadence! leur cria Voltaire. Pour moi, j'ai déjà saboulé trois parlements du royaume : Paris, Toulouse et Dijon. Je suis l'avocat de la vérité, et je plaiderai avec la bonne foi du diable**. »

Voltaire reconnaissait Buffon pour un de ses ministres.

Quoique Buffon eût bâti son église à côté de l'*Encyclopédie*, il a pareillement son action.

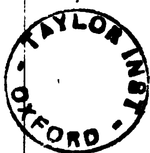
Philosophe par excellence sous le règne de la philosophie, il a magnifiquement exposé les harmonies de Dieu et de l'univers. Moins spirituel que Voltaire, moins hardi que Jean-Jacques Rousseau, il égala Montesquieu dans l'art de penser et dans l'art d'écrire; selon Grimm, Montesquieu aurait eu le « style du génie, » et Buffon, « le génie du style. » J'aime mieux trouver entre ces deux grands

---

* En effet, Louis XV n'a pas songé à fermer ce club révolutionnaire, plus terrible mille fois que le club des jacobins ou des montagnards; un club qui s'appelait tour à tour d'Holbach, Condorcet, Diderot, d'Alembert, Helvétius : tous les Titans révoltés.

** Voltaire avait deviné Diderot, cette foi robuste en l'humanité, ce philosophe artiste qui avait étudié au cap Sunium avec Platon, et dans le Parthénon avec Phidias; mais il y avait si loin de Voltaire à Diderot, du grand seigneur au plébéien, qu'ils ne se virent qu'une fois, quand Voltaire allait mourir, quand déjà Diderot avait un pied dans la tombe. Diderot n'alla pas à Ferney parce qu'il avait peur des millions de Voltaire, quoique ces millions-là fussent faciles à vivre.

hommes; des contrastes plus simples : l'un a saisi admirablement l'esprit des lois de la société, et l'autre l'esprit des lois de la nature. Leur langage sévère et magistral a cette solennité qui convient aux grands ordres de faits; si Buffon a, comme on disait alors, sacrifié plus souvent aux Grâces que Montesquieu, c'est toujours en habit de cérémonie. « M. de Buffon renonce quelquefois à l'esprit de son siècle, mais jamais à ses pompes. » Dans son style d'apparat, il avait en effet des vues neuves et indépendantes, les unes favorables, les autres contraires à la philosophie de son temps. Cette comète qui enlève des parties du soleil; ces planètes vitrifiées et incandescentes qui se refroidissent par degrés les unes plus tôt que les autres, à mesure que leur température s'adoucit; ces glaces croissantes des pôles; ces vastes mers qui se promènent de l'orient à l'occident; ces îles, débris surnageants des continents ensevelis; ces hautes chaînes des montagnes, arêtes osseuses de la surface du globe, tout cela fut sévèrement jugé par des esprits mathématiques comme l'étaient d'Alembert et Condorcet. Ce grand XVIIIe siècle, qu'on se représente comme l'âge d'or des hypothèses, était aussi géomètre par excellence; il mesurait la raison, la poésie même, à l'échelle des calculs. Buffon, en cela, fut plutôt de notre temps que du sien, car il avait l'imagination de la science. Quand la chaîne des événements lui manque, il la crée. Où la nature ne parle point, il interprète son silence. Poëte à sa façon, il n'est nulle part si à l'aise que dans le merveilleux des idées et des faits. Hume exprime quelque part son étonnement à la lecture de la cosmographie de Buffon; ce sentiment de surprise fut celui de tous



les philosophes. Le XVIII[e] siècle assistait, pour ainsi dire, à une seconde création du globe.

Quand Turgot écrivit dans l'*Encyclopédie*, Rivarol le peignit d'un seul mot : « C'est un nuage qui écrit sur le soleil. » Oui, Turgot fut un nuage dans le ciel orageux du XVIII[e] siècle, mais un nuage qui marchait avec le soleil et qui devait féconder un champ.

Voltaire disait de son ministre Turgot qu'il avait trois choses terribles contre lui : les financiers, les fripons et la goutte. Aussi succomba-t-il contre ces trois adversaires; mais, avant de succomber, il avait eu le temps de montrer la France future à la France dégénérée. Ce grand citoyen était un sage. Il disait que la famille est un sanctuaire dans le temple de la société, et il vivait seul, n'ayant pu saintement entrer dans le mariage. C'était plus qu'un sage, c'était plus qu'un citoyen, c'était plus qu'un philosophe, c'était un homme. Quand il tomba du ministère, Voltaire lui écrivit une épître sous ce mot éloquent : *A un homme* *.

L'*Encyclopédie* osait entrer à Versailles.

Quesnay, ce vrai paysan du Danube, qui habitait un petit entre-sol au-dessus des appartements de M[me] de Pompadour, passait tout son temps à rêver d'économie politique avec ses amis les plus illustres philosophes. Ceux qui n'allaient pas à la cour venaient une fois par mois dîner gaiement chez Quesnay. Marmontel racontait qu'il y dînait lui-même en compagnie de Diderot, d'Alembert, Duclos, Helvétius, Turgot, Buffon. Ainsi, au rez-de-chaus-

* Avant cette épître, le roi Voltaire avait anobli son ministre : « Je bénis en m'éveillant M. le duc de Sully-Turgot. »

sée on délibérait de la paix et de la guerre, du choix des ministres, du renvoi des jésuites, de l'exil des parlements, des destinées de la France; au-dessus, ceux qui n'avaient pas la puissance, mais qui avaient les idées, travaillaient, sans le savoir, aux destinées du monde : on détruisait à l'entre-sol ce qu'on faisait au rez-de-chaussée. Il arrivait que Mme de Pompadour, ne pouvant recevoir les convives de Quesnay au rez-de-chaussée, montait pour les voir à table et causer avec eux.

Mme de Pompadour a eu aussi son action dans les batailles du temps.

A ceux qui s'offensent de voir cette figure consacrée par l'histoire, je redirai les paroles de Montesquieu : l'auteur de l'*Esprit des lois* alla voir Voltaire aux Délices. Le duc de Richelieu, qui était accouru de Lyon pour savoir comment jouait Voltaire dans *l'Orphelin de la Chine*, surprit le président, cette gravité tempérée d'esprit, en contemplation devant deux portraits. Ces deux portraits semblaient se regarder en raillant tout le monde : c'était Voltaire et Mme de Pompadour, deux chefs-d'œuvre qui prouvaient que le pastel a le relief comme il a la transparence, le dessin énergique comme il a l'éclat fondant, — quand c'est le pastel de La Tour. « Eh bien! monsieur le président, dit le duc de Richelieu à celui qui venait de signer *la Grandeur et la décadence des Romains*, vous étudiez là l'esprit et la grâce? — L'esprit et la grâce! s'écria Montesquieu, y pensez-vous? Vous voyez là un homme et une femme qui seront, je crois bien, les représentants de notre siècle. »

En effet, Voltaire avait dit du XVIIe siècle *le siècle de*

Louis XIV; on pouvait déjà prédire que le XVIII[e] siècle s'appellerait *le siècle de Voltaire et de M[me] de Pompadour.* Qu'on étudie ces deux figures, et on trouvera que tout est là, moins les héroïsmes de Fontenoy, moins les vertus des mères de famille. C'est la révolution avant la Révolution. J'ai dit le rôle de Voltaire, cet homme des temps nouveaux qui se fait un piédestal sur les ruines des temps condamnés; M[me] de Pompadour, cette fille de la Poisson, qui vient s'asseoir sans vergogne sur le trône de Blanche de Castille, n'est-ce pas déjà le peuple qui entre aux Tuileries et qui joue avec le sceptre jusqu'à ce que le sceptre tombe en quenouille?

Voltaire avait donc un pied partout. Comme la lumière, il pénétrait dans toutes les maisons, même dans celles de ses ennemis. On avait beau fermer les persiennes et les volets. L'esprit est comme le soleil : quand il se lève tout le monde le voit.

Mais je ne dirai pas le génie, l'héroïsme et la folie de tous ces vaillants et téméraires soldats de la pensée. Je passe devant la science de Condorcet, l'athéisme de d'Holbach et l'esprit sans spiritualisme de d'Helvétius. Je vais droit à l'œuvre.

Dans cette grande expédition à la recherche de la vérité, la science ouvre la marche. Jusqu'au XVII[e] siècle, la science était l'humble servante de la théologie. Çà et là, les hommes avaient osé démentir les opinions reçues, mais leur voix s'était éteinte dans la torture ou dans les flammes du bûcher. Maintenant le bûcher ne fait plus peur : la lumière en sort. D'Alembert appuie l'échelle des mathématiques sur l'édifice du dogme. Désormais la conscience indivi-

duelle est la base de la certitude, le calcul en est la démonstration, les chiffres prouvent et démontrent tout, et c'est l'essaim nouveau que la main du philosophe lâche comme une volée de sauterelles sur le champ des anciennes croyances. A la philosophie de l'autorité se substitue la philosophie de la raison. Tous les phénomènes du monde physique sont ramenés à des causes naturelles; le merveilleux est détrôné; il n'y a plus qu'un miracle, la vie universelle. Les cieux sont ouverts; les espaces étoilés que traverse la pensée humaine s'étonnent de recevoir des lois. L'homme commande à la création : « Voilà ce que tu es, dit-il à l'univers, et je te défends d'être autre chose. » Antée sera quelquefois renversé dans sa lutte sublime et terrible avec l'inconnu : que lui importe? A chaque fois il touche la terre, c'est-à-dire la base matérielle des sciences, et ses forces renaissent. Pauvre enfant perdu ou trouvé, d'Alembert a sucé la mamelle sèche de l'infortune. Souffrir, c'est aimer; aimer c'est apprendre. Sa mère est la pauvre femme d'un vitrier, son amante est l'algèbre. Mais ce volcan sous la neige a des clartés qui étonnent. Sa raison s'échauffe par moment et s'élève jusqu'à la sympathie universelle. Mathématicien panthéiste, il trouve Dieu au bout de ses calculs: il le trouve partout et toujours; il le découvre dans l'ordre immuable de la nature, dans les progrès de la raison humaine, dans l'immensité de l'invisible, comme dans les abîmes du monde microscopique. Le chiffre est la clef avec laquelle il ouvre la porte du temple nouveau, et ce temple c'est l'infini.

D'Alembert a pris d'assaut le monde physique; il a même élevé les mathématiques jusqu'à la découverte des

lois morales. Diderot va découvrir l'homme. La physiologie est son domaine. « Connais-toi toi-même ! » cette sentence de la sagesse antique l'arrête. Il s'interroge, il descend sans pâlir dans le grand mystère. Tout le côté surnaturel de l'âme humaine appuyé sur les traditions est impitoyablement nié, discuté, démenti. Quand il ne nie point, il explique. Le sanctuaire n'a point de profondeurs dans lesquelles ne pénètre sa curiosité ardente. L'expérience est sa règle et son compas : à cette mesure de certitude il rapporte les phénomènes de l'imagination. Rien ne l'étonne : les visions ? folie. Il découvre chez les hallucinés le même ordre de merveilles qu'on admire chez les saints et les prophètes. La page des légendes est déchirée. L'homme rentre dans le cercle des faits nécessaires : plus bas, il rampe ; plus haut, il délire. D'abord ce fougueux esprit s'élance à la connaissance d'une cause première ; il veut « élargir Dieu » ; bientôt l'orgueil le gagne, il doute ; plus tard, comme l'Être suprême tarde à se montrer, comme il manque au rendez-vous que lui avait assigné cette fière et sombre raison, impatiente de tout soumettre à son contrôle, Diderot nie Dieu. L'athéisme de Diderot étonne : il avait tant besoin de tourner les yeux vers un ciel habité, ne fût-ce que pour supporter le poids de la lutte ! Après tout, on se demande si cet athée de génie n'est pas une démonstration en faveur du principe qu'il voulait combattre. Dieu a voulu que l'homme eût la faculté de le nier lui-même ; sans cela, où serait la preuve que l'âme est destinée à le comprendre ? Et puis, ce que Diderot niait ce n'était pas Dieu, c'était le mot. N'était-il point, en effet, un des plus fervents adorateurs de la vie

universelle ? Il a fait plus que de reconnaître l'existence de Dieu, il l'a aimé, il l'a aimé dans la nature et dans l'humanité.

Opposer la science à la foi religieuse, secouer sur les générations modernes l'arbre de la connaissance du bien et du mal, disperser le fruit défendu, c'était le premier devoir des ministres de Voltaire; car eux aussi avaient leur mission. Mais il fallait réformer toutes les branches de la raison humaine. Après la science, l'histoire. La philosophie de l'histoire avait été tracée par Bossuet : « L'homme s'agite et Dieu le mène ; » cette grande parole fixait la cause et la limite des événements. Bossuet avait rattaché l'histoire de tous les peuples de la terre à celle du peuple juif, pour rattacher le peuple juif à l'Église. La tentative était grandiose ; l'autorité de l'historien était imposante. Mais si ces esprits affamés de lumière (je parle des encyclopédistes) respectaient le génie, ils lui préféraient la vérité. L'éloquence de Bossuet avait beau faire, elle n'imposait plus silence aux libres penseurs. Les *libertins*, comme il les appelait, lui vivant, du haut de son sublime orgueil, avaient déchiré les langes du dogme. L'homme ne s'agite plus, il se conduit, il marche. L'histoire est désormais la science des progrès de l'esprit humain. Dieu a voulu, disent-ils, que les peuples fissent eux-mêmes leur destinée. Où Bossuet croyait découvrir un dessein providentiel, ils voient des lois, les lois du développement indéfini. Les sociétés humaines se succèdent et se continuent, le progrès engendre le progrès. L'historien ne regarde plus les faits se dérouler dans la pensée divine ; il assiste au spectacle de ce qui s'accomplit

dans le temps et dans l'espace. Les premiers hommes sont pasteurs : de l'état pastoral ils passent à la vie agricole, de la vie agricole ils s'élèvent à un degré de civilisation croissante où les arts, les sciences, les industries, créent des besoins nouveaux : ces besoins deviennent le germe de nouvelles découvertes. Où s'arrêtera le perfectionnement? Nulle part, répondent fièrement ces adeptes de l'unité humaine. Leur religion (car ils en ont une) ne reconnaît plus qu'un seul principe du mal, l'ignorance. Chasser les ténèbres, faire la lumière, c'est accomplir l'œuvre sainte: les philosophes sont les prêtres de l'avenir. Tous les cultes sont nés dans le cerveau de l'homme, tous périront. Ils ont eu leur raison d'être dans l'histoire : ils traduisent l'idéal de chaque époque ; mais le moment est venu où les temples sereins, *edita doctrinâ sapientûm templa serena*, s'ouvriront pour recevoir les générations futures.

De l'histoire à la politique il n'y a qu'un pas : ce pas est franchi. Avant le XVIIIe siècle, l'ordre social était un mystère. Chaque citoyen adorait en silence la main invisible qui distribuait la misère ou la richesse, qui élevait les uns, abaissait les autres, frappait ou consolait, et promenait sur toutes les têtes inégales le secret de ses impénétrables desseins. Eh bien, sur cet ordre antique dont l'obscurité faisait la force, les encyclopédistes appellent les lumières de la raison et de la science ; pour la première fois, le monde apprend que toutes les institutions sont d'origine humaine. Les priviléges sont l'œuvre du temps : on descend jusqu'à leur base, et l'esprit découvre avec effroi que la plupart d'entre eux reposent sur une injustice, sur une violation du droit plus ou moins masquée par les artifices

du violateur. L'économie politique intervient et démontre que la création des richesses est soumise à des lois variables, dont la balance est dans la main du travail. De cette vue hardie, on passe à la distribution des biens ; mais ici les fondements de l'édifice social s'ébranlent, la conscience tremble, et l'on entend dans l'ombre le rugissement des révolutions futures. La noblesse et le clergé, ces deux piliers de l'État, n'échappent point à l'examen impitoyable des faits : les membres les plus utiles de la société sont désormais ceux qui rendent le plus de services ; le tiers état (car il n'est guère question du peuple, cette masse sombre et confuse) travaille, produit et fait circuler les richesses ; c'est donc lui qui est à la tête de la nation. Le gouvernement lui-même a beau se dérober dans les hauteurs du droit divin, Voltaire et les encyclopédistes l'y poursuivent. La monarchie n'est plus considérée que comme une des formes variables du pouvoir : le temps l'a vue naître ; le temps peut en précipiter le déclin. N'y a-t-il point d'ailleurs l'exemple de la Hollande, qui se gouvernait elle-même ? Et puis, qu'était la vieille royauté ? un prestige. Les prestiges ne résistent point à la discussion : les raisonner, c'est les détruire. La base du souverain pouvoir était atteinte. En vain quelques-uns des philosophes se disaient les amis de l'impératrice Catherine de Russie et du roi de Prusse. Il y a quelque chose de plus fort que l'homme : sa pensée. Or, la pensée des encyclopédistes se tourne vers le soleil levant de la démocratie. « Le peuple est le souverain de droit. » Quand une semblable parole a été dite, l'histoire n'a plus qu'à compter les dernières pulsations d'une autorité qui s'éteint.

Je l'ai dit déjà, l'*Encyclopédie* était un antre au fond duquel une armée de cyclopes forgeaient les armes de la Révolution française. Les voyez-vous d'ici, sombres dans la lumière, tirer une à une de la fournaise ces armes de géant que manieront les demi-dieux de la Constituante et de la Convention nationale? Leur œuvre est de battre l'idée sur l'enclume, de lui donner la forme éclatante et solide, de la rougir au feu. D'autres la rougiront dans le sang. A eux l'initiative, à d'autres l'action. La division du travail est une loi de l'histoire.

Que fût-il advenu si les ministres de Voltaire eussent été là pour soutenir la guerre dont ils avaient préparé les armes? Voltaire et ses ministres ont abandonné trop tôt le champ de bataille. Eux vivants, la révolution eût été la lutte des idées: la révolution moins l'échafaud; on aurait vu plus tôt la terre promise sans traverser la mer Rouge. Ce qui manqua, vers les derniers temps de la Révolution française, ce fut la défense morale des principes. Le glaive avait pris la place de la discussion : on frappait, on ne répondait plus. Les hommes de 93 ont trop compté sur la force du silence. Si le mouvement eût continué par la parole; si, au milieu de cette grande confusion des éléments, de ce chaos d'un monde bouleversé, le *fiat lux* de la raison humaine eût éclairé les sommets de l'avenir, les multitudes épouvantées ne se fussent point retournées vers les ténèbres.





VIII

VICTOIRES ET CONQUÊTES DE VOLTAIRE

On ne pourrait pas compter les campagnes de Voltaire depuis ce jour où, prisonnier du roi de France à la Bastille, il jura d'abattre toutes les bastilles : bastilles de la royauté, bastilles de l'Église, bastilles de la coutume.

Je ne parlerai pas de ses victoires, je ne parlerai que de ses conquêtes.

Sa première conquête fut sa fortune, parce qu'elle lui donna des soldats. Mais ce n'était là qu'une guerre de partisans.

Sa première conquête fut de réveiller par la *Henriade* l'esprit des L'Hôpital et des Coligny, c'est-à-dire l'esprit de la liberté religieuse.

Sa seconde conquête, quand il revint d'Angleterre avec

une flotte de libres penseurs commandés par Newton et par Locke, fut le triomphe de la liberté philosophique, le triomphe de la religion du droit et non du droit d'après la religion. Ce jour-là, le cartésianisme, atteint dans son château fort d'abstraction, fut obligé de faire une alliance avec les faits, et la défaite de Bacon fut réparée.

Sa troisième conquête, la plus décisive, fut celle qu'il remporta contre le droit divin, en faisant asseoir sur tout trône — excepté sur le trône de Louis XV — l'humanité, dont il est le César.

Vers ce temps-là, pourquoi le cacher ? il eut une défaite à Versailles en déposant ses insignes de souverain pour devenir gentilhomme ordinaire de Louis XV. Il s'était embastillé pour la troisième fois.

Mais il eut sa revanche à Berlin. Il dit : « *Que la lumière française éclaire le monde*, et sa lumière fut. » Voltaire en Prusse, c'était déjà Napoléon à Sans-Souci.

Dirai-je toutes ses conquêtes à l'heure où il croit abdiquer ? A Ferney, ce royaume entre quatre États, il règne sur l'Europe et la transforme par la justice des sages, qui est la sœur de la bonté, sans que ses soldats aient une goutte de sang à verser, sans imposer son peuple par l'argent ni par les larmes.

Nul plus que lui ne continua à réformer le vieux code pénal du moyen âge, à bannir de nos mœurs ces peines vengeresses, *ultrices pœnæ*, sombres Euménides à face ridée qui planaient sur la législation du XVIIIe siècle. Qui n'applaudit à ses efforts pour ouvrir quelques perspectives nouvelles et éclairées à travers cette forêt peu vierge,

mais sauvage, *silva selvaggia*, qu'on appelait alors la jurisprudence ? Où ce fils d'un notaire du Châtelet de Paris avait-il étudié les lois *? Dans sa conscience. Il promulgue son code, et ce code sera bientôt celui de l'humanité **. Qui donc a aboli en France la torture ? Louis XVI, dit l'histoire ; mais Voltaire lui avait fait signe. Louis XVI eût pu dire ce jour-là : « Il n'y a que deux hommes qui aiment vraiment le peuple, Voltaire et moi ! » Et cet autre jour où l'Assemblée constituante adoucit la peine de mort, fit luire le rayon du droit dans l'antre de la vieille justice, jeta les armes rouillées de l'antique procédure dans l'abîme où venait de s'engloutir le passé féodal, ce jour-là qui présidait? Voltaire invisible,

* « Le roi Voltaire a conquis beaucoup de choses sur les frontières de l'ignorance, et sans verser une goutte de sang humain. Arsène Houssaye a gravé le nom de toutes les victoires de Voltaire sur l'arc de triomphe qu'on veut voir, avec les yeux de l'imagination, à l'angle de la rue de Beaune. Un pont sépare les Tuileries de Voltaire des Tuileries de rois! On suit, dans le livre, l'itinéraire du Jules César de la philosophie à travers les champs de bataille de la pensée ; il passe le Rubicon du Pas-de-Calais, il descend en Angleterre, fait alliance avec Newton et Locke, rentre sur le continent, bat l'armée des cartésiens, répare la défaite de Bacon ; se déguise en courtisan pour entrer à Versailles, subjugue la noblesse par l'esprit philosophique ; introduit *Zadig* à Trianon ; marche sur Berlin, où il prépare l'hôtellerie de Napoléon Ier ; fait sa campagne de Russie, et fond avec son souffle les glaces morales de Pétersbourg ; enfin, à l'âge où les conquérants se reposent sur leurs lauriers rougis, il établit son quartier général à Ferney, sur les frontières de quatre Etats, et de là il agite encore le monde par sa parole, et achève le bélier d'airain qui renversera la Bastille et commencera la Révolution. » MÉRY.

** Tout le monde a reconnu que Voltaire a fait la préface du Code civil.

« Être Français, s'écrie-t-il, c'est être libre ! On a réformé toutes les coutumes, pourquoi hésiterait-on de réformer les absurdités des Goths et des Vandales ?

Voltaire consolé d'avoir vécu, en voyant que la mort avait sacré sa pensée et ses écrits.

Les anciens rois cassaient les arrêts des tribunaux quand les tribunaux leur semblaient avoir mal jugé. Au XVIIIe siècle, ce droit souverain remonte à Voltaire. Sa conscience est le tribunal d'appel auquel s'adressent en dernier ressort les innocents frappés par la sentence des cours officielles. Il est vrai que ce tribunal vivant avait pour base l'opinion publique. Il y a quelqu'un qui a plus de conscience que tous les juges, c'est tout le monde. La force de Voltaire dans toutes les questions de droit, c'est d'avoir été le roi du sens commun, le roi de l'opinion universelle. Ce qu'il dit, tout le monde l'a pensé ou le pensera demain. Avec une telle autorité on peut absoudre Calas et les autres victimes des erreurs de la justice humaine. La révélation du génie appuyée sur le sentiment des multitudes, c'est l'esprit de Dieu porté sur les eaux : cela féconde le chaos, même le chaos des lois*.

* Parmi les conquêtes du roi Voltaire, il faut marquer cet air de domination qu'il a inspiré aux gens de lettres. Balzac demandait qu'on créât des maréchaux de France littéraires ; c'est fait depuis Voltaire, car, depuis Voltaire, une bonne plume est un bâton de maréchal. Avant Beaumarchais, il osa traiter d'égal à égal avec les ministres, et, ce qui est bien plus hardi, avec les comédiennes. Il n'affranchit pas seulement les serfs du mont Jura, il affranchit par la suprématie de l'esprit les serfs littéraires : car avant lui, quand on n'était ni Corneille ni Molière, on n'était que M. Pancrace. Voyez l'attitude de l'auteur de la comédie dans la loge de la comédienne :

Vous cependant au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orchestre et des loges,
Marchant en reine et traînant après vous
Vingt courtisans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette.

La plus grande conquête de Voltaire, ce fut son œuvre posthume : la *Révolution française*. Il fit la révolution et ne laissa aux assemblées politiques, la Constituante, la Législative, la Convention, que la peine de décréter ses pensées. Après lui, l'ancienne France était effacée de la carte de l'intelligence humaine; il avait démoli l'édifice des anciennes croyances religieuses, politiques, sociales; il avait ouvert dans la sombre forêt de l'avenir des perspectives éclairées par la lumière de la raison; il avait reconstruit parmi les ruines la citadelle de la cité nouvelle. Montaigne et Pascal doutaient : il affirme. Les voyez-vous, ses ministres, s'élever de degré en degré sur cette échelle de Jacob, construite pour escalader le ciel ? Rien ne les arrête : ni le génie de Bossuet, dont la majestueuse figure gardait le seuil de l'histoire universelle, ni

---

Du noble essaim la cohue indiscrète;
L'un dans la main vous glisse un billet doux;
L'autre à Passy vous propose une fête;
Josse avec vous veut souper tête à tête;
Candale y soupe, et rit tout haut d'eux tous;
On vous entoure, on vous presse, on vous lasse.
Le pauvre auteur est tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis l'apercevant de loin,
Dit : « Ah! c'est vous; bonjour, monsieur Pancrace,
« Bonjour, vraiment votre pièce a du bon. »
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaye un mot, à quoi nul ne répond,
Puis se retire, et se croit du beau monde!

Aujourd'hui les rôles ont changé : M. Pancrace est caressé par la comédienne et se prélasse dans le beau monde. On a peur de lui et on dit en le voyant venir : « Il a peut-être autant d'esprit que M. de Voltaire. »

la grâce toute-puissante de Fénelon. Ces hardis envahisseurs s'élancent en tumulte sur le champ illimité des connaissances humaines : « A moi la science, » dit l'un; « à moi l'histoire, » s'écrie l'autre; « à nous la philosophie, à nous l'univers moral, à nous le fini et l'infini, l'alpha et l'oméga! nous sommes les rois de l'empire des idées. Christophe Colomb a découvert un monde; nous marchons sur les flots, au milieu des éclairs et des tonnerres, à la découverte du dieu inconnu. »

Toutes ces victoires et toutes ces conquêtes ont été consacrées par le couronnement de Voltaire aux Tuileries et par ses funérailles au Panthéon, funérailles réparatrices comme pour César et Napoléon.





IX

LA MORT DE VOLTAIRE

Ce fut surtout à l'heure de sa mort que la royauté de Voltaire a été universellement reconnue. Quand il mit un pied dans la tombe, il mit un pied dans l'immortalité.

Homme étrange jusqu'à la fin! Depuis un demi-siècle, il disait à toute l'Europe qu'il n'avait qu'un moment à vivre, lui qui était né mourant. Son tombeau, fait d'une simple pierre, s'ouvrait contre l'église qu'il avait bâtie. Il avait beaucoup gambadé, selon son expression, autour de son tombeau, sans que l'heure sonnât de s'y coucher. Ses amis étaient venus et revenus lui dire adieu; il attendait la mort de pied ferme, quand Mme Denis, ennuyée d'un si long séjour à Ferney, mit tout en œuvre pour un voyage à Paris. Il se décida à partir; il avait quatre-vingt-quatre ans! Un jour d'hiver, un jour de neige, un jour de bise, le mardi 3 février 1778, le roi Voltaire se mit en route et

voyagea toute une semaine pour revoir sa bonne ville de Paris. Il arriva le septième jour*. Croyez-vous que ce fut pour lui un jour de repos ? non. En descendant de voiture, il ne monta pas dans cette maison à jamais consacrée, du quai des Théatins, où l'attendait la marquise de Villette devant un feu d'enfer, car la Seine charriait ce jour-là. Il s'en alla à pied, enveloppé dans sa pelisse, chaussé de bottes à la Souwarof, encapuchonné dans une perruque de laine surmontée d'un bonnet rouge, il s'en alla, suivi par les gamins, chez *ses chers anges*, quai d'Orsay, chez le comte d'Argental, qui ne l'attendait pas, mais qui le reconnut dans cet étrange accoutrement, quoique l'absence eût été bien longue.

Voltaire se jeta dans les bras de son meilleur ami et lui dit avec des larmes dans les yeux : « J'ai interrompu mon agonie pour venir vous embrasser. » Le comte d'Argental pleura lui-même en disant qu'il voudrait mourir sur ce beau mot de l'amitié.

Voltaire alla chez le marquis de Villette avec son ami d'Argental. « Ah! mes anges, la fin de la vie est triste, et le commencement doit être compté pour rien. — Oui, mon cher Voltaire, mais, vous l'avez dit, le milieu est un orage presque toujours fécond. » Ils arrivaient sur le quai des Théatins — le quai Voltaire — en face des Tuileries**!

* A la barrière de Fontainebleau, les commis lui demandèrent s'il n'avait rien à déclarer. « Messieurs, il n'y a que moi de contrebande, » répondit-il.

** J'ai passé deux années dans l'appartement de ce grand esprit, dans ce cabinet qui, selon Grimm, ressemble beaucoup plus au « boudoir de la volupté qu'au sanctuaire des muses ».

Sous ces lambris dorés, — dorés pour lui et non pour moi, —

Le bruit de son arrivée à Paris se répandit comme une bonne nouvelle. Pour ce peuple enthousiaste et railleur, c'était plus qu'un homme, c'était un dieu qui venait lui porter bonheur. L'Académie et la Comédie vinrent les premières lui faire leur cour. L'Académie, pour cet hommage à son souverain, avait dépêché le prince de Beauvau; un prince! elle ne pouvait moins faire. La Comédie aurait voulu avoir Le Kain à sa tête, — Le Kain, l'élève de Voltaire; — mais Voltaire était arrivé trop tard, on avait enterré Le Kain la veille. Ce fut Bellecour qui porta la parole; mais Voltaire fut plus touché des larmes de Mlle Clairon, agenouillée silencieusement devant lui, les mains jointes sur les bras de son fauteuil, que des compliments du comédien.

Gluck vint lui dire avec enthousiasme : « On m'attend à la cour de Vienne, mais j'ai retardé mon voyage pour être à la cour de Voltaire. » Goldoni lui fit un compliment en français, il lui répondit en italien. L'ambassadeur d'Angleterre disait le lendemain à Versailles : « M. de Voltaire ne parle qu'anglais. » Tous les ambassadeurs avaient voulu lui faire leur cour.

---

sous cet harmonieux plafond où les Muses de Vanloo tressent toujours des couronnes, comme s'il était encore là celui qui les aima toutes sans passion sérieuse, j'ai relu avec une passion sérieuse les contes de Voltaire. C'était relire tout Voltaire.

J'ai déménagé pour deux raisons : la première, c'est que je n'écrivais plus, sous prétexte que Voltaire avait bien assez fait de livres comme cela. La seconde, c'est que les Anglais demandaient trop souvent à voir l'appartement de M. de Voltaire, qu'ils voulaient bien appeler l'homme le plus spirituel de France, ce qui faisait dire à mon groom, gamin de Paris qui n'aimait pas les Anglais : « Oui, mylord, l'homme le plus spirituel de France et d'Angleterre. »

Le lendemain, tout Paris vint frapper à sa porte; tout Versailles y vint aussi. Les plus enracinés dans la royauté déchue, ceux-là même qui disaient encore : « Louis XVI, par la grâce de Dieu, » commençaient enfin à comprendre que le vrai roi était celui qui avait épousé l'opinion publique. Tout l'armorial de France, les d'Armagnac, les Richelieu, les Montmorency, les Polignac, les Brancas se rencontrèrent au petit lever du roi Voltaire. « En un seul jour, on vit entrer dans l'hôtel cent cordons bleus. » La duchesse de la Vallière, trop malade pour quitter son lit, lui envoya les rubans de sa coiffure, comme si elle le voulait couronner encore. A tous ces grands noms, Voltaire, toujours en inquiétude du lendemain, préféra ceux de Franklin et de Turgot. Quand l'ex-ministre de Louis XVI, je veux dire du roi Voltaire, se montra à la porte de la chambre, le malade s'élança de son fauteuil et lui saisit la main avec effusion. « Voilà donc la main qui a signé le salut de la France! Turgot, vos pieds sont d'argile, mais votre tête est d'or. »

Franklin lui présenta son petit-fils : « Mon enfant, mettez-vous à genoux devant Voltaire et demandez-lui sa bénédiction. » Voltaire se leva, imposa les mains sur la tête de l'enfant, et dit avec une religieuse émotion : « Dieu et la liberté! » L'ancien et le nouveau monde venaient de communier.

Ils se revirent à l'Académie des sciences, ils s'embrassèrent au bruit des acclamations : c'était Solon qui embrassait Sophocle, a dit Condorcet*.

* Selon les gazetiers : « M. de Voltaire avait un habit rouge

L'évêque d'Orléans pensa que le jour était venu d'envoyer au grand pécheur son mandement contre les incrédules. Mais Voltaire dit qu'il était encore trop voltairien pour se laisser prendre, et il écrivit ces quatre vers à l'évêque, en lui envoyant sa tragédie :

J'ai reçu votre mandement;
Je vous offre ma tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

Chaque jour que Voltaire passa à Paris fut marqué d'un triomphe. Les Académies vinrent en corps lui rendre hommage ; hormis les courtisans et les prêtres, tout ce qu'il y avait d'illustre à Paris vint demander audience au patriarche de Ferney. Bernardin de Saint-Pierre rapporte qu'il a entendu, dans les carrefours, des portefaix qui se demandaient des nouvelles de la santé de Voltaire.

Le lundi 30 mars 1778, un triomphe plus éclatant que n'en obtinrent jamais monarque ou héros accueillit Voltaire, après plus d'un demi-siècle de gloire et de persécution. Pour la première fois depuis son retour à Paris, il

doublé d'hermine, une grande perruque à la Louis XIV, noire, sans poudre, et dans laquelle sa figure amaigrie était tellement enterrée, qu'on ne découvrait que ses deux yeux, brillants comme des escarboucles. Sa tête était surmontée d'un bonnet carré rouge en forme de couronne, qui ne semblait que posé. Il avait à la main une petite canne à bec de corbin : » son sceptre de Ferney.

« M. de Voltaire se plaignit ce jour-là de la pauvreté de la langue française (M. l'abbé Delille venait de lire un poëme) ; il parla de quelques mots peu usités, et qu'il serait à désirer qu'on adoptât, celui de *tragédien*, par exemple, pour exprimer un acteur jouant la tragédie. *Notre langue est une fière gueuse*, disait-il en parlant de la difficulté d'introduire des mots nouveaux ; *il faut lui faire l'aumône malgré elle.*

était allé au théâtre et à l'Académie; « les hommages reçus à l'Académie n'ont été que le prélude du triomphe du théâtre. » Tout Paris était sur son chemin ; un cri de joie universelle, des acclamations, des battements de mains ont éclaté partout à son passage. Grimm est si enivré de ce triomphe, qu'il en devient éloquent. « Et quand on a vu ce vieillard respectable, chargé de tant d'années et de tant de gloire, quand on l'a vu descendre appuyé sur deux bras, l'attendrissement et l'admiration ont été au comble. La foule se pressait pour pénétrer jusqu'à lui, elle se pressait davantage pour le défendre contre elle-même. » Les comédiens jouaient *Irène.* Voltaire se plaça dans la loge des gentilshommes de la chambre. Aussitôt qu'il parut, le comédien Brizart vint apporter une couronne de laurier en priant Mme de Villette de la placer sur la tête de cet homme illustre. Les spectateurs applaudirent par des cris de joie. Voltaire retira aussitôt sa couronne, les spectateurs le supplièrent de la garder. Il y avait plus de monde encore dans les corridors que dans les loges ; toutes les femmes étaient debout. Beaucoup d'entre elles étaient descendues au parterre pour le mieux voir. C'était plus que de l'enthousiasme, c'était une adoration, c'était un culte. On commença la pièce, une mauvaise pièce ; on la joua mal ; jamais pièce ne fut plus applaudie. Voltaire se leva pour saluer le public. Au même instant on vit paraître sur un piédestal, au milieu du théâtre, le buste du poëte. Tous les acteurs et toutes les actrices soulevaient autour du buste des guirlandes et des couronnes. « A ce spectacle sublime et touchant, s'écrie Grimm, qui ne se serait cru au milieu de Rome ou

d'Athènes? Le nom de Voltaire a retenti de toutes parts avec des acclamations, des tressaillements, des cris de joie et de reconnaissance. L'envie et la haine, le fanatisme et l'intolérance n'ont osé rugir qu'en secret; et pour la première fois peut-être, on a vu l'opinion publique en France jouir avec éclat de tout son empire*. Pendant que tous les comédiens surchargeaient le buste de couronnes et de guirlandes, Mme Vestris s'avança au bord de la scène pour adresser au dieu même de la fête des vers improvisés par le marquis de Saint-Marc. On joua ensuite *Nanine*, en laissant le buste sur le théâtre. A la sortie du spectacle, Voltaire, ne respirant plus que par le sentiment de sa royauté, se croyait délivré de tant d'honneurs; mais tout n'était pas fini : les femmes le portèrent, pour ainsi dire, dans leurs bras jusqu'à son carrosse. Il voulait monter, on le retint encore. « Des flambeaux! des flambeaux! que tout le monde puisse le voir! » Enfin, monté dans son carrosse, il lui fallut donner sa main à baiser; on s'accrochait aux portières; on montait encore sur les roues, que déjà les chevaux prenaient le pas; la foule, de plus en plus ivre d'enthousiasme, faisait retentir les airs

* Voici un autre témoignage contemporain, celui de M. le comte de Ségur :

« C'était l'apothéose d'un demi-dieu encore vivant.

« On pouvait dire qu'alors il y avait pendant quelques semaines deux cours en France, celle du roi à Versailles et celle de Voltaire à Paris.

« Son couronnement eut lieu au palais des Tuileries, dans la salle du Théâtre-Français : on ne peut peindre l'ivresse avec laquelle cet illustre vieillard fut accueilli par un public qui remplissait à flots pressés tous les bancs, toutes les loges, tous les corridors, toutes les issues de cette enceinte. En aucun temps la reconnaissance d'une nation n'éclata avec de plus vifs transports. »

de son nom. Le peuple, qui était aussi de la fête, criait avec admiration : « Vive Voltaire ! Il a été cinquante ans persécuté ! vive Voltaire ! » Arrivé à la porte de l'hôtel, Voltaire se retourna, tendit les bras en pleurant et s'écria d'une voix brisée : « Vous voulez donc m'étouffer sous des roses * ? »

Un ami de Jean-Jacques s'indignait de l'apothéose de Voltaire. « Et qui donc couronnera-t-on ? » s'écria Rousseau, — l'ennemi de Voltaire.

Voltaire était tellement habitué à vivre pour ainsi dire dans l'équipage de la mort, qu'il croyait vivre toujours.

Cependant le docteur Tronchin disait par ordonnance : « M. de Voltaire vit à Paris sur le capital de ses forces ; il ne devrait vivre que de la rente. » En effet, il menait la vie la plus agitée et la plus laborieuse : non-seulement il travaillait, discutait et donnait audience du matin au soir ; mais le soir venu, il allumait la lampe pour veiller. Qui le croirait ? ce révolutionnaire universel voulait apporter l'esprit de la révolution jusque dans le Dictionnaire de l'Académie. Pour se reposer, il montait dans son carrosse, « son carrosse couleur d'azur, parsemé d'étoiles, » pour aller chez une duchesse ou chez une comédienne. A force d'avoir l'esprit en éveil, il en vint à ne pouvoir plus dormir ; il prit de l'opium, se trompa sur la dose et tomba dans le demi-sommeil de la mort **, après avoir écrit à

* « L'enthousiasme des Parisiens était pourtant traversé par quelques railleries. Un joueur de gobelets disait sur la place Louis XV : « Le grand Voltaire, notre maître à tous. »

** Ainsi les deux hommes les plus illustres du XVIIIe siècle, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, sont morts par le poison.

d'Alembert : « Je vous recommande les vingt-quatre lettres de l'alphabet ; » et au comte de Lalli, dont le père venait d'être réhabilité par le parlement : « Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle. Il embrasse bien tendrement M. de Lalli. Il voit que le roi est le défenseur de la justice : il mourra content. »

L'histoire de la mort de Voltaire est couverte d'un nuage. Un curé, qui avait converti l'abbé de l'Attaignant, abbé sans foi et poëte sans poésie, voulut aussi convertir Voltaire. Il lui écrivit pour lui demander audience. Voltaire accorda l'audience et lui dit : « Je vous dirai la même chose que j'ai dite en donnant la bénédiction au petit-fils de l'illustre et sage Franklin : *Dieu et la liberté !* J'ai quatre-vingt-quatre ans, je vais bientôt paraître devant Dieu, créateur de tous les mondes. C'est encore ce que je dirai. — Ah ! monsieur, dit le curé, que je me croirais bien récompensé si vous étiez ma conquête ! Ce Dieu miséricordieux ne veut pas votre perte. Revenez donc à lui, puisqu'il revient à vous. — Mais je vous dis que j'aime Dieu, reprit Voltaire. — C'est beaucoup, dit le curé ; mais il faut en donner des marques, car un amour oisif ne fut jamais le vrai amour de Dieu, qui est actif. » Le curé s'en alla, il revint et obtint du mourant une profession de foi ; mais le curé de Saint-Sulpice perdit tout en voulant tout avoir. Jaloux d'être devancé par un autre, il exigea un désaveu de toutes les doctrines contraires à la foi. Voltaire ennuyé demanda un peu de repos pour mourir. Le curé de Saint-Sulpice ne se tint pas pour battu : bravant les railleries de d'Alembert, de Diderot, de Condorcet, de tous les philosophes qui encourageaient Voltaire « à mourir comme

un sage, » il vint jusqu'au dernier jour lui crier aux oreilles : « Croyez-vous à la divinité de Jésus-Christ ? » Selon Condorcet, Voltaire aurait répondu, de guerre lasse: « Au nom de Dieu, monsieur, ne me parlez plus de cet homme-là ! » Je ne crois pas à cette antithèse. Je crois plutôt à cette simple réponse rapportée par d'autres contemporains: « Laissez-moi mourir en paix. »

Il mourut trois heures après, « expirant des fatigues de sa gloire, » selon l'expression de M. Mignet, et oubliant de faire un testament digne d'un roi. Sa mort fut aussi agitée que sa vie; le repos, du reste, n'était pas encore venu pour lui. Paris rejeta son corps. On voulut exiler encore une fois celui qu'on avait si souvent exilé. Voltaire s'était préparé une simple tombe dans le cimetière de Fernèy, « un pied dans l'église, un pied hors l'église, » sous le ciel où il avait vieilli et où il avait fait du bien; on ne voulut pas même lui accorder ce coin de terre qui était à lui. On décida que celui qui avait fait bâtir l'église n'avait pas droit de cité dans le cimetière. L'abbé Mignot, son neveu, emporta en toute hâte le corps du poëte dans un monastère dont il était l'abbé. L'évêque de Troyes, indigné qu'un pareil homme reposât dans la terre sainte de son diocèse, envoya la défense de l'enterrer. Il n'était plus temps : Voltaire était scellé dans une des chapelles.

Voltaire fut vengé. Le roi de Prusse ordonna un service solennel dans l'église catholique de Berlin, où parut toute son Académie ; et, à la tête de son armée, tout en défendant les droits des princes de l'Empire, il prononça l'éloge de son frère le roi Voltaire, qui, selon lui, valait

toute une académie et dont la mémoire devait s'accroître d'âge en âge. « Il m'a fallu parcourir l'espace de dix-sept siècles pour trouver un homme, le seul Cicéron, digne de lui être comparé. »

L'impératrice de Russie porta aussi le deuil de son frère et allié. Elle voulut avoir sa bibliothèque, que dis-je! elle voulut avoir tout Ferney. « C'est dans son superbe parc de Czarsko-Zelo que doit être bâti le château pareil à celui de Ferney, avec toutes ses attenances et dépendances. Il y sera élevé un muséum, dans lequel on arrangera les livres dans l'ordre où ils étaient placés. Le sieur Wagnières, secrétaire du défunt, doit se rendre à Pétersbourg à cet effet. La statue du maître s'élèvera au milieu. »

Une grande dame, Mme la marquise de Boufflers, qui n'était pas poëte, le devint pour chanter Voltaire :

Dieu fait bien ce qu'il fait, La Fontaine l'a dit :
Si j'étais cependant l'auteur d'un si grand œuvre,
Voltaire eût conservé ses sens et son esprit;
Je me serais gardé de briser mon chef-d'œuvre.

Celui que dans Athène eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

Oui, vous avez raison, monsieur de Saint-Sulpice :
Eh ! pourquoi l'enterrer ? n est-il pas immortel ?
A ce divin génie on peut sans injustice
Refuser un tombeau, mais non pas un autel.

Ce ne fut pas tout : le 11 juillet 1791, par un jour orageux, — soleil et pluie, — Voltaire fut porté au Panthéon,

le Saint-Denis des rois de la pensée*. Ce fut moins le triomphe d'un homme que le triomphe de la philosophie et de l'humanité. Je ne parle pas seulement de cette sombre et vaillante multitude qui accompagnait le char du vainqueur immortel : je parle des morts de tous les temps, victimes connues ou inconnues qui triomphaient, elles aussi, dans ces funérailles, semblables à une apothéose. Sortez de vos tombeaux, de vos bastilles plus noires que des tombeaux ; levez-vous sur vos chaises de fer ; agitez au milieu des flammes vos mains à demi consumées ! Debout ! Calas, Sirven, La Barre, vous tous qui avez bu au calice amer de l'injustice humaine, soyez contents, soyez consolés : voici Voltaire, la justice et la réparation, qui passe !

Jamais roi, jamais César n'eut un pareil cortége : la mère lui présente son enfant, le fruit de la douleur ; la jeune Amérique, que Voltaire a bénie dans le fils du vieux Franklin, lui offre les libertés conquises avec l'épée de la France, chacune des fleurs qui tombent sur son cercueil couvre une des blessures de l'humanité.

Devant cette majesté qui entre dans la gloire, les profondeurs de la société, les antres de l'histoire, les oubliettes, l'enfer de la vieille Thémis, s'éclairent d'un rayon ven-

---

* « Le jour n'avait pas été assez long pour ce triomphe. Le cercueil de Voltaire fut déposé entre Descartes et Mirabeau. C'était la place prédestinée à ce génie intermédiaire entre la philosophie et la politique, entre la pensée et l'action. Cette apothéose, c'était l'intelligence qui entrait en triomphatrice sur les ruines des préjugés dans la ville de Louis XIV. C'était la liberté qui prenait possession du temple de Sainte-Geneviève. » LAMARTINE.

geur. Le bûcher s'éteint; le fouet tombe des mains du bourreau; le gibet tremble; l'arbre de la mort demande à l'arbre de la vie de lui pardonner, le bec du vautour dit à Prométhée : « Tu m'as vaincu ! »

Le Masque de fer, le gazetier de Hollande, toutes les figures anonymes de la souffrance suivent les roues de ce char, qui s'avance vers l'Église de pierre du XVIIIe siècle; tous ceux qui ont été jetés sans linceul à l'oubli, au vent, aux gémonies, s'enveloppent des plis de son drap funèbre.

Peuple, voici ton roi! Roi, voici ton peuple!

La belle fête! C'est la fête du roi, mais c'est la fête du peuple. C'est la fraternité qui ferme le passé et qui ouvre l'avenir.

Une ère nouvelle commence: la torture, la question, la roue, les lettres de cachet, toutes les ombres sinistres du passé s'envolent en agitant leurs ailes maudites. A cette vue, l'humanité se soulève à demi sur son lit d'airain. La joie, l'attendrissement, la reconnaissance, sortent des noirs sépulcres, des donjons, des chambres ardentes, des Montfaucons déserts, des *in pace* vides. Les larmes de joie coulent du cœur humain, qui se rouvre à l'espérance. Et c'est avec ces larmes que le roi Voltaire est sacré pour l'éternité.





X

LE DIEU DE VOLTAIRE.

Dieu et la liberté ! disait Voltaire en donnant sa bénédiction au petit-fils de Franklin.

En disant ces mots, il donnait un Dieu au nouveau monde, qui avait la liberté et qui n'avait pas de Dieu. Il donnait la liberté au monde ancien, qui avait Dieu et qui n'avait pas la liberté.

Dieu et la liberté, c'est là tout Voltaire.

Mais quel Dieu et quelle liberté ?

N'est-ce pas la liberté révoltée contre Dieu ? La liberté de tout dire et de tout nier ? Non, c'est la liberté de faire le bien, la liberté de faire le mal, si le mal conduit au bien ; c'est la liberté de conscience, la liberté de parler, la liberté d'écrire. Il commence par proclamer le libre arbitre : « On prétend que Dieu ne nous a pas donné la liberté, parce que si nous étions des agents, nous serions en cela indépendants de lui ; et que ferait Dieu, dit-on, pendant

que nous agirions nous-mêmes? Je réponds à cela deux choses : 1° ce que Dieu fait lorsque les hommes agissent, ce qu'il faisait avant qu'ils fussent, et ce qu'il fera quand ils ne seront plus; 2° que son pouvoir n'en est pas moins nécessaire à la conservation de ses ouvrages, et que cette communication qu'il nous a faite d'un peu de liberté ne nuit en rien à sa puissance infinie, puisqu'elle-même est un effet de sa puissance infinie. On objecte que nous sommes emportés quelquefois malgré nous, et je réponds : Donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, et la liberté est la santé de l'âme. »

Maintenant que Voltaire nous fait libres vis-à-vis de Dieu, il veut nous faire libres vis-à-vis du pape, vis-à-vis du roi, vis-à-vis de l'opinion. Nous n'avons qu'un maître; c'est notre conscience, cette parcelle de Dieu tombée en nous.

Voltaire, qui n'est pas panthéiste, trouve dans la nature l'âme de Dieu et veut que l'amour de Dieu remplisse le le monde. Mais on a allumé assez de bûchers et l'inquisition a fait son temps. Voltaire ne veut plus entendre les matines de la Saint-Barthélemy. Il permet à Galilée de tourner autour du soleil et à Spinosa de voir Dieu partout, — ou même de ne le trouver nulle part.

S'il condamne les athées, c'est qu'ils sont armés pour faire le mal. « Une société particulière d'athées, qui ne disputent rien, et perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de

lumineuses de la philosophie, comme l'astrologue par les étoiles dans le ciel nocturne, il se laissait tomber dans le puits et y éteignait son flambeau. Mais n'était-ce pas le puits de la vérité ?

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

C'est le cri d'un logicien qui veut gouverner le monde. Voltaire, qui ne veut gouverner que se raison, commence par reconnaître la nécessité d'un Dieu, qui est l'âme et la lumière du monde, qui sera la récompense des bons et le châtiment des méchants

Il ne veut pas d'un Dieu tout fait; il veut créer son Dieu comme tous les philosophes, ce qui fait que, depuis le commencement du monde, c'est Dieu qui est créé à l'image de l'homme.

Comme Socrate, Voltaire ose méconnaître les dieux de son pays; il cherche Dieu hors de l'Église; il s'incline devant le Christ, mais sans plus d'émotion que s'il passait devant Platon. Selon Platon, Dieu nous a donné deux ailes pour aller à lui, l'amour et la raison : Jésus dit que l'amour est la souveraine raison ; mais Voltaire ne croit pas que l'amour dise le dernier mot et il interroge sa raison. « Si un catéchisme annonce Dieu aux enfants, Newton le demontre aux sages. Le mouvement des astres, celui de notre petite terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment Platon, qui ne connaissait pas une de ces lois, le chimérique Platon, qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, et l'eau sur un triangle rectangle, l'étrange Platon, qui dit qu'il ne peut y avoir que

cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, Platon qui ne savait pas la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeler Dieu l'*éternel géomètre*, pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice ? Spinosa lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne et qui nous presse de tous côtés. Mais, où est l'éternel géomètre ? Est-il en un lieu ou en tout lieu, sans occuper d'espace ? je n'en sais rien. Est-ce de sa propre substance qu'il a arrangé toutes choses ? je n'en sais rien. Est-il immense sans quantité ou sans qualité ? je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut l'adorer et être juste. »

C'est la parole du sage et non du chrétien. Plus tard il il cherchera et ne trouvera pas mieux l'image du Créateur. « Si le Phlégéthon et le Cocyte n'existent point, cela n'empêche pas que Dieu existe. Je veux mépriser les fables et adorer la vérité. Si on m'a peint Dieu comme un tyran ridicule, je ne le croirai pas moins sage et moins juste. Je ne dirai pas, avec Orphée, que les ombres des hommes vertueux se promènent dans les Champs-Élysées; je n'admettrai point la métempsycose des pharisiens, encore moins l'anéantissement de l'âme avec les sadducéens. Je reconnaîtrai une Providence éternelle, sans oser deviner quels seront les moyens et les effets de sa miséricorde et de sa justice. Je n'abuserai point de la raison que Dieu m'a donnée ; je croirai qu'il y a du vice et de la vertu, comme il y a de la santé et de la maladie ; et enfin, puisqu'un pouvoir invisible, dont je sens continuellement l'influence, m'a fait un être pensant et agissant, je con-

clurai que mes pensées et mes actions doivent être dignes de ce pouvoir qui m'a fait naître. »

C'est toujours la loi de Voltaire qu'il vaut mieux renoncer aux dogmes d'Épicure qu'à la raison. Il n'a qu'un dogme : la raison. Mais il a le tort de n'avoir pas d'autre loi en religion, là où le sentiment, sur ses ailes de flamme, s'élance au delà des mondes, pendant que la raison chemine toujours sur la terre. Comment montera-t-il jusqu'à Dieu ? « Il y a l'infini entre Dieu et nous. » Est-ce avec le compas de la géométrie qu'il mesurera les espaces ? En vain il va de Lucrèce à Spinosa, n'étudiant que le monde visible et cherchant le grand mot dans la nature. Mais il se détourne et lève les yeux : « Nous ignorons ce qui pense en nous. » Il appelle Dieu, il croit au lendemain de sa vie : « Nous ne pouvons savoir si cet être inconnu ne survivra pas à notre corps. » Il reconnaît que ce n'est pas seulement M. de Voltaire qui pense en lui ; il est possédé d'un esprit qui a vécu et qui vivra, une monade, une flamme, un démon, un dieu, et il décide que « l'immortalité de l'âme n'est pas une vérité probable, mais une vérité mathématique. Dieu est sage, il proportionne les moyens à la fin ; or la destinée de l'âme est immense, et la vie physique mesurée à quelques jours. Dieu est juste ; il donne à chacun selon ses œuvres ; or, toute punition et toute récompense n'est pas donnée ici-bas*. »

* Un calife autrefois, à son heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
« Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
« Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
« Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance. »
Mais il pouvait encore ajouter *l'espérance*.

Les ennemis de Voltaire l'expliquent à leur gré, comme les impies expliquent l'Évangile. On le prend au mot sur une lettre ou une satire échappée à la colère du moment; on le condamne, grâce à une contradiction inspirée un jour de bataille. Avant tout, Voltaire était poëte; il croyait à ses vers; il ne prévoyait pas qu'on réimprimerait après lui sa polémique en prose. On n'a fait grâce à sa personne d'aucun billet, même des billets de confession. Dans sa poésie, comment parle-t-il à Dieu au bord de la tombe?

O Dieu qu'on méconnaît, ô Dieu que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce!
Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi;
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.

Il cherchait la loi de Dieu, mais si la révélation lui montrait la loi écrite, il brisait les tables de la loi. C'est la justice de Dieu et non Dieu lui-même qui remplit son cœur.

Son amour ne brûle pas du sacré enthousiasme, c'est l'amour de Dieu, moins le sentiment divin; aussi, son Dieu n'a-t-il ni majesté ni poésie. C'est un Dieu géomètre — l'éternel géomètre de Platon — moins l'horizon radieux du philosophe grec. Voltaire ne veut monter jusqu'à Dieu que par le chemin de la raison, avec le compas de Newton et non avec les ailes de l'âme.

Il n'est spiritualiste qu'à mi-chemin. Tout en disant à Spinosa les paroles de Bossuet: « Chez vous tout est Dieu, excepté Dieu même, » il n'est pas éloigné d'adorer Dieu dans la nature; il ne voit pas que la nature est une œuvre divine, où le Créateur ne s'est pas plus enfermé

que Michel-Ange dans ses groupes. Il a des aspirations vers le bien plutôt que vers le beau ; il ne couronne pas la vérité des fleurs divines de l'idéal, il est plus fanatique encore qu'enthousiaste de la raison.

Comment Voltaire aime-t-il Dieu ? Aimera-t-il Dieu pour lui-même ? « Les disputes sur l'amour de Dieu ont allumé autant de haine qu'aucune querelle théologique. Les jésuites et les jansénistes se sont battus pendant cent ans à qui aimerait Dieu d'une façon plus convenable, et à qui désolerait le plus son prochain. Dès que l'auteur du *Télémaque*, qui commençait à jouir d'un grand crédit à la cour de Louis XIV, voulut qu'on aimât Dieu d'une manière qui n'était pas celle de l'auteur des *Oraisons funèbres*, celui-ci, qui était un grand ferrailleur, lui déclara la guerre et le fit condamner dans l'ancienne ville de Romulus, où Dieu était ce qu'on aimait le mieux après la domination, les richesses, l'oisiveté, le plaisir et l'argent. Si Mme Guyon avait su le conte de la bonne vieille qui apportait un réchaud pour brûler le paradis et une cruche d'eau pour éteindre l'enfer, afin qu'on n'aimât Dieu que pour lui-même, elle n'aurait peut-être pas tant écrit. Elle eût dû sentir qu'elle ne pouvait rien dire de mieux. Mais elle aimait Dieu et le galimatias si cordialement, qu'elle fut quatre fois en prison pour sa tendresse. »

Voltaire prodiguait trop son cœur aux hommes pour que ses expansions eussent le temps de chercher le chemin du ciel. Comme Marie il ne s'anéantit pas aux pieds du Sauveur dans des extases infinies. Il veut être lui-même un sauveur sur la terre, et, comme Marthe, il s'occupe de tant de choses qu'il remet les affaires de Dieu au lendemain.

L'horreur des ténèbres avait jeté de trop bonne heure Voltaire dans ce plein midi de la raison qui supprime les demi-teintes du sentiment. Quand le jour est plus vif, le regard voit peut-être moins loin. Comme ces jeunes filles de Lacédémone, habituées à être nues, qui gardaient leur sagesse à la condition de perdre leur pudeur, Voltaire, vis-à-vis de Dieu, s'est dépouillé trop tôt de la robe de lin du lévite, et la sagesse du philosophe n'a pas rayonné de tout son prisme, parce qu'elle n'était pas emportée en avant par les saintes vertus de l'enthousiasme. Dans son horreur du mal, dans son amour du bien, il a les vertus de l'apôtre, mais il n'en a pas la poésie. Il avait trop peur d'ensevelir la vérité sous les symboles; il ne voulait pas, comme la sibylle, que la forêt fût ténébreuse.

Chose étrange ! le théologien qui succède à Bossuet, ce tonnerre qui parle du ciel, c'est Voltaire, ce soleil de la raison. C'est la même fureur de vérité. Ils dépenseront tous les deux leur vie à convaincre leur siècle. Il y a la tradition de la foi et la tradition de l'histoire. Bossuet ne connaît que l'histoire de Dieu sur la terre. Voltaire ne connaît dans le ciel que l'histoire de l'homme. Bossuet va de Dieu à l'homme, Voltaire de l'homme à Dieu. L'homme de Voltaire est un exemplaire du Créateur aussi bien que l'homme de Bossuet. Mais, tandis que l'évêque de Meaux le condamne à porter sa croix, le pape de Ferney le relève du péché originel et déclare qu'on s'est déjà trop égorgé pour l'amour de Dieu. Il pleure de vraies larmes sur les quatre-vingt-dix mille victimes de la Saint-Barthélemy. « Il est bon, pourtant, que de si grands exemples de charité n'arrivent pas trop souvent. Il est beau de venger la religion,

mais, pour peu qu'on lui fît de tels sacrifices deux ou trois fois chaque siècle, il ne resterait enfin personne sur la terre pour servir la messe. » Bossuet avait rappelé Dieu dans l'Église, mais Dieu ne descendait plus tous les jours, quand Volaire y chercha des inspirations. Et Voltaire arma l'ange de la paix pour faire la guerre à l'Église, pour fouetter les sept péchés capitaux qui ont pris pied dans la maison du Seigneur, pour inscrire sur le fronton : *Liberté de conscience,* pour chasser le mauvais prêtre qui veut que son royaume soit de ce monde, pour prêcher dans la chaire des abbés de cour sa justice et sa charité, pour tuer l'inquisition : « Il n'en reste plus que le nom, s'écriera-t-il bientôt, c'est un serpent dont on vient d'empailler la peau. »

Et quand l'Église s'indignait d'être ainsi violée dans sa force, Voltaire lui criait : « Je n'agiterais pas dans ton sein mon glaive de feu si tu étais restée l'épouse fidèle de Jésus-Christ. Mais tu as trahi Dieu, et je viens au nom de Dieu, armé de son amour, châtier la femme adultère, qui laisse mendier à sa porte pendant qu'elle festoie avec le bien des pauvres. « Ç'a été une des forces de Voltaire de parler toujours au nom des vertus chrétiennes. Ç'a été sa force contre l'Église que de lui prendre ses armes pour la combattre*.

* Ainsi avait fait Pascal. M. Edgar Quinet a dit : « Ce qui fait de la colère de Voltaire un grand acte de la Providence, c'est qu'il frappe, il bafoue, il accable l'Église infidèle par les armes de l'esprit chrétien. Humanité, charité, fraternité, ne sont-ce pas là les sentiments révélés par l'Évangile! Il les retourne avec une force irrésistible contre les violences des faux docteurs de l'Évangile. L'ange de

Mais, dans l'aveuglement de son amour de Dieu, — de son Dieu à lui, — il porta sa main, — ce jour-là sacrilége, — sur le Dieu de tout le monde, sur le Fils de Dieu. Il croyait le délivrer de sa couronne d'épines, mais il fit saigner une fois de plus le front du Sauveur.

Le génie humain s'élève toujours assez haut pour comprendre que la parole de Jésus est la parole de Dieu. Mais Voltaire ne savait pas lire l'Évangile ; Voltaire n'admettait pas que la plus belle philosophie, si elle n'a que des équations d'algèbre pour remplacer la victime du Calvaire, sera impuissante à consoler Lazare et Madeleine *. Aussi n'a-t-il pas connu l'homme dans sa grande figure, c'est-à-dire l'homme divinisé.

Voltaire, disait qu'on ne fait rien de rien, prenait, comme Prométhée, de l'argile pour faire des hommes, quand le christianisme lui enseignait qu'il fallait prendre la chair éternellement ressuscitée de Dieu. — *Ecce homo!* — dit l'humanité en voyant le Christ. Et le trait d'union sublime marie le ciel à la terre.

Oportet hæreses esse: « Il faut qu'il y ait des hérésies, »

colère verse, dans la Bible, sur les villes condamnées, tout ensemble le soufre et le bitume, au milieu des sifflements des vents : l'esprit de Voltaire se promène ainsi sur la face de la cité divine. Il frappe à la fois de l'éclair, du glaive, du sarcasme. Il verse le fiel, l'ironie et la cendre. Quand il est las, une voix le réveille et lui crie : Continue! Alors il recommence, il s'acharne ; il creuse ce qu'il a déjà creusé ; il ébranle ce qu'il a déjà ébranlé ; il brise ce qu'il a déjà brisé! car une œuvre si longue, jamais interrompue et toujours heureuse, ce n'est pas l'affaire seulement d'un individu : c'est la vengeance de Dieu trompé, qui a pris l'ironie de l'homme pour instrument de colère. »

* Voltaire lui-même, quand il est malade, blessé par un pamphlétaire ou blessé par la fièvre, s'exaspère jusqu'à perdre sa philosophie. Pascal gagne la sienne à souffrir, parce que la souffrance lui apprend mieux le mystère de Jésus.

a dit l'Apôtre; et les siècles amoncelés lui ont toujours donné raison. Le débat ne s'est pas interrompu, et dans un âge où les avocats de la foi ont continué leurs controverses avec les protestants de la conscience. Le jour où, à la tribune, un des plus vaillants soldats que l'Évangile ait comptés dans nos temps, M. de Montalembert, s'écriait: « Nous sommes les fils des croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire, » M. de Montalembert entrait dans le vrai sens de la question éternelle; et lui-même, en cette déclaration de résistance, il concluait comme le disciple du Sauveur, à la fatalité de ces hérésies, dont la plus ardente et la plus vivace fut celle qui dure encore, et qui pour pape revendique le roi Voltaire.

Combien de sages qui sont allés par delà les audaces de Voltaire! Lamennais a été plus amer que Candide quand il s'est écrié: « Voulez-vous que je vous dise ce que c'est que le monde? une ombre de ce qui n'est pas, un son qui ne vient de nulle part et qui n'a pas d'écho, un ricanement de Satan dans le vide. »

On a dit de Voltaire: « Ce maître des philosophes avait élevé un mur entre le ciel et lui. » Mais n'est-ce pas avec les murs de l'Église, ruinée par les prêtres, que Voltaire avait bâti son mur? Et le mur s'élevait-il plus haut que l'Église pour cacher le ciel?

Et d'ailleurs, ce n'est pas un mur que Voltaire a mis entre le ciel et lui, c'est la nature.

Voltaire restera seul grand parmi les grands hommes de son siècle, parce qu'il s'est plus humilié que les autres devant la nature, parce qu'il n'a pas voulu, comme ses

contemporains, refaire l'œuvre de Dieu. « Je m'en rapporte toujours à la nature, qui en sait plus que nous. Je ne vois que des gens qui se mettent sans façon à la place de Dieu, pour créer un monde avec la parole. Qu'ils disent donc comme lui : *Fiat lux!* » N'est-ce pas parler avec la vraie éloquence de celui qui a créé toutes les lumières, la lumière du monde et la lumière de l'esprit ? Devant cette humilité du philosophe, on est tenté de prendre en pitié la lanterne sourde de tous ces Diogènes qui cherchent Dieu dans l'homme ; mais quand on voit Voltaire porter d'une main si ferme et lever si haut le flambeau de la raison, on s'approche de lui avec respect et on reconnaît que c'est quelquefois le feu du ciel qui brûle dans sa main.

Oui, cet homme qui rit souvent, qui se perd à force d'esprit, qui se retrouve à force de raison, est plus près de la sagesse que les penseurs moroses, amers ou majestueux de son siècle. Qui songe aujourd'hui à habiter la Salente de Fénelon ou la forêt de Jean-Jacques ? Qui voudrait vivre dans les royaumes ou dans les républiques de l'abbé de Saint-Pierre, de Fontenelle, de l'abbé de Mably, de Holbach ? Autant vaudrait vivre dans un rêve. Voltaire est toujours éveillé. L'humanité trouverait toutes ses lois dans ses œuvres*. Aussi, à sa mort, il prévit que le temps n'était pas éloigné où la Sorbonne toute vivante rendrait moins de décrets que Voltaire du fond de son tombeau.

* « L'humanité, en effet. Voltaire ne travailla jamais, et c'est sa grandeur, pour un coin de l'espace, ou pour une heure du temps. Mais n'est-ce pas là la gloire du XVIIIe siècle tout entier ? » GUIZOT.

Le Dieu de Voltaire est obscurci par les nuages de la contradiction. La lumière humaine vacille toujours dans les mains de l'homme.

Voltaire (n'est-ce pas une des faiblesses du génie gentilhomme?) ne voulait pas à certains jours d'une politique et d'une religion à l'usage de tout le monde. Il songeait à créer une république de philosophes, comme Platon avait créé la sienne. Il croyait que les gueux devaient rester ignorants, pour n'avoir que les aspirations de la nature. « La philosophie, disait-il, ne sera jamais faite pour le peuple. La canaille d'aujourd'hui ressemble en tout à la canaille d'il y a quatre mille ans*. » Il dit encore : « Nous n'avons jamais voulu éclairer les cordonniers et les servantes. C'est le partage des apôtres. » C'est le blasphème d'un grand seigneur et non d'un philosophe. Mais tout en blasphémant et tout en niant la canaille. Voltaire travaillait pour Dieu et pour le peuple. Il dit quelque part des apôtres: « Ces douze faquins. » Il fut, sans le savoir, le treizième faquin.

Oui, le treizième faquin, lui qui prêchait la justice, lui qui prêchait la paix, lui qui, dans le plus beau de ses vers, proclame que Jésus-Christ

> A daigné tout nous dire en nous disant d'aimer.

* Voltaire, en 1791, eût peut-être émigré avec Rivarol. Il s'est toujours un peu moqué des républiques. « Quand je vous suppliais, écrivait-il au roi de Prusse, d'être le restaurateur des beaux-arts dans la Grèce, ma prière n'allait pas jusqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne : je n'aime point le gouvernement de la canaille. » Mais il aimait la canaille, ce fond de douleur de l'humanité.

Et quand il parle ainsi de son rôle d'ouvrier dans *la vigne du Seigneur* :

Mais, de ce fanatime ennemi formidable,
J'ai fait adorer Dieu, quand j'ai vaincu le diable.
Je distinguai toujours de la religion
Les malheurs qu'apporta la superstition *.
L'Europe m'en sut gré, vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que Patouillet m'injuriait en vain.
J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.
On les vit opposer, par une erreur fatale,
Les abus aux abus, le scandale au scandale;
Parmi les factions ardents à se jeter,
Ils condamnaient le pape et voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut longtemps désolée.
Ils ont troublé la terre et je l'ai consolée.

Souvent, là où le Christ finit l'œuvre d'amour, Voltaire commence l'œuvre de justice. Voltaire a écrit l'Évangile des droits de l'humanité quand on commençait à ne plus lire l'Évangile des droits de Dieu. Voltaire, qui a eu aussi dans sa vie des heures de rédemption, croyait que les derniers apôtres avaient dit leur dernier mot. Selon lui, l'Église envahissante masquait le ciel. On avait bâti un temple à Dieu pour cacher Dieu. Voltaire voulut mon-

* « Peut-être que parmi nous plus d'un eût agi comme Voltaire, s'il eût vécu sous un système qui regardait Alexandre Borgia comme un de ses guides spirituels; un système qui maintenait dans tous ses excès criminels une aristocratie empruntant une partie de ses ressources aux dépouilles de l'autel; un système qui pratiquait la persécution comme moyen de conviction, et qui jetait dans les flammes un enfant de dix-huit ans, accusé d'avoir ri pendant que passait une procession de prêtres. Telles étaient les effroyables erreurs et les abus qui se présentaient à l'esprit de Voltaire lorsqu'il attaqua les superstitions romaines, et dévoila le libertinage et l'intolérance du clergé usurpateur. » Lord BROUGHAM.

trer Dieu dans le cœur de l'homme. Du pied du Golgotha il dit de sa voix railleuse, amère et attendrie : « Ce n'est pas seulement Dieu que vous avez cloué là sur le gibet; que vous avez flagellé et couronné d'épines ; que vous avez abreuvé de fiel et de vinaigre; que vous avez insulté jusque dans ses mortelles souffrances ; ce n'est pas seulement Dieu qui pleure ses larmes et son sang depuis dix-huit siècles, c'est l'humanité. Dieu n'a sauvé que l'homme divin, je sauverai l'homme humain. »

Un jour tout sera bien, voilà notre espérance;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.

Tout sera bien, c'est le dernier mot de la philosophie de Voltaire. « La Vérité est la fille du Temps. » Dieu n'a pas voulu, quand il tira le monde du néant, parachever son œuvre ; il a daigné la remettre aux mains de sa créature. Les grands sculpteurs et les grands peintres, s'il est permis de les comparer au Maître des maîtres, ont signé leurs chefs-d'œuvre avant d'y avoir dit leur dernier mot. Il faut bien que tout le monde soit content, même la critique. On ne retouche pas aux œuvres des peintres et des sculpteurs, parce qu'on espère les surpasser, mais on retouche tous les jours d'une main pieuse à l'œuvre de Dieu.

Tout homme porte en soi un exemplaire de l'infini ; tout homme naît avec les aspirations du beau et du bien; tout homme meurt en regrettant les journées perdues sans l'amour et sans la justice. Pendant que la moisson jaunit et que la forêt chante, la raison travaille. C'est

l'arche sainte lancée dans les mers des siècles, qui marche, marche, marche toujours vers le rivage. Le rivage n'est pas loin ; la colombe est déjà partie. Quand l'arche abordera, *tout sera bien*, car on verra enfin descendre sur la terre la Vérité, la Raison et la Justice, ces trois vertus théologales de la philosophie, qui sont les vertus théologales de l'Église de Voltaire.

Pourquoi Voltaire a-t-il laissé l'Amour à la porte ? Pourquoi cette Église comme le poëme de pierre des architectures gothiques, ne s'élève-t-elle pas plus haut dans les nues ?





XI

LES ŒUVRES DE VOLTAIRE.

I

Les œuvres de Voltaire se composent de soixante-dix volumes *. Son œuvre, c'est la raison armée d'esprit. A son point de départ dans la vie, Voltaire semble avoir compris qu'il avait trop de chemin à faire pour descendre toujours au fond des choses, lui qui voulait régner à toutes les surfaces. En poésie comme en histoire, en histoire comme en philosophie, il ouvre une glorieuse campagne; mais dès qu'il a pris quelques drapeaux, il crie victoire et court à d'autres aventures. Il voyage à bride abattue sur les deux hémisphères de la pensée. Rien ne l'arrête, il ira partout, même quand il ne saura pas son chemin. Mais connaîtra-t-il bien le pays parcouru ? Non.

* Voltaire ne comptait pas. Il s'effrayait quelquefois de tant de papier sillonné. « Sans compter, disait-il, que je ferais un beau volume de mes sottises ! »

Il a tout vu à vol d'oiseau, avec le regard de l'aigle, il est vrai, mais le vol de l'aigle est trop rapide. Comme l'aigle aussi, il a osé regarder le soleil, mais le soleil ne lui a-t-il pas donné plus d'éblouissement que de lumière ?

Au lieu de chercher la Muse dans la forêt ténébreuse de l'inspiration, il l'a violée gaiement après souper, sans bien savoir si c'était la Muse. Au lieu d'étudier pieusement les archives du passé pour écrire l'histoire, il inventait l'histoire. « On fait l'histoire, l'histoire n'est jamais faite. » Dieu n'a-t-il pas créé le monde à son image ? Voltaire créait à l'image de son esprit. Le philosophe était-il plus convaincu que le poëte et l'historien, lui qui, tour à tour, riait de ses timidités et surtout de ses audaces ?

Ce qui domine dans son œuvre comme dans ses œuvres, c'est le sentiment du bien plutôt que le sentiment du beau; car, pour le philosophe, le beau n'est pas toujours le bien. Toutefois, j'essayerai de démontrer que le sentiment du beau, qui est le sentiment de l'art, a aussi préoccupé Voltaire.

Winckelman disait avec quelque raison : « La plupart des écrivains ne sont pas plus en état de parler des œuvres d'art que les pèlerins ne le sont de donner une exacte description de Rome. » On avait la foi, on n'avait pas les yeux. Les écrivains français réfugiés en Hollande s'épuisaient en disputes théologiques et ne dépensaient pas une heure devant Rembrandt, qui était pourtant un fier théologien, et devant Ruysdaël, qui chantait la poésie de l'œuvre de Dieu. Jean-Jacques lui-même, Jean-Jacques, qui avait une palette si lumineuse et un pinceau si vif,

passait par Venise sans voir les peintres vénitiens. S'il rapportait un tableau de l'Adriatique, c'était un tableau à la Jean-Jacques et non à la Giorgione.

Voltaire, avant que Diderot eût parlé, avait le sentiment de l'art. A chaque page de ses lettres, on voit qu'il aspire au pays des chefs-d'œuvre. Il dit sans cesse qu'il ne veut pas mourir sans avoir reçu au Vatican, non pas la bénédiction du pape, mais celle de Michel-Ange, ce pape éternel de l'art moderne. Il veut voir Titien à Venise, Raphaël à Rome. Il veut voir à Pompéi et à Herculanum les vestiges de l'art antique. Quoique toujours malade, il n'ira pas en Italie pour le soleil, mais pour les enfants du soleil. Que lui importe s'il souffre ! c'est sa destinée. Son esprit passe toujours avant son corps.

Voltaire proclame la suprématie universelle des arts plastiques. « Il n'en est pas de la peinture comme de la musique et de la poésie. Une nation peut avoir un chant qui ne plaise qu'à elle, parce que le génie de sa langue n'en admettra pas d'autres ; mais les peintres doivent représenter la nature, qui est la même dans tous les pays *. »

---

* Voltaire s'élève contre les académies, parce que pour lui la seule académie, c'est la nature; pour lui, le goût académique est mortel; il restreint le talent au lieu de l'étendre :

« Les académies sont, sans doute, très-utiles pour former les élèves, surtout quand les directeurs travaillent dans le grand goût : mais si le chef a le goût petit, si sa manière est aride et léchée, si ses figures grimacent, si ses tableaux sont peints comme les éventails, les élèves, subjugués par l'imitation ou par l'envie de plaire à un mauvais maître, perdent entièrement l'idée de la belle nature. Il y a une fatalité sur les académies : aucun ouvrage qu'on appelle académique n'a été encore, en aucun genre, un ouvrage de génie : donnez-moi

Voltaire a jugé un peu de haut, dans son *Siècle de Louis XIV*, les peintres français du XVIIe siècle. Mais il a vu juste, comme presque toujours, plus juste que Diderot jugeant les peintres du XVIIIe siècle. Voltaire voyait par l'œil simple, Diderot était trop artiste pour bien voir : la passion a toujours des prismes devant les yeux. Que si, dans cent ans, on consulte le jugement de nos meilleurs critiques contemporains sur les peintres du XIXe siècle, on s'apercevra, je le crains bien, qu'ils se sont plus trompés que Voltaire.

L'historien était en Prusse lorsqu'il écrivit le *Siècle de Louis XIV*. Il regrettait, pour parler des peintres, de ne pas revoir leurs tableaux ; mais son vif souvenir lui permit de ne pas se tromper. Selon lui, Poussin est le peintre des penseurs, mais il lui reproche d'avoir outré le sombre du coloris de l'école romaine. Pour Voltaire, Le Sueur est un peintre qui avait élevé son art au plus haut point, mais qui mourut trop jeune. On méprise beaucoup Le Brun ; Voltaire, tout en lui préférant Le Sueur, le reconnaît un maître. « Son tableau de la *Famille de Darius*, qui est à Versailles, n'est point effacé par le coloris du tableau de Paul Véronèse, qu'on voit à côté. » Voltaire n'a pas l'œil du coloriste : « par le dessin, la composition, la grandeur et le sentiment, on laisse derrière soi les pein-

---

un artiste tout occupé de la crainte de ne pas saisir la manière de ses confrères, ses productions seront compassées et contraintes : donnez-moi un homme d'un esprit libre, plein de la nature qu'il copie, il réussira. Presque tous les artistes sublimes ou ont fleuri avant les établissements des académies, ou ont travaillé dans un goût différent de celui qui régnait dans ces sociétés.

tres qui n'ont que leur palette. » Il veut qu'il n'y ait de grands peintres que ceux-là qui travaillent pour être gravés.

Voltaire n'aime pas beaucoup Mignard, mais il salue avec sympathie Bourdon et Valentin. Non-seulement il proclame Rigault un grand portraitiste, mais il signale comme un chef-d'œuvre digne d'être comparé aux tableaux de Rubens le tableau où Rigault a représenté le cardinal de Bouillon ouvrant l'année sainte. Il salue le *Salon d'Hercule* de Lemoine avec trop d'enthousiasme comme une des grandes pages de l'histoire de l'art; mais il ne se trompe ni sur Desportes, ni sur Oudry, les peintres d'animaux; ni sur Raoux, ce peintre inégal qui se souvient des Vénitiens et des Flamands; ni sur les Boulogne, le bon Boulogne et le mauvais Boulogne; ni sur Watteau, qui excelle dans le gracieux, « comme Teniers a excellé dans le grotesque; » ni sur Santerre, dont il vante les grâces et les voluptés, dont le coloris « vrai et tendre » lui fait chanter un hymne devant le tableau d'*Adam et Ève*, où Santerre a représenté, après la lettre, Philippe d'Orléans et la marquise de Parabère..

Dans une lettre au comte d'Argental, Voltaire s'indigne de voir la cour préférer le dernier des Coypel au dernier des Vanloo. Il s'indigne avec raison; car, entre le peintre prétentieux qui se laissait comparer à Raphaël, et le peintre sans prétention qui peignait d'immortels déjeuners de chasse avec un pinceau parisien et une palette flamande, il y avait tout un abîme.

Voltaire croyait, avec toute raison, que le XVIII[e] siècle l'emporterait par le ciseau sur le siècle de Louis XIV.

Il attendait son voyage à Rome pour avoir une opinion sur l'architecture ; il admirait la colonnade du Louvre, mais il ne levait jamais les yeux sur Notre-Dame de Paris. S'il vante la façade de Saint-Gervais, c'est qu'il a demeuré rue de Longpont. Il avait mieux étudié la gravure. Il possédait beaucoup d'estampes d'après les écoles italienne, flamande et française. Il aimait les ciselures, les médailles, les montres, les éventails. On consultait son goût chez le duc de Sully, chez la marquise de Mimeure, chez le maréchal de Villars, sur les tentures, les tapisseries, les porcelaines. Dans les jardins, quoiqu'il appréciât Le Nôtre, il ne voulait pas, comme Boileau, qu'on taillât sous ses yeux l'if et le chèvrefeuille.

Voltaire aimait les beaux livres et se préoccupait de l'art typographique. Il veillait sur les éditions de ses œuvres avec une sollicitude jalouse. Non-seulement il désignait les peintres et les dessinateurs pour les estampes, mais il rédigeait lui-même les sujets à graver.

Il disait sans cesse, en traversant le vieux Paris, sans air et sans soleil, qu'il lui semblait plutôt un repaire de truands qu'un pays habité par le peuple le plus spirituel de la terre : « Quand donc un autre Louis XIV bâtira-t-il le Versailles du peuple ? » C'était en vain qu'il parlait de Paris aux ministres et aux maîtresses du roi ; on lui répondait que le Trianon était un séjour charmant. Et Voltaire s'écriait avec chagrin : « S'il ne se trouve ni un roi ni un homme pour rebâtir Paris, il faut pleurer sur les ruines de Jérusalem. »

Et quand il voit que Louis XV ne bâtira ni Versailles ni Paris, qu'il se contentera d'édifier la Madeleine, pour

que toutes ses maîtresses aillent y répandre un jour les larmes de la pénitence, Voltaire s'adresse aux Parisiens eux-mêmes. Il leur rappelle que Londres, consumée par les flammes, se releva en deux années devant les bravades de toute l'Europe, qui lui disait: « Dans vingt ans tu ne seras encore qu'une ruine*. »

Voltaire s'est indigné, lui aussi, de voir le Louvre inachevé :

Monument imparfait de ce siècle vanté
Qui sur tous les beaux-arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,
Faire un juste reproche à sa prospérité ?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire ;
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever ?

* « Nous possédons dans Paris de quoi acheter des royaumes : nous voyons tous les jours ce qui manque à notre ville, et nous nous contentons de murmurer. On passe devant le Louvre et on gémit de voir cette façade, monument de la grandeur de Louis XIV, du zèle de Colbert et du génie de Perrault, cachée par des bâtiments de Goths et de Vandales. Nous courons aux spectacles, et nous sommes indignés d'y entrer d'une manière aussi incommode et si dégoûtante. Nous n'avons que deux fontaines dans le grand goût, et il s'en faut bien qu'elles soient avantageusement placées : toutes les autres sont dignes d'un village. Des quartiers immenses demandent des places publiques, et tandis que l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis et la statue équestre de Henri le Grand, ces deux ponts, ces deux quais superbes, ce Louvre, ces Tuileries, ces Champs-Élysées égalent ou surpassent les beautés de l'ancienne Rome, le centre de la ville, obscur, resserré, hideux, représente le temps de la plus honteuse barbarie.

« A qui appartient-il d'embellir la ville, sinon aux habitants ? On parle d'une place et d'une statue du roi. Il s'agit bien d'une place! il faut des marchés publics, des fontaines, des carrefours réguliers, des salles de spectacle ; il faut elargir les rues, découvrir les monuments qu'on ne voit point, et en élever qu'on puisse voir. »

Sous quels débris honteux, sous quel amas rustique
On laisse ensevelis ces chefs-d'œuvre divins!
Quel barbare a mêlé la bassesse gothique
A toute la grandeur des Grecs et des Romains?

Louvre, palais pompeux dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître et notre appui;
Embellis les climats que sa vertu décore,
Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui.

Les vers de Voltaire, écrits sur les genoux de Mme de Pompadour, qui décorait la vertu de Louis XV, ne firent pas continuer le Louvre. En ce temps-là, Paris était à Versailles, et le palais des chefs-d'œuvre était le Parc-aux-Cerfs.

II

Que redirai-je en feuilletant une fois encore ces œuvres de Voltaire, que ne protégent ni les dieux ni les Muses peut-être, mais qui ont donné au monde poétique un demi-dieu et une Muse de plus?

Voltaire, comme l'a dit un historien, est toute la poésie du XVIIIe siècle. Ce qui ne l'oblige pas à être un grand poëte.

Quand Arouet se baptisa Voltaire, la place était à prendre dans la poésie. Il n'avait qu'à paraître avec ses rayons lumineux pour chasser dans le ciel nocturne toutes ces étoiles plus ou moins scintillantes qui s'appelaient Chaulieu, Hamilton, Dufresny, Jean-Baptiste Rousseau, l'abbé de Choisy, Destouches, Piron, La Motte. A sa première tragédie, quelque mauvaise qu'elle fût, il devait vaincre Crébillon le tragique. Campistron s'était vaincu lui-même.

A sa première épître il devait vaincre Chaulieu, qui s'en allait, et Gresset, qui venait. Mais il ne devait pas inquiéter André Chénier, ni Lamartine, ni Victor Hugo. Il n'avait pas, comme disait Pindare, « la chaste lumière des muses sonores. »

J'ai dit que Voltaire n'avait pas écrit ses confessions; il a mieux fait, il les a chantées. Dans sa poésie familière, il est personnel et intime comme les muses les plus expansives du XIX° siècle.

Il aimait mieux les figures de l'Olympe que les figures de la Bible, mais il n'est pas plus olympien que biblique. Il est le poëte de son temps *.

Historien, Voltaire faisait trop l'histoire, mais il la faisait à la manière de Xénophon et de Tite-Live. Et puis, à côté du lumineux historien des faits, qui continue la tradition de la Grèce poétique, il y a chez Voltaire l'historien philosophe qui trouve dans le passé des leçons pour l'avenir.

Voltaire joue donc un grand rôle comme historien. « La mission qu'imposait l'histoire au XVIII° siècle — et à Voltaire — était d'en finir avec le moyen âge; il a rempli cette tragique mission; il n'a rempli que celle-là : un siècle, un seul siècle n'est guère chargé de deux missions à

* Je ne sais pas s'il a bien pénétré la Bible, j'en doute. Au XVIII° siècle, la poésie de la Bible passait après la poésie de l'Olympe. « Je suis fâché comme bon chrétien, disait Voltaire, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane; mais est-ce ma faute si Jephté et l'arche du Seigneur sont mal reçus à l'Opéra, lorsqu'un grand prêtre de Jupiter et une catin d'Argos réussissent à la Comédie? »

la fois ; il a détruit, il n'a rien élevé : il ne pouvait faire davantage *. »

Selon Victor Hugo, « Voltaire, comme historien, est souvent admirable ; il laisse crier les faits. L'histoire n'est pour lui qu'une longue galerie de médailles à double empreinte. Il la réduit presque toujours à cette phrase de son *Essai sur les mœurs :* « Il y eut des choses horribles, il y en eut de ridicules. » En effet, toute l'histoire des hommes tient là. Puis il ajoute : « L'échanson Montecuculli fut écartelé ; voilà l'horrible. Charles-Quint fut déclaré rebelle par le parlement de Paris ; voilà le ridicule. »

La nature, qui embaume les livres de Jean-Jacques, ne montre pas un pan de sa robe dans ceux de Voltaire **, c'est la nature académique de Boileau qui inspire le poëte de la *Henriade.*

Dans toute la *Henriade*, la nature ne se montre pas davantage. « Il n'y a pas, disait Delille, d'herbe pour nourrir les chevaux, ni d'eau pour les abreuver. » Mais Delille n'avait pas non plus trouvé la bonne herbe et l'eau de roche ? Au XVIe siècle, la nature inspirait les poëtes ; Boileau vint, qui lui mit la perruque solennelle de la cour de Louis XIV : ainsi, dans l'*Épître* à son jardinier, que dis-

* C'est M. Victor Cousin qui dit cela. M. Victor Cousin a-t-il oublié que le XVIIIe siècle — que Voltaire — a fondé la raison humaine ? — après Descartes.

** Toutefois, Voltaire écrivant ces vers :

L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versailles et sa vaste étendue,

apprenaif aux beaux désœuvrés le chemin des solitudes, comme l'a dit poétiquement un prosateur : « En France, quand nous revenons à la nature, il faut que la muse nous mène par la main. »

je, jardinier ? *Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil*, Antoine *dirige* l'if et *exerce* sur les espaliers l'*art de La Quintinie*. De là une note du poëte pour expliquer cet hémistiche : « Jean de la Quintinie, directeur des jardins fruitiers et potagers du roi. » Une autre note avait déjà averti le lecteur que Boileau n'eût pas daigné parler de son jardinier, si Horace n'avait pas chanté son fermier. Comme Boileau était écouté des poëtes de son temps, la poésie dédaigna au XVIIe siècle la jupe rayée des hameaux et la primevère des prairies, les cascades de la fontaine et les harmonies de la forêt, les rêveries du sentier et les spectacles de la montagne. Il fut décidé que le jardin de Versailles était seul digne, grâce à ses ifs et à ses statues, d'être chanté dans les grands vers. La Fontaine, qui n'écoutait personne, osa chanter la fumée des fermes et la rosée des chemins. Par malheur, Voltaire était de l'école de Boileau.

Voltaire jugeait vite et jugeait bien *. Il disait de Rivarol : « C'est un feu d'artifice tiré sur l'eau. » Quoi de plus original et de plus vrai que ce qu'il dit de Marivaux : « C'est un homme qui connaît tous les sentiers qui abou-

* Souvent avec un seul mot il peint un homme et son œuvre : *Gentil Bernard, l'abbé Greluchon, Babet la Bouquetière, Floriannet*, et voilà quatre poëtes jugés. Et quel fin critique quand il n'a pas à juger Shakspeare et Corneille : « Il y a dans tous les arts un je ne sais quoi qu'il est bien difficile d'attraper. Tous les philosophes du monde fondus ensemble n'auraient pu parvenir à donner l'*Armide* de Quinault, ni les *Animaux malades de la peste* que fit La Fontaine sans savoir même ce qu'il faisait. Il faut avouer que dans les arts de génie tout est l'ouvrage de l'instinct. Corneille fit la scène d'*Horace* et de *Curiace* comme un oiseau fait son nid, à cela près qu'un oiseau fait toujours bien, et qu'il n'en est pas de même de nous autres chétifs. »

tissent au cœur humain, mais qui n'en sait pas la grand'-route. » Nul mieux que lui ne décochait l'épigramme. « *Œdipe*, s'écriait La Motte, c'est le plus beau sujet du monde : il faut que je le mette en prose. — Faites cela, dit Voltaire, et je mettrai votre *Inès* en vers. » Parlant de Marmontel et de sa *Poétique* : « Comme Moïse il conduit les autres à la terre promise, quoiqu'il ne lui soit pas permis d'y entrer. » Il se moquait finement des jugements du monde. Un jour, chez le prince de Conti, on déchirait, avec quelque raison, les fables de La Motte en vantant celles de La Fontaine. « A propos, dit Voltaire, je sais une fable de La Fontaine qui n'a jamais été imprimée. — Comment ! une fable de La Fontaine ? dépêchez-vous donc de nous la dire. » Et Voltaire l'ayant dite : « Voilà de l'admirable ! Ce n'est pas comme ces vilaines fables de La Motte ; que de naturel ! que de grâce ! — Eh bien ! messieurs, s'écria Voltaire, cette fable charmante que vous admirez tous est pourtant de La Motte*. »

Voltaire est presque abandonné au théâtre, parce que, plus fidèle aux idées de son siècle qu'à l'idée éternelle de la grandeur et de la beauté, il s'est fait une arme de chacune de ses tragédies pour combattre des préjugés qu'il a vaincus. Napoléon, qui pardonnait à Voltaire quand Talma jouait *Œdipe*, relisait *Mahomet* à Sainte-Hélène.

* Et comme il avait de l'imprévu dans son esprit familier ! On contait dans un cercle des histoires de voleurs ; quand vint son tour il parla ainsi : « Il était une fois un fermier général... J'ai oublié le reste. »

Et un soir qu'on parlait de l'incorruptibilité du roi de Prusse : « Par où diable, s'écria-t-il, pourrait-on prendre ce prince ? il n'a « ni conseil, ni chapelle, ni maîtresse. »

« Quand la pompe de la diction, les prestiges de la scène ne trompent plus l'analyse ni le vrai goût, alors Voltaire perd immédiatement mille pour cent. On ne croira qu'avec peine qu'au moment de la révolution, Voltaire eût détrôné Corneille et Racine : on s'était endormi sur les beautés de ceux-ci, et c'est au premier consul qu'est dû le réveil. » Mais Voltaire s'était lui-même rendu justice. « Vous savez bien, fripon que vous êtes, écrit-il à Voisenon, que les tragédies de Crébillon ne valent rien, et je vous avoue en conscience que les miennes ne valent pas mieux ; je les brûlerais toutes si je pouvais ; et cependant j'ai encore la sottise d'en faire, comme le président Hubert jouait du violon à soixante-dix ans, quoiqu'il en jouât fort mal et qu'il fût cependant le meilleur violon du parlement. »

Faut-il parler des comédies de Voltaire ? « Voltaire n'a été bon plaisant que dans son propre rôle. » C'est M. Villemain qui a dit cela. Toutefois, qui donc a le droit de se montrer si sévère contre *Nanine* et l'*Enfant prodigue?* Alfred de Musset se retrouvait en famille dans la maison d'Euphémon, et *Louison* est la petite-nièce de *Nanine.*

III

C'est dans ses contes qu'il faut surtout chercher Voltaire : c'est là que son génie s'épanouit en toute liberté ; c'est là qu'il nous surprend par sa gaieté profonde et sa raison souveraine ; c'est là qu'avec son rire éclatant il

nous jette la vérité à pleines mains : c'est Rabelais, c'est Montaigne, c'est Voltaire *.

Regnard rit, Montesquieu pense, Saint-Simon peint à fresques, Malebranche rêve, Buffon phrase, l'abbé de Saint-Pierre prêche, Lesage conte, Piron rime, Crébillon brame, André Chénier chante, d'Alembert cherche, Mlle de l'Espinasse trouve, Diderot parle, Prévost aime, La Clos brûle, Marmontel glace, Jean-Jacques pleure, Beaumarchais frappe, la reine prie, Mme de Pompadour règne, Voltaire raille : voilà le XVIIIe siècle. Telle est, en un coup de crayon, la physionomie du travail de l'esprit humain dans l'une de ses plus belles, de ses plus curieuses, de ses plus étranges périodes.

Voltaire raille, mais il pense comme Montesquieu, il peint à fresques comme Saint-Simon, il rit comme Regnard, il parle comme Diderot, il brûle comme La Clos, il frappe comme Beaumarchais et conte comme Le Sage. Il conte en prose, il conte en vers, il conte en philosophie, il conte en morale, il conte en histoire ; il n'est pas jusqu'à ses tragédies qui ne soient des contes.

Mais le dessus du panier, c'est ce qu'on appelle les romans de Voltaire, romans romanesques comme ZADIG et LA PRINCESSE DE BABYLONE, romans philosophiques comme CANDIDE et MICROMÉGAS ; contes pour rire, contes pour penser, contes qui charment le cœur, contes qui passion-

* C'est aussi Swift, quand il conte *Micromégas;* c'est aussi Richardson, quand il écrit le dénoûment de l'*Ingénu;* c'est aussi Diderot, quand il fait pleurer *Jeannot et Colin.*

nent l'esprit : des chefs-d'œuvre, des chefs-d'œuvre, des chefs-d'œuvre. Et il écrivait cela comme des feuilles volantes destinées à l'abîme de toutes choses. C'est là ta seule bêtise, ô grand esprit !

Voltaire, dans ses romans, c'est la raison armée d'esprit.

La comédie de Voltaire, ce sont ses romans. Cet éternel railleur, qui riait si gaiement de la bêtise humaine, n'a jamais trouvé d'éclats de rire au théâtre ; comme on a dit, il n'a été bon plaisant que dans son propre rôle : c'est qu'il n'avait pas hanté le théâtre, c'est qu'il ne connaissait pas les ressources de la mise en scène, c'est qu'il dédaignait les vieilles farces de la comédie primitive, qui ne manquent jamais leur coup, même quand elles sont renouvelées des Grecs. En un mot, le théâtre de Voltaire était un spectacle dans un fauteuil.

Je ne parle pas de ses tragédies, qui ont encore leurs fanatiques : témoin Peyrat, qui les encensait l'autre jour devant Victor Hugo. Je serais peut-être moi-même un demi-fanatique des tragédies de Voltaire si elles étaient écrites en vers ; mais Voltaire, ce grand prosateur qui est la lumière même, n'a jamais été un poëte, hormis dans ses petits vers, où il est philosophe comme Horace et malin comme Aristophane.

Ce sublime gamin de Paris, qui était né, comme Molière, au cœur même de la ville éternelle, n'avait pas pour son compatriote la dévotion un peu béate que nous avons aujourd'hui. Il le plaçait au-dessous de Racine. Nous avons peut-être tort de le placer trop au-dessus, car LES PLAIDEURS prouvent combien Racine lui-même eût été

un poëte comique s'il n'eût consacré tout son génie à la tragédie. Cette dévotion trop modérée de Voltaire pour le poëte du MISANTHROPE a empêché l'auteur de NANINE de bien comprendre toute la grandeur et toute la philosophie de la comédie de Molière. Ces deux maîtres souverains ne voyaient pas par le même œil la bêtise humaine au point de vue de la comédie. C'est donc dans ses romans qu'il faut chercher Voltaire.

Et quel conteur, même quand il n'écrit pas de romans! Il a beau monter l'échelle d'or ou descendre les spirales de la philosophie, il conte toujours, ce qui ne lui fait rien perdre ni en élévation ni en profondeur, au contraire. Le premier il a trouvé l'art de se faire écouter dans toutes les questions métaphysiques, que dis-je? dans les questions de droit, dans les questions d'économie politique. Devant lui et autour de lui il jette la lumière à pleines mains, il marque chacun de ses pas d'un mot de souveraine raison. Sa verve est aux sources vives, elle s'épanche en ondes généreuses, diamantées par le soleil de l'esprit; elle féconde ses rives tout en courant, pour ne pas s'arrêter à mi-chemin.

Jamais l'esprit humain, jamais la raison humaine ne s'étaient trouvés à pareille fête. Quoi que dise Voltaire, on est tout oreilles autour de lui, parce qu'il a l'art de dire et parce qu'il a laissé à la porte la pédanterie, la phrase, l'ennui, la grimace, toute la friperie des lieux communs, pour parler avec son beau sourire de sceptique, qui daigne pourtant bâtir une église à Dieu: VOLTAIRE A DIEU! Mais sa véritable église à Dieu, c'est d'avoir tué le fanatisme au pied des autels.

On pourrait donner un sous-titre à ses romans: LES CONTES DE VOLTAIRE, OU LA SAGESSE HUMAINE. En effet, les parcelles de raison que Dieu a bien voulu donner aux hommes éclatent toutes lumineuses dans ces adorables merveilles. C'est là de la satire, disent les uns; c'est de la grivoiserie à la Brantôme, disent les autres; mais tout le monde les lit, les lit encore, les lit toujours. Oui, c'est de la satire, mais c'est surtout de la philosophie. Ce que vous appelez la grivoiserie, c'est l'esprit gaulois, quand ce n'est pas de l'esprit parisien. Et cette satire, comme elle est faite en toute gaieté de cœur! Ce n'est pas Jean qui pleure, comme Jean-Jacques, c'est Jean qui rit des autres et de lui-même.

Ce que j'aime en Voltaire, c'est qu'il a trop d'esprit pour se faire jamais foudre de guerre; il dit la vérité en passant, mais il est trop galant homme pour la souligner. A quoi bon écrire pour les sots? On a dit de son sourire que c'était le rire d'un méchant. Où voyez-vous cela? Dans toutes les pages de Voltaire je sens l'homme qui aime les hommes. S'il les raille de leurs folies, ce n'est pas pour les frapper, c'est pour leur montrer la raison. Aussi je ne sais de meilleure nourriture pour l'esprit que les romans de Voltaire.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce merveilleux conteur, qui ne vous permet jamais de mettre un signet, tant il vous prend sous le charme, ne songe pas à conter pour conter: c'est toujours le philosophe prenant la plume en homme qui a les mains pleines de vérités et qui veut les ouvrir. Aussi M. de Buffon ne demandait pas son carrosse quand on lui lisait un roman de Voltaire.

Ces petits chefs-d'œuvre de Voltaire renferment tout Voltaire : de simples romans, mais où se trouve tout le génie français, depuis la philosophie jusqu'à la grâce, depuis la raison jusqu'à l'esprit. Tout y est dans la gamme rieuse : l'imagination et la raillerie, la grandeur et la concision. La simplicité s'y promène toute nue, mais avec les mains pleines de roses et de diamants, comme la reine de Golconde. Quel art de dire et ne pas dire, — et de trop dire ! Oui, le génie français est là. Que dis-je ? Swift et Sterne ont-ils plus d'humour ? l'Arioste est-il plus poétiquement romanesque ? Cervantes se joue-t-il mieux de la folie et de la raison ? Dans l'antiquité, qui donc a raconté ce poëme enjoué de la misère humaine ? Voltaire, qui jusque-là s'était montré plutôt un dessinateur qu'un peintre, semble avoir trouvé, comme par merveille, une palette préparée par un des rois de la couleur. Comme sa touche est variée et lumineuse ! Quelles oppositions ! quels effets ! quels miracles ! Tous ses tableaux sont étincelants d'une immortelle lumière. C'est qu'il avait pris un peu de feu du ciel — et de l'enfer, pour regarder l'humanité de face et de profil. Le vieux Dante n'était pas descendu si loin dans l'abîme des misères humaines.

Voltaire n'est pas seulement dans ses contes, il est dans toute son œuvre ; les ébauches mêmes indiquent la main puissante d'un maître. Le plus mauvais de ses pamphlets est encore digne de nos études, comme la plus simple de ses lettres, datée d'une heure ou d'un jour, est écrite pour l'immortalité.

Aujourd'hui que la langue française est devenue un laby-

rynthe où la pensée ne tient pas toujours le fil d'Ariane, ce style de Voltaire nous frappe et nous séduit comme un beau rayon de lumière sur la nature. Rien n'est plus franc, rien n'est plus simple, rien n'est plus beau ; jamais l'esprit et la raison n'ont si bien marché du même pas. « Voltaire rit de tout, dit M. de Sacy ; mais un vers dur le fait sauter dans son fauteuil ; une faute de goût le met en colère même contre une impiété, et la seule chose qu'il ne pardonne pas à un philosophe, c'est de mal écrire. Le style, c'est la beauté de la pensée, comme les bois, les eaux, la lumière, sont les beautés du monde. » Le style de Voltaire, c'est la beauté de sa pensée. Il avait horreur des phrases. « Vos belles phrases ! lui dit-on un jour. — Mes belles phrases ! mes belles phrases ! Apprenez que je n'en ai pas fait une de ma vie. » — Quel éloge de lui-même ! quelle critique des autres !

IV

Pour bien juger un homme, il faut, après l'avoir vu à distance, aller jusqu'à lui, évoquer, comme disait Bacon, le génie de son temps, se faire pour une heure un homme de son siècle.

Après toutes les métamorphoses provoquées par Voltaire, dans la France des idées, les armes de cet impitoyable combattant nous paraissent un peu émoussées, à nous critiques d'un autre siècle ; mais si par enchantement nous allions nous réveiller sous le règne de Louis XV, combien ne serions-nous pas émerveillés de

l'héroïsme téméraire de cet homme qui fut longtemps seul de son parti ! En effet, quelle était la France de Louis XV, la France des idées, la tête de la nation ? Aux beaux jours de l'antiquité, le penseur n'avait qu'à dire à sa pensée : « Va, le jour est venu. » Mais en l'an de grâce 1750, trois siècles après la découverte de l'imprimerie, la pensée du philosophe rencontrait à chaque pas une sentinelle qui lui disait : « On ne passe pas. » Le livre ne s'envolait pas comme un oiseau de la fenêtre du penseur ; il était soumis au censeur, à l'exempt, à l'humeur du ministre, à la critique du confesseur, à la fantaisie de la maîtresse, le ministre ne parlant qu'après la maîtresse et le confesseur. On sait trop bien que Voltaire et Jean-Jacques, d'Alembert et Diderot n'avaient pas, comme Molière et Corneille, approbation et privilége du roi. Si Voltaire secouait ses mains pleines de lumières, c'était hors de France, dans les marais de la Hollande, dans les brouillards de l'Angleterre, dans les déserts de la Suisse. Si une seule fois le censeur laissait passer une œuvre de Voltaire, cette œuvre s'appelait la *Princesse de Navarre* où le *Poëme de Fontenoy !* Mais si Voltaire ose penser, halte-là ! on a commencé par la Bastille, on a continué par l'exil, on va finir je ne sais où. En attendant, Voltaire, gentilhomme du roi de France, ami du roi de Prusse et de l'impératrice de Russie, prend des pseudonymes pour oser dire la vérité. Ce n'était qu'un jeu, direz-vous cent ans après, tout en souriant des folies de Louis XV. C'était si peu un jeu, que Voltaire, malgré sa témérité, passa toute sa vie aux portes de la France, lui qui tenait au cœur de la France. C'était si peu un jeu, que Voltaire,

mort n'eut que par surprise un tombeau dans sa patrie. Et encore où est son tombeau !

Voltaire a dit : « Si quelqu'un veut se donner la peine de nous répondre, ce sera un Prométhée qui nous apportera le feu céleste. » Voltaire voulut s'appeler Prométhée II, mais il lui manqua le feu céleste. Aussi il est plus grand que sa philosophie. C'est qu'il y a en lui plus qu'un philosophe ; il y a en lui plus qu'un poëte, il y a un homme. Si Dieu ne rayonne pas comme le soleil de l'infini dans la sagesse du philosophe ni dans les vers du poëte, Dieu inspire l'homme vers la vérité et la justice.

Le mot qui résumerait le plus nettement le génie de Voltaire serait la raison. Toutes ses œuvres sont là pour l'attester, poésie ou prose, poëme ou pamphlet, tragédie ou conte. Cette raison sans merci nous a supprimé bien des pages charmantes où son esprit eût si luxueusement doré les arabesques de la fantaisie. Oui, la raison, cette vigne sans ivresse où se sont abreuvés Charron, Montaigne, Molière, La Fontaine. La raison, n'est-ce pas le sentiment du beau et du bien ? n'est-ce pas la corne d'abondance d'où tombent tous les fruits du génie ? Est-ce avec autre chose que Voltaire a produit des chefs-d'œuvre littéraires et remué l'humanité? N'est-ce pas avec la raison qu'il a vaincu les mauvais philosophes et les mauvais dévots ?

Dans l'œuvre de Voltaire, la raison se montre à chaque pas, comme une âme qui éclaire et qui anime. Il y a un poëte qui chante, mais il y a aussi un homme qui va dire la vérité. Ce n'est point assez de parler la langue

des dieux, il veut parler aussi la langue des hommes. « Sa prose est une épée ; elle brille, elle siffle, elle pousse en avant, elle tue, » a dit Nisard. C'est avec cette épée flamboyante qu'il traverse l'histoire, la philosophie et la religion, répandant la lumière et combattant l'erreur — souvent par l'erreur.

En poésie, dans la poésie de Voltaire lui-même, la raison a souvent tort, car la raison proscrit l'enthousiasme et la témérité. Or y a-t-il un grand poëte sans ces deux majestueux défauts ? Voltaire n'a pu se sauver que dans le conte, l'épître et la satire. Là, c'est l'esprit qui parle dans toute sa grâce, dans tout son feu, dans tout son charme. Quelquefois la fantaisie vient d'un pied léger se hasarder dans le domaine de Voltaire ; elle y chante le *Mondain*, elle y dit *les Vous et les Tu*. Mais presque toujours, dans cette poésie étincelante, l'esprit seul a la parole.

Si la raison a tort dans la poésie, puisque la raison raille la rêverie et l'enthousiasme, la raison reprend bien sa place dans la poésie qui raisonne tout en rimant, dans la poésie qui parle à l'idée tout en parlant au sentiment. Ainsi, n'est-ce pas la raison qui a présidé à ces tragédies, ces contes, ces épîtres, où Voltaire court de rime en rime à la recherche de la vérité ?

Suivez pas à pas cette raison voltairienne par toutes ses routes fertiles : en philosophie, elle a créé la critique ; elle a déchiré hardiment, d'une main impitoyable, la robe mensongère de toutes les philosophies qui s'étaient pavanées ici-bas pour faire ombre à la vérité. En politique, la raison de Voltaire crée l'amour de la patrie et l'amour

de la liberté ; elle relève l'homme à la hauteur voulue, elle proscrit les traces dernières de la féodalité, elle glorifie la noblesse du cœur et de l'esprit. En religion, la raison de Voltaire se passionne jusqu'à la colère, mais s'il est allé trop loin, c'est qu'il pressentait qu'il perdrait du terrain. N'écrivait-il pas à d'Alembert : « Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé d'avec ce que nous avons dit ? »

Et quand on a lu Voltaire, quand on a vécu sa vie, quand on a étudié ce grand homme dans son œuvre comme dans ses œuvres, on dit avec Gœthe : « On n'est point surpris de voir que Voltaire se soit assuré en Europe la monarchie universelle des esprits : ceux mêmes qui auraient eu des titres à lui opposer reconnaissaient sa suprématie, et donnaient l'exemple de n'être que les grands de son empire. »

Que dire après Gœthe, celui-là qui a continué le XVIIIe siècle en plein XIXe siècle ?





XII

LA DYNASTIE DE VOLTAIRE



Où commence et où finit Voltaire? Les libraires ne parviendront jamais à publier ses œuvres complètes. On a eu beau aller jusqu'à soixante-dix volumes, on a beaucoup omis. Le tome LXXI des œuvres de Voltaire, c'est la Révolution française ; le tome LXXII, c'est l'esprit nouveau.

Byron a dit, parlant de son héros Napoléon Ier: « L'homme peut mourir, l'âme se renouvelle. » Napoléon III a dit: « Les grands hommes ont cela de commun avec la Divinité, qu'ils ne meurent jamais. »

Voltaire ne mourut pas en 1778.

On a dit que la Révolution française avait été l'apôtre du XIXe siècle. Or la Révolution française a été la parole armée de Voltaire. Un instant, la royauté et l'Église respirèrent, en croyant que six pieds de terre devaient avoir enfin raison de ce révolutionnaire, qui était venu, avec

son rire satanique, promener la torche ardente du libre examen devant leurs monuments foudroyés. Mais Voltaire, qui était un esprit et non un corps, venait de sortir plus radieux des ténèbres du tombeau. Il avait jeté ses guenilles au vent pour aller plus vite dans l'espace : le soleil avait dévoré le nuage.

Non, Voltaire ne dort pas là-bas sous les dalles tumulaires de cette abbaye obscure. Son esprit, jusque-là enchaîné dans la prison d'un corps maladif qui lui imposait le tourment du sommeil, son esprit est réveillé pour jamais. On aura beau faire, on ne l'atteindra pas. Il défie maintenant toutes les bastilles et tous les bûchers.

Et de tous côtés fleurira le voltairianisme. Le nouveau monde va devenir le monde nouveau, avec le catéchisme de Voltaire.

Pendant que Ducis lui succède à l'Académie française, Beaumarchais le remplace dans son œuvre révolutionnaire. En France, c'est l'esprit qui tue, quand c'est la raison qui arme l'esprit. Le *Mariage de Figaro*, c'est la révolution avant la révolution, parce que c'est le tableau d'une société qui tombe d'elle-même. Beaumarchais arracha les masques un jour de fête, et toute la France se reconnut. Mais, comme la fête durait encore, la France rit gaiement d'elle-même sans s'effrayer du danger. Que dis-je ? à cette belle heure du carnaval, elle regardait l'abîme avec je ne sais quelle ivresse faite de courage, de poésie et d'imprévu ; elle y jetait ses couronnes et ses bouquets, ses sourires et ses pâleurs, tous les souvenirs de la veille, toutes les aspirations du lendemain ; elle ne demandait qu'à s'y jeter elle-même.

Voltaire avait commencé la guerre avec une gaieté amère, Beaumarchais la finissait avec un éclat de rire.

Louis XVI, qui savait lire, et qui ne savait pas rire, avait mis son *veto* sur cette comédie révolutionnaire; mais Marie-Antoinette, qui voulait rire, la joua à Trianon. Quand elle monta sur l'échafaud, ne se souvint-elle pas que dans son règne il y avait eu aussi *la folle journée* comme dans le *Mariage de Figaro?*

Champfort continuait Voltaire avec l'esprit voltairien. Rivarol le continuait avec l'esprit qui rit de tout, de Voltaire lui-même. Mais le jour des tempêtes est arrivé, Voltaire ne rira plus que sous le masque de Camille Desmoulins, et encore l'espace d'un matin, comme les roses de Ferney. Voici l'heure de toutes les révoltes. 1789 a sonné le glas funèbre et les matines joyeuses.

Napoléon Ier, qui n'aimait pas Voltaire, a pourtant dû reconnaître que Voltaire avait préparé son peuple. La France voltairienne et la France napoléonienne sont la même France, avec deux Églises. Napoléon III a dit de Napoléon Ier qu'il avait été l'exécuteur testamentaire de la Révolution *. C'est une grande parole: or, qui avait dicté le testament?

Voltaire et Napoléon ont fait le XIXe siècle; le premier un grand esprit, a donné la lumière; le second, un grand génie, a débrouillé le chaos.

Voltaire avoue à chaque page de son œuvre qu'il n'est

* Au commencement de la Révolution, c'est Voltaire qui prédomine; après lui, Jean-Jacques vient, Jean-Jacques est remplacé par Diderot. Voltaire siége à la Constituante, Jean-Jacques préside à la fête de l'Être suprême, Diderot assiste aux fêtes de la Raison.

pas maître de lui. Il se croit de la famille de ces esprits dont les actions sont écrites là-haut. Il a ruiné mathématiquement le fatalisme. Mais si le premier venu est libre de faire le bien et le mal, l'homme de génie a une étoile parce qu'il travaille pour Dieu, même si c'est un athée. Une invisible destinée conduit Voltaire. Jeune, il quitte le lit de sa maîtresse pour armer la raison ; mourant, il soulève la pierre du sépulcre pour plaider la cause des sacrifiés.

C'est l'histoire de Napoléon, qui va de conquêtes en conquêtes sans pouvoir s'arrêter. Le héros qui n'avait que son épée, ne se contentera pas tout à l'heure d'être maître de la France ; il voudra conquérir le monde. C'est l'esprit de la révolution qui le pousse, la révolution qui a trouvé son homme pour faire le tour du globe. Le soldat français sera le peuple initiateur, le peuple martyr, le peuple apôtre. Il ira semer son sang jusqu'aux sables des Pyramides, jusqu'aux neiges de Moscou.

Napoléon, c'est le peuple fait empereur. Quand il monte sur le trône de France, il y fait monter la Révolution avec lui. Le pape, qui vient de le sacrer, sacre la Révolution. Le peuple se salue et se reconnaît tous les jours en passant sous le balcon des Tuileries. « Savez-vous pourquoi ils m'aiment ? c'est que je suis le peuple couronné, » disait Napoléon à Benjamin Constant.

Waterloo, c'est la revanche des rois. Quand on jette Napoléon à Sainte-Hélène, il semble que la France soit jetée elle-même sur le rocher anglais. Les vieux débris tentent vainement de reconstituer le monument du passé. Le peuple souffre et n'a plus foi : le peuple demande son em-

pereur, vivant ou mort. Sa grande armée se retrouvera debout, comme le grenadier de Henri Heine : « Je resterai dans ma tombe comme une sentinelle, avec ma croix sur le cœur et mon fusil à la main. »

Cependant, où est Voltaire. Il est redevenu ambassadeur avec Talleyrand, et roi de France avec Louis XVIII, ce qui ne l'empêche pas de chanter des chansons dans la mansarde de Béranger; d'écrire des pamphlets dans la vigne de Paul-Louis Courier; de monter à la tribune avec le général Foy et Benjamin Constant; de courir toujours le monde et de s'appeler tour à tour Gœthe et Byron *; de hanter le Vatican et de rattacher l'école d'Athènes à l'école de Voltaire.

Je reconnais aujourd'hui Voltaire dans chaque génération, dans ses ennemis comme dans ses amis. Joseph de Maistre et Louis Veuillot ont ri du rire de Voltaire contre les voltairiens. Henri Heine a bu la raillerie dans la coupe de Candide. Alfred de Musset a paraphrasé *les Vous et les Tu*. L'esprit de Voltaire a pénétré le génie de Victor Hugo, qui est maintenant en train de sacrer

« Celui qui dépensa le génie en esprit. »

* Lord Byron, un peu fils de Voltaire, l'a reconnu avec un accent d'amour filial : « Voltaire a été appelé un *écrivain superficiel* par ce même homme, de cette même école qui appelle l'Ode de Dryden une *chanson d'homme ivre;* cette *école*, avec tout son bagage d'épopée et d'excursions, n'a rien produit qui vaille ces deux mots dans *Zaïre : Vous pleurez !* ou un seul discours de *Tancrède*. Toute la vie de ces apostats, de ces renégats, avec leur morale au thé et leurs trahisons politiques, ne peut offrir, malgré leurs prétentions à la vertu, une seule *action* qui égale ou approche la défense de la famille de Calas par ce grand et immortel génie, Voltaire l'universel !

A l'Académie, tout nouveau venu salue Voltaire roi de l'opinion publique et roi de l'esprit humain. Ainsi a fait hardiment Ponsard, ainsi a fait bravement Émile Augier. L'Académie elle-même n'a-t-elle pas dit: « Ce que Voltaire a détruit tombait en ruines, ce qu'il a fondé est indestructible *. »

Et, pourtant, un jour est venu où la France tout entière, épouvantée de ces révoltes qui l'ont conduite à l'échafaud, qui l'ont frappée de mort à la retraite de Russie, qui l'ont assassinée à Waterloo, un jour est venu où la France a répudié Voltaire comme son mauvais génie, a menacé son tombeau et a expatrié son esprit. C'était en 1815. Il avait beau crier: « C'est moi qui suis Voltaire, c'est moi qui suis Paris, c'est moi qui suis la France, c'est moi qui suis le monde. J'ai été de toutes les victoires de Bonaparte, j'ai veillé sous sa tente pour le protéger même lorsqu'il me condamnait. Ces victoires perdues pour la France sont des conquêtes éternelles pour l'humanité, car nous avons ensemble labouré la terre par un sillon de lumière.» Il avait beau crier, on le condamnait. Et pendant que Napoléon s'en allait à Sainte-Hélène, César sans épée, mais malgré lui César encyclopédiste, Voltaire s'envolait en Allemagne, tout droit chez Gœthe, avec les vestiges du dernier drapeau de Waterloo.

---

* Où n'est-il pas, ce fanatique de la raison ? Il tient la scène avec Augier, Dumas, Sandeau, Sardou, tous ceux qui gardent le grain de sel gaulois dans l'esprit français. Il raille avec Saint-Victor, il raisonne avec Karr, il s'indigne avec Michelet, il bataille avec About. Je le sens là qui me tempère aux jours d'enthousiasme en me rappelant que « il faut rire de presque tout. »

Mais c'est en vain que la France peu à peu reprise, par les ténèbres, la France humiliée devant les rois de l'Europe qu'elle a si longtemps humiliés, défend à Voltaire de revenir jamais. Elle lui ferme les colléges, parce qu'elle se dit que pour ce fléau de l'Église, la jeunesse est une vaillante armée; elle réveille contre lui les haines apaisées; elle met à toutes les frontières quatre hommes et un caporal pour défendre le passage à l'impie. Mais voilà qu'un jour l'impie est revenu. L'imprimerie donne des millions d'ailes à son verbe; les deux mondes réapprennent leurs droits à son école. Et un soir de distraction il entre au cabaret. Le roi Voltaire se fait peuple pour chanter les airs du soldat et de l'ouvrier, les airs connus mais toujours nouveaux qui disent le courage et l'amour. Le ci-devant gentilhomme du roi Louis XV verse à boire au peuple de 1815, pour lui verser à plein verre le patriotisme et la liberté. Et voilà que la France chante avec lui. Et voilà qu'un cri du cœur part et retentit dans tous les cœurs. La France qu'il a réveillée, la France lève la tête en chantant le *Vieux drapeau*.

Le vieux drapeau, ce n'est pas seulement la bannière qui conduisait à la victoire les volontaires de 92 et les grenadiers de Napoléon; le vieux drapeau, c'est aussi le drapeau de Voltaire, car si les héros y ont inscrit le mot *Patrie*, Voltaire y a inscrit le mot *Esprit humain*.



XIII

LA COMÉDIE VOLTAIRIENNE

La vie de Voltaire est une comédie en cinq actes — et en prose — une belle comédie à la Molière avec des tableaux à la Shakspeare, — où rayonne la raison humaine dans le génie français.

Le premier acte de la comédie voltairienne se passe à Paris avec les grands seigneurs et les comédiennes; il commence aux fêtes du prince de Conti et finit à la mort de Mlle Lecouvreur. C'est un imbroglio où la folie française s'éclaire çà et là du rayonnement tempéré de la raison anglaise. C'est l'époque de la Bastille et de l'exil; mais c'est l'âge des premiers triomphes du poëte et des premières aventures de l'amoureux. Tout le monde a de l'esprit, même quand il faut avoir du cœur. On entre sur la scène en riant de tout, même des dieux. Voltaire est déjà l'ami des rois et l'ennemi de leur royauté, car il

pressent la sienne. Comme les dieux de l'Olympe, il a franchi l'espace en trois pas.

Le second acte, plus reposé, mais non pas plus sévère, où l'amour joue encore son rôle, se passe au château de Cirey. Ce second acte peut s'appeler l'amour de la science et la science de l'amour. Voltaire et la marquise du Chastelet ont retrouvé le paradis perdu et ils mangent la pomme jusqu'à l'amertume. Apollon ne joue pas de la lyre, et Daphné, au lieu de se cacher dans les chastes ramées, meurtrit son sein sous les livres de géométrie. Leur amour n'est bientôt plus qu'une fumée sans feu. Le mari joue les Sganarelle, mais l'amant finit par les jouer à son tour ; car le jour où Voltaire ramène ses passions sur le rivage, comme le nautonier prudent ramène son navire quand le vent va manquer aux voiles, Saint-Lambert, imprudent comme la jeunesse, emporte en pleine mer la maîtresse de Voltaire, elle meurt au premier tourbillon, sous les larmes de Voltaire fort étonné de cette comédie qui vaut mieux que les siennes.

Que si on trouve que ces deux premiers actes de la comédie durent trop longtemps en mon livre, je répondrai : J'aurais voulu les faire bien plus long ; car il a raison le poëte qui a dit : « Ce n'est pas tant la vie qui est courte, c'est la jeunesse. »

Le troisième acte se passe à la cour de Frédéric II, à Berlin, à Potsdam, à Sans-Souci, où Voltaire donne des leçons de grammaire et prend des leçons de philosophie. C'est une caricature de Sunium et du Palais-Royal, où Philippe d'Orléans parodiait déja la royauté. On parle mal de la sagesse mais on ne soupe pas bien. L'Académie

de l'algèbre tient trop de place à cette cour sans femmes et sans Dieu. Voltaire joue son rôle avec toutes ses grâces diaboliques, avec tout son esprit surhumain, avec toutes ses colères de lion apprivoisé. Mais le Salomon du Nord a des griffes plus longues que les siennes, il les montrera dès qu'il aura vu le fond de la poétique de Voltaire. — Enfin le courtisan s'enfuit pour faire à son tour le métier de roi, — le seul métier qui fût possible en ce temps-là.

Le quatrième acte se joue à Ferney. Le roi Voltaire prend pied du même coup dans quatre pays, en attendant qu'il règne partout. Il a une cour, il a des vassaux, il a des curés ; il bâtit une église et baptise tous les catéchumènes de la philosophie de l'avenir ; il apprend l'amour aux puritaines de Genève ; il dote la nièce de Corneille ; il venge la famille de Calas, il plaide pour l'amiral Byng, pour Montbailly, pour La Barre, pour tous ceux qui n'ont pas d'avocat ; il joue *Mahomet* et *César*, ce qui fait que son ennemi Jean-Jacques lui écrit : « Je vous hais, parce que vous avez corrompu ma république en lui donnant des spectacles. »

Le cinquième acte se passe à Paris, comme le premier. Mais cet homme qui, au début de l'action, était embastillé, proscrit, bâtonné, revient en conquérant. Tout Paris se lève pour le saluer ; l'Académie croit qu'Homère, Sophocle et Aristophane sont revenus sous la figure de Voltaire ; la Comédie le couronne de l'immortel laurier. Mais il est bien question du poëte à cette heure suprême ! Paris tout entier le tue dans ses embrassements, ce roi de l'opinion qui lui apporte en mourant la conquête des droits de l'homme. Ah ! ce fut un beau triomphe, car c'est du

jour de la mort de Voltaire que le roi Tout-le-monde a pris sa place au banquet de la vie.

La moralité de cette comédie fut révélée en ce grand jour de fête qui s'appela l'*Apothéose de Voltaire ;* car ce jour-là la Révolution était faite, et on reconnut les conquêtes impérissables de celui qui s'est résumé par ces deux mots: ***Dieu et la liberté !***



CE LIVRE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 28 MAI 1878,
EN L'IMPRIMERIE ELZEVIRIENNE DE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN.

IL A ÉTÉ TIRÉ :

400 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE, RENFERMANT LE COURONNEMENT DE VOLTAIRE DE LÉOPOLD FLAMENG ET LA GUILLERMIE, D'APRÈS MOREAU LE JEUNE. PRIX : *10* FR.

100 EXEMPLAIRES RENFERMANT EN OUTRE LA MÉDAILLE DU ROI VOLTAIRE ET QUATRE PORTRAITS, PAR HANRIOT, D'APRÈS HUBER. — PRIX : *20* FR.

